LE

MAGNÉTISEUR

JOURNAL

DU MAGNÉTISME ANIMAL

PUBLIÉ

PAR CH. LAFONTAINE.

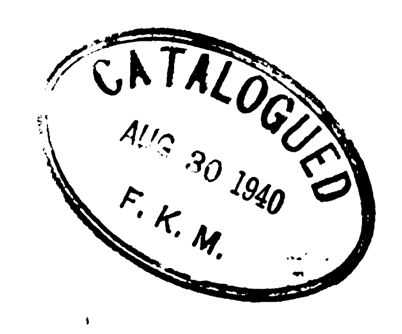
5me ANNÉE. — 1863 à 1864

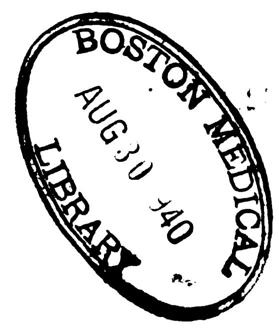
GENÈVE

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

Quai des Bergues, 31.

1864


CATALOGUED
AUG 30 1940
F. K. M.


BOSTON MEDICAL LIBRARY
AUG 30 1940

LE MAGNÉTISEUR

JOURNAL DU MAGNÉTISME ANIMAL

PUBLIÉ PAR CH. LAFONTAINE

Paraissant le 15 de chaque mois par livraison de 16 à 32 pages in-8.

Prix : 5 fr. par an.



Ce qui était mystère est devenu lumière et bienfait pour tous.

N° 1. — 5me ANNÉE. — 15 AVRIL

GENÈVE

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

Quai des Bergues, 31

1863

N° 1. 15 Avril 1863. 5me Année.

LE MAGNÉTISEUR

AVIS.

Nous prévenons nos abonnés de Genève que nous leur ferons présenter, dans la quinzaine, la quittance d'abonnement; nos abonnés de Suisse recevront ce premier numéro de la cinquième année contre remboursement.

Nous prions nos abonnés de France et de l'étranger, de faire parvenir, par un mandat sur la poste, le prix de leur abonnement chez M. Germer Baillière, libraire, rue de l'Ecole de Médecine, à Paris, ou chez M. J. Lovy, passage Colbert, escalier A, à Paris.

Nous prions nos abonnés d'Italie de nous envoyer directement à Genève un mandat sur la poste.

Nous prévenons nos abonnés qu'il nous reste quelques exemplaires de plusieurs numéros de la quatrième année et que, s'ils en ont égaré ou déchiré, nous nous ferons un plaisir de leur en adresser sur leur demande.

Nous avons en outre la collection brochée des quatre années à leur disposition pour 16 francs.

Nous répétons dans ce numéro l'appel que nous avions fait à nos lecteurs, dans l'espérance qu'ils voudront bien comprendre notre position et nous mettre à même de continuer notre œuvre, en prenant des abonnements.

APPEL A NOS LECTEURS.

Le *Magnétiseur* commence sa cinquième année, et nous devons de bien vifs remerciements aux abonnés qui nous sont restés fidèles, surtout à une époque où le public se montre

enclin à délaisser les intérêts scientifiques pour s'adonner exclusivement à des préoccupations plus matérielles, sinon plus positives. En effet, depuis que notre journal s'est mis sur les rangs, mainte publication magnétique s'est vue forcée d'abandonner la partie, après des efforts soutenus, et quelquefois lorsqu'un mérite réel aurait dû lui assurer un meilleur sort.

Nous sommes donc heureux et reconnaissant d'avoir pu nous maintenir debout, lorsque tant d'autres braves champions sont tombés à nos côtés, et nous voyons dans le concours qui ne nous a pas manqué jusqu'ici, une garantie de l'appui que nos abonnés veulent continuer à nous offrir.

Nous espérons que les amis du magnétisme s'associeront à l'intérêt de notre entreprise, et que cette année encore nous aurons fait quelques prosélytes, grâce au caractère de vérité et d'exactitude que nous n'avons cessé de donner à nos écrits, sacrifiant toujours des sujets plus attrayants pour ne pas nous en départir. Nous espérons que pendant ces années, où le magnétisme a souffert presque autant des divagations de quelques-uns de ses partisans que des attaques de ses ennemis, on nous aura rendu la justice de reconnaître que nous nous sommes tenus à l'écart de ces idées dangereuses, en nous maintenant dans les plus sévères limites de l'exact et du vrai.

C'est, nous aimons à le croire, grâce à ce système invariable que nous nous sommes imposé, de ne jamais présenter que des faits sobrement énoncés, mais étayés de preuves solides, que nous nous sommes acquis l'estime et le concours de bon nombre de lecteurs sérieux. — C'est en restant attaché comme par le passé, et plus encore, à de tels principes; — c'est en redoublant d'efforts pour satisfaire un public éclairé; — c'est en recherchant de toutes parts les faits qui se rattachent au magnétisme et en les soumettant à un rigide examen; — c'est enfin en apportant à notre journal des soins toujours plus consciencieux, que nous espérons voir l'approbation de nos abonnés répondre à nos efforts, en nous donnant de plus en plus un appui que nous réclamons et dont nous nous croyons digne.

Toutefois, nous devons le déclarer, notre but n'est pas atteint. Notre journal n'est pas une spéculation. En le créant, nous avions pour but de faire de la propagande en grand, — nous voulions répandre le magnétisme dans toutes les classes de la société; — nous voulions, en exposant devant tout le

monde les guérisons, les soulagements obtenus par ce moyen, présenter le magnétisme comme un agent puissant et bien supérieur à tous les procédés médicaux connus jusqu'à ce jour. — Pour atteindre ce but, nous avions besoin de ressources plus étendues que celles dont nous pouvions disposer ; — aussi, abandonné à nos seuls moyens pécuniaires, faiblement accrus par la souscription de quelques abonnés, nous n'avons pu accomplir nos intentions que sur une très-petite échelle. Il nous a fallu jusqu'ici borner notre propagande, et nous contenter de publier quelques centaines d'exemplaires, quand nous aurions voulu en répandre des milliers, pour semer utilement partout la connaissance d'une science si précieuse à l'humanité.

Nous avions espéré que nos ressources personnelles trouveraient un complément dans le concours d'un grand nombre d'abonnés que nous avions quelque droit d'attendre.

Nous espérions que les magnétiseurs, que nos anciens élèves, que les amateurs et les partisans du magnétisme, ainsi que les malades qui lui doivent leur guérison, nous mettraient à même, en prenant des abonnements, d'atteindre le but que nous nous étions proposé. Nous aurions pu alors répandre notre feuille gratuitement et bien plus abondamment que nous ne le faisons, dans toutes les classes riches ou pauvres.

Afin de faire apprécier et mettre en pratique le magnétisme, nous voulions que cet organe nous servît à continuer la propagande active que nous avons faite pendant trente ans, en donnant des séances publiques gratuites, — en faisant des cours, et en formant une quantité d'élèves, qui, à leur tour, répandaient ces connaissances nouvelles, — en établissant des traitements gratuits, — en visitant nuit et jour la mansarde, le grenier, sans jamais reculer devant les fatigues de toutes sortes contre lesquelles il nous fallait lutter.

Cette propagande active exigeait une santé, des forces et un tempérament à part dont nous avons joui (nous pouvons le dire sans amour-propre) pendant longtemps, — mais quand l'âge, ajouté à ces fatigues incessantes, est venu nous forcer à les modérer pour conserver la force de soulager, de guérir un plus petit nombre de malades, nous avons songé à suppléer à cette propagande pratique, par un journal qui engagerait d'autres magnétiseurs à nous succéder dans cette carrière.

Nous n'éprouvons aucune fausse honte à dire aujourd'hui

que nos espérances ne se sont que faiblement réalisées, car nous ne pensons pas que la faute puisse nous en être imputée; quoiqu'il en soit, on n'a pas répondu à notre appel comme nous l'espérions, et néanmoins nous allons commencer notre cinquième année, et nous continuerons comme par le passé; mais nous engageons encore une fois, et avec instance, tous les hommes qui s'intéressent au magnétisme, tous les magnétiseurs de profession, *à prendre un abonnement;* le prix en est si minime qu'ils ne s'en apercevront même pas, et ils trouveront certainement parfois dans notre feuille, des articles qui leur offriront quelque attrait d'instruction ou de nouveauté.

Nous le répétons, notre journal n'a pas été et n'est pas une œuvre de spéculation : mais plus nous aurons d'abonnés, plus nous pourrons en multiplier les exemplaires et le répandre en plus grande quantité : c'est ainsi qu'on peut espérer de faire pénétrer le magnétisme dans toutes les classes et de propager une des plus grandes et des plus utiles vérités de la science, en y joignant la pratique curative.

Tel est notre seul désir, notre unique but; nous le poursuivrons avec persévérance, en y consacrant notre temps, nos lumières, notre longue expérience; — que les abonnés nous viennent en aide, et nos efforts ne demeureront pas sans fruit.

Ch. LAFONTAINE.

DE LA CAUSE DES PHÉNOMÈNES MAGNÉTIQUES.

Plusieurs magnétiseurs ont reconnu et constaté d'une manière positive, l'existence *du fluide magnétique animal,* et ils l'ont admis comme *cause unique,* dans la production des phénomènes dits magnétiques. Un grand nombre de magnétiseurs de tous les pays ont adopté cette opinion, qui semble la plus rationnelle.

Non-seulement des somnambules ont pu voir le fluide dans des fioles, quand il y avait été accumulé, et l'indiquer comme une vapeur lumineuse; mais des personnes du monde, des savants, des incrédules même qui, magnétisés sans être cependant plongés dans le sommeil magnétique, mais seulement dans un état de torpeur, d'engourdissement, les yeux fermés sans pouvoir les ouvrir, ont vu distinctement s'échapper des mains du magnétiseur, ce fluide qui leur apparaissait brillant, couleur de feu, tendant vers le bleu; ils le sentaient les envelopper, les envahir, et ils comparaient la sensation qu'ils

éprouvaient, à celle que donnent de légères étincelles électriques.

D'autres magnétiseurs, cependant, ont assigné à ces phénomènes une autre cause également unique, selon eux, — *la volonté*.

Mesmer reconnaissait pour cause des effets magnétiques, *le fluide universel*, principe général répandu dans toute la nature, et auquel il rattachait l'influence du soleil, de la lune, des astres et de tous les corps co-existants.

L'abbé Faria, — *le docteur Billot* et quelques autres, faisaient intervenir la divinité, les anges, etc., et n'admettaient qu'une seule cause *spirituelle, divine*, c'est-à-dire *surnaturelle*.

Le docteur *Bertrand*, médecin distingué, mort trop jeune, n'acceptait que l'*imagination*, pour cause de ces phénomènes.

De Puységur, Deleuze, du Potet, ont admis deux causes distinctes, *la volonté* et *le fluide*.

Ils attribuaient à la volonté une action positive, directe, sur la personne magnétisée, et ils lui assignaient la plus grande force, le premier rang, comme cause dans les phénomènes magnétiques.

Nous ne nous permettrons pas de trancher la question devant toutes ces opinions divergentes, nous nous bornerons à émettre notre opinion, qui est devenue pour nous une conviction absolue.

Pour tous les phénomènes magnétiques, nous ne reconnaissons qu'une *seule et unique cause*, LE FLUIDE VITAL (dit magnétique), dont le principe est le fluide universel, modifié par l'organisme de l'homme, et qui, spiritualisé par l'âme et matérialisé par le corps, perd certaines propriétés et en acquiert d'autres essentiellement vitales. Ce fluide participant des deux éléments dont l'homme est composé, peut être émis au dehors sous l'empire de la volonté, envahir tous les corps, vivants ou inertes, et être communiqué à distance sans aucun conducteur ni intermédiaire, étant par sa nature bien plus subtil que le fluide électrique. La volonté n'est là qu'un accessoire, comme dans tous les actes de la vie, elle agit en nous et sur nous, et provoque le mouvement intérieur nécessaire à l'émission et à la direction du fluide. Nous n'admettons donc *qu'une seule cause unique*, LE FLUIDE VITAL.

Nous allons essayer de démontrer que nous sommes dans le vrai, en nous appuyant d'abord sur l'opinion de quelques sa-

vants, puis sur les sensations et sur les faits reconnus et éprouvés par des gens dignes de foi.

Ainsi le monde scientifique reconnait et admet, que l'homme est enveloppé par une atmosphère qui lui est propre; que cette atmosphère, qui rayonne autour de lui, est plus ou moins dense, plus ou moins étendue, selon la force constitutionnelle de l'individu; que cette atmosphère, fluide subtil, élastique, qui l'environne et partage tous ses mouvements, est en quelque sorte une partie de lui-même.

Si nous nous permettons d'ajouter, que l'homme peut, par sa volonté, augmenter le rayonnement de cette atmosphère, tant en quantité, qu'en densité, et en étendue, et qu'il peut même, par un acte énergique de sa volonté, en diriger un rayon à une distance plus ou moins grande. Nous aurons notre théorie toute faite, par les savants eux-mêmes, qui auront trouvé la véritable cause des phénomènes magnétiques, *le fluide vital*.

Pomponace écrivait en 1500, dans le *traité des effets admirables de la nature :* — « Il y a des hommes qui ont des pro-
« priétés salutaires et puissantes, et ces propriétés s'exaltent
« par la force de l'imagination et du désir; elles sont pous-
« sées au dehors par l'évaporation et produisent des effets re-
« marquables.

« L'âme exerce son empire par la transmission de *certains*
« *esprits,* de *certaines vapeurs* extrêmement subtiles qu'elle
« envoie aux malades. »

Van Helmont, né en 1577. et qui a été l'un des médecins réformateurs les plus célèbres, disait en 1621, dans son ouvrage[1] :

« Il y a dans l'homme une énergie telle que, par sa seule
« volonté et son imagination, il peut agir hors de lui, imprimer
« une vertu et exercer une influence durable sur un objet très-
» éloigné.

« La volonté est la première des puissances — l'âme est
« douée d'une force plastique qui, lorsqu'elle a produit (au
« dehors) *une substance,* lui imprime une force et peut la di-
« riger par la volonté. »

Il ajoute même : — « Nous pouvons attacher à un corps
« toutes les forces dont nous sommes doués, lui communiquer

1. Van Helmont, *de Magnetica vulnerum curatione, cap. de sympatheticis medicis.*

« enfin certaines propriétés, et nous en servir comme un in-
« termédiaire pour opérer des effets salutaires. »

Maxwell, en 1673 ou 1679, publia un traité de médecine magnétique (de *Medicina magnetica libritis*), et il y dit :

— « L'esprit universel qui descend du ciel, inaltérable et
« pur comme la lumière, est la source de l'esprit vital parti-
« culier qui existe en toutes choses ; c'est lui qui le forme, l'en-
« tretient, le régénère et le multiplie ; c'est lui qui a donné à
« toutes choses la faculté et le pouvoir de se propager.

« On peut, par des procédés merveilleux, le communiquer
« à tous les corps, suivant leur disposition, et augmenter ainsi
« la vertu de toutes choses.

« Celui qui sait agir sur l'esprit vital particulier à chaque
« individu, peut guérir à quelque distance que ce soit.

« L'esprit vital dissipe tous les maux ; on doit donc se pro-
« poser, dans toutes les maladies, de fortifier, multiplier, ré-
« générer cet esprit vital ; c'est ainsi qu'on parvient à guérir
« toutes les maladies. »

Deleuze disait : — « Cette atmosphère épurée n'est plus con-
« densée par le froid ; elle se remplit d'une âme vivifiante. »

Nous pourrions citer encore *Avicenne, Ficin, Paracelse, Léon Suavius, Crollius, Lævinus Lemnius, Newton, Cuvier, de Laplace* et bien d'autres, et nous trouverions chez tous ces anciens savants, qui, pour la plupart, étaient médecins, la preuve qu'ils reconnaissaient et admettaient comme fait positif que l'action de l'homme sur l'homme était due à un *principe*, à *un esprit*, à *une vapeur*, à *un fluide*, n'importe le nom, qui émanait directement de l'homme par un acte énergique de sa volonté, et qui produisait des effets sur le physique et sur l'esprit de celui sur lequel on voulait agir.

Les sensations et les effets ressentis, éprouvés d'un côté par nous-même en magnétisant, et, de l'autre, par le patient, sont venus confirmer cette opinion.

Ainsi, quand nous avons magnétisé avec une volonté ferme, absolue, nous avons senti qu'il se faisait en nous un travail inaccoutumé. Nous éprouvions dans le cerveau une tension qui semblait en augmenter la grosseur, toutes les cases se gonflaient, se remplissaient et produisaient la sécrétion d'un fluide qui parcourait tout notre être ; nous sentions aux plexus des contractions qui semblaient faire déborder la vie par tous les pores, et plus notre volonté était ferme et continue, plus cette émission semblait augmenter d'intensité, de quantité, et découler de tout notre corps pour envahir le patient.

Et en effet, nous reconnaissions que lui-même succombait à l'envahissement qui se faisait de tout son être; la chaleur de son corps augmentait, ses yeux se fermaient sous l'influence d'une douce torpeur; il tombait dans un anéantissement complet sans plus avoir conscience de ce qui se passait autour de lui. Ses membres devenaient lourds, engourdis, inertes, paralysés, insensibles; cette insensibilité s'étendait à tout le corps. Un sommeil profond comme un coma s'emparait de lui, et il ne pouvait rien par lui-même: il ne s'appartenait plus, il était comme mort.

Dans cet état où le corps, entièrement envahi, n'était plus qu'une matière inerte, parfois il y avait un réveil intérieur; l'esprit veillait au-dedans et semblait attendre le moment opportun où les liens de la vie seraient brisés pour s'élancer hors de ce corps, dont il parlait (une fois arrivé au somnambulisme), comme n'en faisant plus partie. Puis, sans le secours des sens de ce corps, l'esprit voyait, entendait; ses réponses étaient des éclairs brillants de lumière intellectuelle: pour lui, les distances, les corps opaques n'existaient pas, il percevait, il voyait tout et partout.

Au réveil produit par nous, le patient n'avait aucune conscience de l'état par lequel il venait de passer; il se souvenait seulement de ce qu'il avait éprouvé avant de perdre connaissance. C'était, disait-il, un léger engourdissement, puis des petites secousses semblables à des étincelles électriques qui parcouraient ses bras, s'emparaient de tout son corps et y produisaient un engourdissement total qui n'était pas désagréable; puis un besoin de sommeil que le plus léger bruit venait détruire; il sentait alors qu'il ne pouvait ni ouvrir les yeux, ni remuer les bras, ni les jambes, et enfin il perdait connaissance.

Au réveil, après qu'il avait été dégagé, qu'il avait en quelque sorte repris possession de lui-même, il était bien plus dispos, bien plus alerte qu'avant la magnétisation.

Nous, au contraire, nous sentions en nous un vide, une fatigue, un épuisement physique général; nos forces étaient dépensées, et, de plus, nous éprouvions une fatigue morale, notre cerveau était vide quoique encore tendu, nos idées n'étaient pas nettes; nous sentions que nous venions de faire une dépense nécessaire à notre propre existence, nous étions dans l'état d'un homme qui a perdu beaucoup de sang. Nous éprouvions le besoin de respirer le grand air, d'en être enveloppé, saturé, et alors nous nous sentions ranimé, la vie semblait de

nouveau circuler en nous, la circulation sanguine s'activait, nos forces revenaient et l'équilibre se rétablissait dans tout notre être.

Que s'était-il donc passé pendant la magnétisation? Quel était le travail mystérieux qui s'était accompli?

L'union d'un esprit à un corps est un acte de la puissance divine. Le principe *vital* et le principe *sentant* s'unissent à une molécule de matière dans l'acte de la génération (si toutefois les germes vivants n'existent pas depuis la création du monde), mais la génération elle-même est un secret qui échappe à toutes les recherches de la physiologie.

En est-il de même ici? La séparation momentanée de l'esprit et du corps est-elle un acte de la puissance divine? Est-ce aussi là un secret impénétrable?

N'est-elle pas plutôt la conséquence du trouble porté dans l'économie animale par le fluide du magnétiseur?

L'âme et le corps ont chacun une vie qui leur est propre, et qui, parfaitement harmonisée, constitue la vie normale de l'homme; le corps, tout matériel, a besoin d'un repos qu'il trouve dans le sommeil; mais l'âme veille pendant ce temps, et, dégagée en quelque sorte des liens qui la retiennent au corps, elle vit de sa vie particulière et jouit entièrement des facultés qui lui sont propres.

C'est ainsi que, dans cet état de repos, l'intelligence travaille, que des tableaux réels et fictifs se déroulent dans des songes, que le corps agit mécaniquement, sans le secours des sens, sans avoir conscience de ce qu'il fait, et, qui plus est, sans aucune souvenance lorsque la vie commune est rétablie.

Quand nous magnétisons, nous produisons des effets analogues, qui sont dus à l'envahissement du système nerveux du patient. Nous portons un trouble dans l'économie de la vie normale par l'introduction d'une substance qui, toute subtile qu'elle est, n'en détruit pas moins l'harmonie de l'état normal, et produit sur la partie matérielle d'abord des effets particuliers.

Ces effets ne se présentent point spontanément, mais, au contraire, lentement, graduellement, à mesure que le corps se trouve envahi, saturé de la substance magnétique qui lui a été communiquée. S'ils étaient le résultat de la volonté, ils seraient spontanés, pour ainsi dire.

Si nous voulons prouver ou nous prouver à nous-même d'une manière palpable que le fluide vital est la seule cause de

tous les phénomènes magnétiques, et que la volonté n'agit que sur nous-même, magnétisons un objet inerte, faisons le remettre par une tierce personne qui n'aura point elle-même connaissance de l'expérience, à un sujet ordinairement magnétisé, et qui, lui non plus, ne sera point prévenu, nous verrons le sujet s'endormir ou ressentir l'influence magnétique aussitôt le contact opéré.

Il n'est pas possible qu'en pareil cas la volonté du magnétiseur ait pu être communiquée à un corps inerte et tout matériel, et que ce même corps matériel ait pu la transmettre au sujet.

Il est plus rationnel de penser que le système nerveux du patient a soutiré le fluide vital dont l'objet était saturé.

Des expériences encore plus convaincantes nous ont donné des preuves irrécusables de *l'existence du fluide vital, de sa faculté d'être transmis à tous les corps vivants ou inertes, de son action comme cause unique des effets magnétiques.*

Ces expériences nous ont démontré d'une manière positive, irréfutable, que la volonté n'y entre que comme dans tous les actes de la vie, c'est-à-dire comme stimulant de l'homme sur lui-même, et non comme agent moral ou rudiment de la pensée transmise à un corps étranger. Ce sont des expériences faites sur des corps inertes par des corps inertes magnétisés.

Nous voulons parler des expériences que nous avons indiquées dans l'*Art de magnétiser,* et surtout de celle de l'eau magnétisée agissant sur les aiguilles astatiques d'un galvanomètre de Rumhkorff.

Il n'y a rien à répondre à cette expérience, il faut la faire, la répéter et la faire encore, et toujours. Nous ne la décrivons pas aujourd'hui, nous avons reproduit la manière de procéder dans notre numéro du 15 mars dernier, pages 182 et suivantes. Nous y renvoyons nos lecteurs.

Nous croyons pouvoir dire ici, avec la conviction la plus profonde, basée, comme on le voit, sur des faits et sur l'opinion des savants, *que tous les phénomènes qui se présentent sous l'influence du magnétisme animal, qu'ils soient de l'ordre physique ou de l'ordre psychique, qu'ils soient produits sur la matière ou sur l'âme immatérielle, tous ont une seule et unique cause, le* FLUIDE VITAL, *que tout homme possède en lui, et qui, sous l'empire de la volonté, peut être émis au dehors et envahir tous les corps, soit vivants, soit inertes.*

Ch. Lafontaine.



CORRESPONDANCE PARISIENNE.

Un coup d'œil en arrière. — Le printemps de 1853. — Invasion du spiritisme. — Fièvre giratoire. — Les *tables tournantes*. — Attitude des magnétistes. — L'*Union médicale*. — MM. Léon Foucault et l'abbé Moigno.

Paris, 10 avril 1863.

Comme l'union fait la force, les enfants de Mesmer continuent à se diviser dans l'Union, je veux dire dans l'*Union magnétique*.

La lutte est toujours vive entre les partisans du *fluide* et les champions de l'imagination et de la chaleur animale.

En attendant qu'on parvienne à s'entendre, reprenons la petite revue rétrospective que les événements du jour m'avaient fait interrompre l'été dernier.

J'en étais resté à l'invasion du spiritisme en France.

Nous avions déjà, vous ai-je dit, l'école Cahagnet et sa doctrine mystique empruntée à Swedenborg. Mais entre cet angélique *bénin* et les manifestations américaines il y avait toute la distance qui sépare le paradis de l'enfer.

Si le spiritisme américain s'était présenté d'emblée en France avec son cortége de magie transcendante et ses bruits d'outre-tombe, on s'en serait méfié, et l'acclimatation n'eût pas été possible.

Mais il est arrivé tout d'abord sous le couvert d'un petit passe-temps, d'une expérience de physique amusante, d'une vraie récréation d'enfants. Cela s'appelait les *tables tournantes*. Qui se serait alarmé d'un prélude aussi innocent?

On s'en souvient. C'était au printemps de 1853. Pas un salon de Paris, pas un atelier, pas une étude, pas une maison où on ne se livrât à ce puéril exercice. Partout l'on s'amusait à faire tourner des tables, des guéridons, voire des chapeaux et des compotiers. C'était un entraînement inouï, une fureur, un délire. Les invitations de soirées portaient en *post scriptum :* « on fera danser un guéridon. »

Tout le monde riait de la soudaine contagion de cette folie américaine, et tout en riant on s'y abandonnait avec frénésie.

Je dis folie *américaine* sans savoir au juste si la maladie est venue directement d'outre-mer. Elle nous est arrivée de tous les points à la fois, elle est entrée par toutes les barrières. C'était d'abord un bruit léger, rasant le sol, comme une hirondelle avant l'orage, *pianissimo;* il bruissait au loin, filait à

l'horizon et semait, en courant, le germe giratoire. Le même bruit se murmurait en Suisse et en Allemagne. Quelques bouches le recueillaient, en y ajoutant un mouvement de chapeau ou de compotier ; et *piano, piano,* deux ou trois journaux nous le glissaient à l'oreille mystérieusement. Peu à peu la table tournante et le chapeau dansant se dessinent au méridien de Strasbourg, de Bourges, de Marseille, de Bordeaux, de Nimes, d'Orléans et de Toulon. Le phénomène se déclare, se propage, il chemine ; et *rinforzando*, de ville en ville, de bouche en bouche, de main en main, il va le diable. Puis tout à coup nous le voyons éclater dans Paris et tomber au milieu de nous comme la foudre. Dès lors, ce fut un *crescendo* général, une fièvre universelle, un vrai typhus.

Pardon si j'ai parodié un instant la terrible calomnie dépeinte par Beaumarchais ; mais pouvais-je mieux faire ressortir les allures sournoises et les ravages soudains du moderne Spiritisme?

Le fait est que, du matin au soir, Paris fit danser des chapeaux et des tables, et cela avec une rage, un engouement dont il n'y avait pas eu d'exemple depuis l'invasion de la *polka.*

En présence de cette gymnastique universelle, l'attitude des enfants de Mesmer avait quelque chose de curieux. Ils étaient pris au dépourvu. Un phénomène non inscrit dans leur programme circulait au sein des masses et captivait le monde profane. Ce phénomène, tombé des nues, bien qu'il ne portât pas l'estampille de Mesmer, semblait pourtant se rattacher au magnétisme animal par un mystérieux lien dynamique.

Grande fut donc la stupeur dans les deux églises mesmériennes. L'école de Deleuze se montra perplexe, dépaysée, inquiète comme la poule qui voit s'élancer vers la mare le caneton qu'elle a couvé à son insu. L'école spiritualiste se rengorgea dans ses plexus nerveux et chanta *hosannah* sur toute la ligne. « La victoire est à nous ! » s'écrièrent les swedenborgistes, les angélistes et les animistes : car la danse des tables, c'est notre magnétisme ! la danse des tables, c'est nous ! *ego sum papa !*

Puis, au plus fort de l'effervescence giratoire, des épisodes récréatifs se dessinèrent dans le camp des somnambuliseurs patentés. Je me rappelle avoir vu M. Fleur..., qui venait de se livrer pour la première fois à l'expérience du guéridon, embrasser avec effusion sa femme, ses enfants, sa domestique ; puis cette espèce de Joseph Prud'homme s'écria au milieu de ses ravissements :

« Ce guéridon est le plus beau jour de ma vie!... »

Après tout, la joie des magnétistes était-elle absolument illégitime? Non, sans doute. Pourquoi ce fluide nerveux qui s'échappe du cerveau des expérimentateurs autour d'une table ne se multiplierait-il pas par l'accumulation, au point de devenir une force motrice?

Pétition de principe, me direz-vous ; ce *fluide* est contesté.

Par vous, messieurs, mais non par Newton, non par Humboldt, non par les docteurs Husson, Foissac, Bertrand, Rostan, Berna, Koreff, Chapelain, Filassier, Elliotson, Esdaile, Charpignon, Perrier; non par Deleuze, du Potet, Aubin Gauthier, Lafontaine, et tant d'autres.

On pouvait donc réellement dire que la rotation des tables ouvrait une fenêtre sur le domaine de Mesmer.

Quoi qu'il en soit, le succès de ce petit passe-temps fut prodigieux. Journaux, théâtres, brochures, causeries, feuilletons, bourgeois, artistes, docteurs et magnétiseurs, tout le monde fit sa partie dans cet étrange concert européen.

L'*Union médicale* elle-même, en parlant de la danse des tables, déclara sans vergogne que *c'étaient des faits qu'il fallait accepter*.

Seuls, MM. Léon Foucault et l'abbé Moigno jetèrent la note discordante du doute au milieu de la symphonie universelle. Mais ces deux doctes écrivains eurent contre eux tous les chapeaux, toutes les tables, tous les compotiers de Paris, tous les guéridons français, tous les meubles de l'Allemagne et toute la vaisselle des deux mondes.

(*La suite au prochain numéro.*)

J. Lovy.

RÉPONSE A M. C...

L'emploi du moyen magnétique que vous me demandez ne me paraît pas convenable pour le cas de paralysie dont vous me parlez dans votre lettre. La provocation du tremblement convulsif pourrait même être nuisible, car, si je ne me trompe, à la suite d'une grande perte sanguine chez la malade, il doit y avoir eu un épanchement sanguin au cerveau qui a causé l'hémiplégie ou la paralysie de tout un côté.

Dans un cas semblable, ce ne sont pas des magnétisations locales, ni un ébranlement nerveux qui conviennent, c'est une

magnétisation générale par de grandes passes sur tout le corps pendant une heure; puis après, si vous ne vous sentez pas trop fatigué, vous pourrez faire quelques passes sur tout le côté paralysé, mais sans localiser l'action particllement sur le bras ni sur la jambe.

Quant au tremblement convulsif, il ne doit être provoqué que dans une paraplégie ou paralysie des deux jambes, causée par une affection de la moelle épinière, car alors il faut ranimer, stimuler et exciter fortement la circulation nerveuse chez le malade.

Voici comment j'agis dans ce dernier cas.

Après avoir pris les pouces, fait de grandes passes sur tout le corps, en avoir fait ensuite sur les deux jambes, des hanches aux genoux, je pose la paume de la main sur un genou, les doigts tournés vers la cuisse, et touchant un des muscles extenseurs, j'agis fortement et j'obtiens promptement le tremblement convulsif.

Pour obtenir le même effet sur les deux jambes, on peut agir en même temps sur chaque genou, mais je préfère attaquer directement l'épine dorsale. Je pose alors une main en travers de la colonne vertébrale, de manière que la naissance de la main touche d'un côté le nerf sciatique, et que les doigts touchent le nerf semblable de l'autre côté. Je pose ma seconde main sur les deux genoux, sans appuyer, j'agis des deux mains, et bientôt des secousses, des soubresauts ont lieu dans les deux jambes; quand on ôte la main qui est sur les genoux, le mouvement convulsif se déclare. On le fait cesser en retirant la main posée sur le bas de l'épine dorsale.

Ch. Lafontaine.

JURY MAGNÉTIQUE.

Le Jury magnétique de Paris vient de décider qu'une médaille d'argent ou de bronze serait décernée en 1863 à l'auteur du meilleur mémoire sur la question suivante : *Indiquer les meilleurs moyens d'affermir le magnétisme dans la voie scientifique.*

Les mémoires pourront être rédigés en français, italien, anglais, allemand ou espagnol, et devront être déposés, avant le 1er avril 1863, au bureau du journal *l'Union magnétique* à Paris, rue Saint-Honoré, 267, et rue de la Tour d'Auvergne, 20, à Paris, ou à M. A.-S. Morin, rapporteur de la commission du Jury, 54, rue Saint-Louis-en-l'Ile, à Paris.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Genève. . . . . 5 fr.
Suisse, Savoie, Piémont, France, Belgique, Italie. 6 fr.
Angleterre, Amérique, Allemagne, Turquie. . 10 fr.

Les abonnements se font pour un an, du 15 avril 1862 au 15 mars 1863. — Le numéro séparé se vend 1 fr.

ON S'ABONNE :

A GENÈVE, chez M. Lafontaine, quai des Bergues, 31.
A PARIS, chez M. Germer-Baillière, libraire, rue de l'École-de-Médecine, 17.
A FLORENCE, chez MM. Cammelli frères, libraires, place du Grand-Duc.

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé à M. LAFONTAINE.

Les lettres non affranchies sont rigoureusement refusées.

— CAROUGE, IMPRIMERIE A. JAQUEMOT. —

N° 2. 15 Mai 1863. 5me Année.

LE MAGNÉTISEUR

JOURNAL DU MAGNÉTISME ANIMAL

PUBLIÉ PAR CH. LAFONTAINE

À GENÈVE.

Paraissant le 15 de chaque mois, par livraison de 16 pages in-8°.
Prix : Genève, 5 fr. ; Suisse, France, Italie, Belgique, 6 fr.
Angleterre, Amérique, Turquie, 10 fr.

ADMINISTRATION, RÉDACTION & ABONNEMENTS,
QUAI DES BERGUES, 31

On s'abonne pour la France et l'étranger, chez M. GERMER-BAILLIÈRE, rue de l'Ecole de Médecine, 17, à Paris. — Chez MM. CAMMELLI frères, à Florence.



FRAGMENTS DES MEMOIRES (INÉDITS) D'UN MAGNETISEUR.

. . . .

. . . Pendant mon séjour à Nice, en 1847, j'avais fait entendre plusieurs sourds-muets, dont quelques-uns étaient bien connus ; l'un était un ouvrier relieur, travaillant chez M. Visconti, libraire ; et deux autres, frère et sœur, que M. le comte de Maistre, alors gouverneur de Nice, m'avait prié lui-même de magnétiser.

J'avais obtenu, par le magnétisme, sur ces trois sourds-muets, qui n'entendaient rien, une grande sensibilité dans l'organe de l'ouïe ; ils entendaient, distinguaient et répétaient plusieurs mots prononcés près de leurs oreilles ; mais l'amélioration, tout en se maintenant, n'augmentait pas, et je ne

voyais pas qu'il y eût possibilité de leur rendre entièrement l'ouïe. Seulement, les effets obtenus sur eux étaient une preuve nouvelle de l'action du magnétisme dans les affections de l'ouïe.

Je magnétisai une négresse, demeurant chez Mme Prœschel; elle avait une tumeur dans le côté gauche du ventre. En quelques séances, cette tumeur devint molle, diminua de grosseur, et après une dizaine de magnétisations locales, pendant lesquelles la tumeur s'était entièrement vidée et cicatrisée, la malade fut complétement guérie.

Cette négresse, nommée Sally, était devenue somnambule lucide sous l'influence du magnétisme ; elle me donna souvent des preuves d'une clairvoyance remarquable.

J'avais essayé sur elle et sur une autre somnambule, que j'avais aussi formée à Nice, certaines pratiques dont la connaissance m'avait été communiquée par un Français propriétaire à Santiago, qui se trouvait momentanément à Nice. Ces procédés sont employés fréquemment dans l'Amérique espagnole sur les négresses, lorsqu'on veut les exalter jusqu'au délire, pour obtenir d'elles des révélations.

Ils consistaient à allumer, pendant que les sujets étaient endormis, une bougie de cire vierge, préparée dans un bain composé d'assa-fœtida et de deux autres éléments.

Cette bougie, ainsi préparée, éclairait le salon d'une lumière rougeâtre, et répandait une épaisse fumée d'une odeur âcre et désagréable. Les somnambules étaient d'abord agitées, elles éprouvaient des tremblements, des spasmes, des mouvements convulsifs, elles tombaient dans une exaltation excessive, elles se levaient, tout en se tordant, et restaient l'œil fixe, grand ouvert, regardant au loin ; puis des sons inarticulés, des paroles incohérentes s'échappaient de leurs lèvres ; ensuite elles répondaient avec une précision, une lucidité remarquable, aux questions qui leur avaient été adressées dans leur somnambulisme, avant que la bougie ne fût allumée. Elles rappelaient à nos yeux la pythie de Delphes, sur son trépied, enveloppée d'une vapeur qui l'exaltait et que les assistants ne pouvaient supporter.

Elles avaient l'air, par moments, d'être vraiment inspirées ; leur physionomie prenait une expression de grandeur intellectuelle qui frappait les plus incrédules. Ce n'étaient plus les mêmes êtres que quelques minutes auparavant, une transformation s'était opérée chez ces jeunes filles.

Dans ces instants, toutes les questions pouvaient être résolues par ces somnambules; elles lisaient dans des livres fermés, posés à distance; la pensée enfermée dans le pli le plus profond du cœur était découverte et jetée à la face des personnes avec une volubilité extrême et une exactitude positive. J'ai vu des dames effrayées quitter le salon et fuir dans une salle à côté, pour ne pas être mises sur la sellette; mais les murs n'étaient point des obstacles à cette clairvoyance; non-seulement les somnambules disaient ce que ces dames faisaient dans cette autre chambre, mais encore tout ce qu'elles pensaient, comme si leur âme eût été à découvert.

Des consultations et des remèdes fabuleux me furent indiqués pendant ces accès de lucidité vraiment extraordinaires. Mais il faut l'avouer bien vite, chaque fois que je soumettais ces deux jeunes filles à cette influence, leur santé s'en trouvait altérée pendant un jour ou deux, et ce n'était que par des magnétisations de plusieurs heures, répétées plusieurs fois le lendemain, que je parvenais à rétablir le calme dans le cerveau et l'équilibre dans tout l'organisme.

J'ai renouvelé ces expériences sur d'autres somnambules, et chaque fois les mêmes effets se sont présentés, la lucidité toujours aussi belle, mais aussi, toujours les mêmes accidents se répétaient après, excepté chez une seule, qui était d'une force de constitution et d'une santé exceptionnelles. Celle-ci supportait cette influence morbide sans en éprouver ensuite le moindre malaise, quoiqu'elle ressentît la même exaltation et que sa lucidité fût tout aussi remarquable que celle des autres somnambules.

Je puis déclarer aussi, que jamais les accidents provoqués par ces pratiques, n'ont eu de suites fâcheuses. J'ai toujours pu les dissiper, les détruire entièrement, et jamais les personnes que j'y ai soumises, n'ont ressenti le plus petit malaise, une fois ramenées à leur état normal par les magnétisations spéciales, nécessaires en pareil cas.

C'est dans l'Amérique du Sud, comme dans les Indes et d'autres pays de l'Asie, que ces moyens accessoires et bien d'autres sont usités; cependant ce sont précisément ces pays dans lesquels ils seraient le moins nécessaires, car la constitution, le tempérament chaud et lascif des habitants, leur système nerveux développé et excité par un soleil qui brûle le sang, joints à l'exaltation religieuse, à la superstition, à l'ignorance, font de tous ces êtres, blancs, noirs ou cuivrés, des su-

jets précieux pour le magnétisme. Il n'est pas rare, dans ces pays, de voir des négresses et même des créoles blanches tomber d'elles-mêmes dans un somnambulisme naturel, dans un état demi-extatique, qui leur permet de percevoir des choses au loin, d'avoir des intuitions de certains remèdes, et de guérir avec de certaines plantes qui ont des propriétés particulières à ce climat, et qu'elles choisissent et trouvent dans ces moments d'exaltation.

Je vais rapporter deux faits qui m'ont été racontés par des personnes dignes de foi sous tous les rapports, lesquelles, d'ailleurs, n'avaient aucun intérêt à me tromper.

Un jeune garçon de dix à douze ans, avait depuis longtemps mal aux yeux. Le médecin avait employé tous les moyens à sa disposition, sans que l'enfant en éprouvât du mieux ; le mal, au contraire, prenait chaque jour plus de gravité, et depuis une semaine, les yeux étaient entièrement fermés, envahis par une humeur sanguinolente qui suintait de l'intérieur et qui déterminait l'occlusion des paupières en en collant les bords. L'enfant ne pouvait les mouvoir ; et quand le docteur les ouvrait un peu, afin de constater l'état des yeux, il reconnaissait avec douleur que les yeux diminuaient de grosseur, rentraient dans leur orbite et semblaient se fondre ; et il ne cachait pas aux parents que l'enfant perdait entièrement la vue.

C'est dans ces circonstances que la mère, essentiellement nerveuse, impressionnable et dévote, comme on l'est dans les colonies espagnoles, veillait un soir près du lit de son enfant, absorbée dans une prière mentale. Tout à coup sa sœur et sa tante, qui étaient assises près d'une table dans la même chambre, l'entendirent parler et distinguèrent ces paroles : *Merci, sainte Vierge, merci, je vais aller les chercher, oh ! mon enfant !* Puis elle se leva, sortit dans le jardin, gagna une prairie et un bois, suivie par sa tante et sa sœur, qui lui avaient adressé plusieurs fois la parole sans obtenir de réponse. — Cette pauvre mère avait l'air de chercher, puis elle se baissait, cueillait des herbes, arrachait même la racine ; ensuite elle revint du même pas calme et tranquille, les yeux ouverts, mais fixes, et sans qu'on pût croire qu'elle voyait. Elle alla droit à la cuisine, et sans dire une parole à qui que ce fût, elle hâcha, pila les herbes qu'elle avait apportées, et en fit une espèce de bouillie qu'elle appliqua comme un cataplasme sur les yeux de son fils. Puis elle s'étendit dans un fauteuil et y passa la nuit.

Le lendemain, elle fut fort effrayée quand sa sœur et sa tante lui rapportèrent ce qu'elle avait fait, car elle ne se souvenait de rien. Ce fut avec une inquiétude croissante qu'elle attendit l'arrivée du docteur. Quand on eut fait connaître à celui-ci ce qui s'était passé, il s'approcha du lit de l'enfant, leva le cataplasme, et vit avec la plus grande stupéfaction que toute l'humeur restait adhérente aux herbes, que les paupières étaient dégagées, que les yeux s'ouvrirent seuls et que l'enfant put voir.

En constatant un si prodigieux effet, il engagea à mettre le soir un second cataplasme; mais grand fut l'embarras de la mère pour retrouver les plantes, car elle ne se souvenait de rien. Heureusement que le soir l'état somnambulique se représenta au milieu de sa prière; elle se leva, sortit, et sa sœur qui la suivit put lui dérober quelques feuilles de chaque plante, afin de les reconnaître le lendemain. Mais ceci ne fut pas nécessaire, car après la seconde application de ces herbes, l'enfant se trouva guéri, ses yeux étaient entièrement débarrassés, et il voyait mieux qu'il n'avait jamais vu même avant sa maladie.

L'autre fait que je vais citer se passa dans un salon et fut en quelque sorte public. La réunion fut tout à coup troublée par les cris perçants d'une dame qui, depuis quelques instants, paraissait absorbée en elle-même, et qui s'écria : *« Mon mari est mort, ils viennent de l'assassiner! »* puis elle s'évanouit.

Le mari de cette dame était en voyage à une cinquantaine de lieues et fut, en effet, attaqué sur la route ce jour-là par quatre hommes, dont l'un le tua d'un coup de fusil.

Ces deux faits de somnambulisme naturel n'ont rien d'incroyable, il s'en présente souvent de semblables, même dans nos climats, chez certaines natures impressionnables, qui ont un système nerveux d'une sensibilité excessive. J'ai eu personnellement connaissance de faits analogues, que j'ai été à même de vérifier.

Je magnétisai aussi une jeune négresse nommée Henriette, fille de la première; j'en fis une somnambule pour servir à mes expériences physiques, et plus tard, après avoir donné quelques soirées chez moi, je présentai dans une séance publique cette jeune négresse et une autre jeune fille de Nice. Lorsque ces deux somnambules étaient plongées en même temps en extase, elles formaient un ravissant tableau, fort curieux à voir. Les grands yeux de la négresse, dont le blanc tranchait si vivement sur son visage d'un beau noir, ses mouvements si

souples, ses poses si abandonnées, sa physionomie qui resplendissait d'un bonheur indicible, offrait un contraste des plus heureux avec la jolie somnambule Madeleine, dont les grâces plus modestes, le visage doux et expressif, les poses plus réservées, mais charmantes, semblaient personnifier l'idéal à côté de la matière. Ces deux jeunes filles si différentes d'aspect, électrisaient, enthousiasmaient les personnes présentes ; aussi j'aurais pu prolonger indéfiniment leur extase, sans que le public s'en lassât.

J'entrepris dans cette même ville plusieurs traitements, qui eurent les plus heureux résultats, entre autres celui d'un jeune épileptique, fils du médecin Torneri. Ce jeune homme avait douze à quinze crises par mois ; et l'ébranlement continu qu'elles provoquaient au cerveau affaiblissait considérablement ses facultés intellectuelles. Je parvins, par des magnétisations journalières, continuées pendant deux mois, à réduire ces crises au nombre d'une seule par mois. Pendant toute la durée de mon séjour à Nice, l'amélioration se maintint dans ces mêmes conditions, et il est probable que le malade eût pu être guéri entièrement par un traitement d'une année.

J'obtins aussi une grande amélioration, sans qu'il y eût pourtant une guérison entière, dans un cas de paralysie des deux jambes, conséquence d'une affection de la moëlle épinière. M. Cauvain était un jeune homme de vingt-cinq ans ; il marchait avec une grande difficulté, en s'appuyant sur un bras et sur une canne. Ses jambes n'obéissaient pas à sa volonté, et quand il voulait en avancer une, souvent elle demeurait en l'air sans qu'il pût poser le pied à terre.

Après quelques magnétisations, la raideur cessa de se présenter, et le malade put marcher en s'aidant seulement d'une canne. Les douleurs qu'il ressentait au bas de la colonne vertébrale avaient presque entièrement disparu, et il reprenait des forces. J'obtenais sur lui un singulier effet, que j'avais rencontré quelquefois, entre autres chez M. Bordères, avoué à Rouen.

Lorsqu'après avoir fait des passes sur les jambes, je posais la main sur son genou, la jambe se mettait à trembler, le pied se soulevait, et la jambe finissait par s'agiter toute entière ; quand je retirais ma main, le calme se rétablissait.

Mais si je posais l'une de mes mains sur le bas de la colonne vertébrale, aussitôt les deux jambes s'agitaient convulsivement, se contournaient sur elles-mêmes ; elles étaient lancées avec force à droite, à gauche, en haut, en bas, avec un tremble-

ment effrayant. Pendant tout ce temps, le malade riait au milieu de ces soubresauts ; il essayait bien de les faire cesser, mais sans pouvoir y parvenir. Tous ces mouvements duraient aussi longtemps qu'une de mes mains restait placée sur le bas de l'épine dorsale, mais aussitôt que je la retirais, tous les mouvements s'arrêtaient instantanément, et il restait à peine un léger frémissement dans les jambes.

Pendant toute la durée de ces mouvements convulsifs, le malade n'éprouvait aucune souffrance, et après, au contraire, il ressentait une grande chaleur, plus de souplesse et plus de force dans les jambes, qui obéissaient alors facilement à sa volonté.

J'obtins encore beaucoup de guérisons à Nice, entre autres celle d'une femme de cinquante ans, laquelle était percluse des deux jambes par suite d'un rhumatisme aigu qui durait depuis un an, sans amélioration, et qui provoquait des souffrances horribles. En quelques séances, les douleurs disparurent, une constipation très-grande cessa, et bientôt cette femme, qui était impotente depuis si longtemps, put reprendre son travail, étant entièrement guérie.

Celle aussi, d'un homme de quarante ans, qui, à la suite d'une fièvre cérébrale, avait été atteint de douleurs si violentes dans la tête, qu'il en perdait la mémoire entièrement. En dix magnétisations il fut radicalement guéri.

En deux séances, je fis disparaître chez une jeune fille des maux de tête qui ne la quittaient pas d'un instant ; ils provenaient de la mauvaise circulation du sang, qui fut rétablie très-abondamment pendant plusieurs mois et qui devint régulière sans qu'aucun mal de tête se présentât. Elle fut entièrement guérie en deux magnétisations.

J'obtins des améliorations, des soulagements dans bien des cas de paralysie, de pulmonie, de rhumatisme, de névralgie, d'épilepsie, etc., etc.

Je produisis des effets instantanés très-remarquables, dans des salons, sur des personnes en très-bonne santé. C'est ainsi que M[lle] Amélie Borg, fille du consul français, fut endormie en trois minutes et plongée dans le somnambulisme, pendant lequel, soumise à l'influence de la musique, elle eut une extase des plus belles.

M. Sasserno, dont le talent sur le violon est européen, quoiqu'il soit seulement un amateur (comme le comte de Césolles, sénateur, qui, lui aussi, a un talent des plus distingués et

qui a acheté à un très-grand prix le violon de ce pauvre et malheureux Artaud, mort si jeune dans les bras de Mme Damoreau-Cinti à Nice), M. Sasserno, dis-je, nature très-impressionnable, fut endormi par Mme de Césolles, et plongé, d'après mes indications, dans le somnambulisme.

Je magnétisai aussi M. le baron Borys d'Uxkul. Je produisis en quelques séances le sommeil et l'insensibilité qu'il désirait pour se faire extraire plusieurs dents.

Mais ayant vu un jour, chez moi, quelques expériences sur une jeune somnambule, le baron, dont l'imagination était très-vive et les idées religieuses très-portées au spiritisme, fut tellement effrayé, qu'il se refusa à continuer, malgré tout, et qu'il abandonna l'extraction de ses dents sous l'influence du magnétisme.

Son imagination était tellement frappée, qu'une nuit il se jeta à bas de son lit en criant : *au secours !* et en disant à sa femme *que moi ou un de mes esprits familiers lui avions mordu la jambe.* Il souffrit de cette jambe et boita toute la journée.

Quelques jours après, rencontrant M. Brett, le dentiste qui avait dû faire l'opération, il lui demanda sérieusement s'il n'avait pas remarqué comme lui que j'avais quelque chose de diabolique dans les yeux. M. Brett, qui était Anglais, lui répondit en souriant qu'en effet il me croyait un peu de la race de Satan. Le baron le quitta, fit quelques pas et revint vers lui ; il lui avoua que je produisais sur lui un tel effet, que, lorsqu'il arrivait à un bout du Pont-Neuf, s'il m'apercevait de l'autre côté, il rebroussait chemin aussitôt et courait s'enfermer chez lui. En effet, je m'étais aperçu de l'empressement avec lequel ce pauvre M. d'Uxkul m'évitait, car lorsque j'entrais dans une maison et qu'il y était, il se sauvait aussitôt, et par une autre porte s'il le pouvait.

Il n'est pas étonnant que dans une disposition d'esprit pareille, qui n'a pu qu'augmenter, M. d'Uxkul ait accepté les idées de M. le baron Guldenstubbé sur les *écritures authentiques* des esprits évoqués par le dit baron chez lui et dans les caveaux de Saint-Denis. . . . .
. . . .

Ch. Lafontaine.

BIBLIOGRAPHIE.

Nous avons parlé, il y a quelques mois, du dernier ouvrage de M. *Du Potet*, la *Thérapeutique magnétique*. Nous disions que c'est un ouvrage sérieux et instructif, dont la lecture sera nécessaire et profitable aux personnes qui s'occupent ou qui voudront s'occuper du magnétisme.

Nous nous permettons aujourd'hui d'en reproduire partiellement le chapitre intitulé : *Résumé*. C'est la profession de foi de l'auteur ; l'on y retrouve les sentiments élevés qui l'ont toujours animé et qui lui ont fait consacrer son existence entière à la propagation du magnétisme. Si tous les magnétiseurs étaient mus par le même mobile, le magnétisme serait bientôt reconnu et accepté comme étant le flambeau qui portera la lumière dans toutes les sciences.

«RÉSUMÉ.

« Voici notre profession de foi. Nous admettons comme vrai et indiscutable l'agent que l'on appelle fluide magnétique, le regardant comme cause immédiate ou médiate de tous les phénomènes et des guérisons chaque jour enregistrés dans nos annales. Nous tenons le même agent pour la cause et le principe de la reproduction et du développement du somnambulisme et de ses facultés, telles que la vue sans le secours des yeux, l'audition sans le secours de l'organe matériel de l'ouïe, la perception intuitive des objets éloignés, la communication des pensées, la découverte des choses cachées, dérobées, et surtout l'instinct des remèdes propres aux maladies, etc., et, dans un état plus avancé encore, nous admettons que la vue intérieure, développée dans le phénomène que l'on appelle extase ou ravissement d'esprit, puisse aller jusqu'à voir l'avenir, dévoilant ainsi la réalité d'une science innée, obscurcie seulement par notre genre de vie et notre éducation.

« Le magnétisme est aussi pour nous une des causes premières et évidentes du mouvement et de l'ébranlement des corps matériels. Ce premier point franchi, ses propriétés s'étendent et se multiplient à l'infini. Nous croyons qu'il sert d'intermédiaire pour établir des rapports entre l'homme et des agents intelligents dont l'univers paraît rempli, et que c'est alors que les lois matérielles sont comme brisées ou détruites. L'attraction, pour un instant du moins, cesse d'exister ; les corps matériels sont enlevés à une certaine hauteur dans

l'espace, ils s'y balancent, et l'homme lui-même peut être soulevé, suspendu par cette sorte d'attraction mystérieuse, sans que sa volonté puisse en rien maîtriser l'effet.

« Nous avons vu de sens rassis, en compagnie de plusieurs personnes suffisamment instruites, ces phénomènes inouïs. . . . .

. . . . . « Appuyer la résistance que l'on oppose à l'étude des phénomènes nouveaux sur des actes de charlatanerie, de jonglerie, etc., signalés jusqu'à ce jour, et que nous ne nions pas, du reste, c'est montrer peu de philosophie et trop de rétrécissement dans l'esprit. S'arrêter à de telles considérations pourrait faire croire que derrière cette résistance opposée par les savants, se cachent des intérêts et peut-être la peur. Le magnétisme démolit les systèmes et les doctrines établis par nos grands hommes et nous jette dans l'inconnu, voilà sans doute les motifs qu'on n'avoue point, et comme nous n'avons pas les mêmes scrupules et que chez nous la vérité est un devoir de conscience, nous l'avons dite, quel que soit le sort que le temps lui réserve. . . . .

. . . . « Tous les agents que Dieu a créés ont un mode d'action déterminé, et le commun des hommes les emploie souvent sans aucune réflexion : on laisse à la science le soin de commenter et d'expliquer, tandis que les agents font leur office.

« Ainsi le magnétisme, présent du ciel, pourra soulager et même guérir des malades, sans que le magnétiseur sache autre chose que sa valeur curative, ignorant même les procédés réguliers qui favorisent le succès des traitements. *Je n'ai rien que ce que Dieu m'a donné ; je te le donne, lève-toi et marche.* Tel sera le mouvement de son cœur et de son esprit. J'ai peur, je l'avoue, qu'on attache une trop grande importance aux règles que j'ai tracées et que beaucoup d'êtres se récusent en apercevant les difficultés que j'ai signalées. Je dois les rassurer et leur dire à tous : Quand un malade échauffé par la fièvre demande à boire, vous étanchez sa soif sans disserter sur l'eau ni sa composition ; quand il manque d'air ou d'aliments, vous pourvoyez à ses besoins, et, s'il manque de vie, vous avez en vous un trésor que vous pouvez épancher sur lui. Tant que vous n'agirez qu'en vue de lui rendre un bien suprême, la santé, vous n'avez rien à craindre, la nature vous suivra, car vous êtes dans sa loi ; ce que vous ferez sera bien,

quoique ne s'expliquant point à votre esprit. C'est le magnétisme des Puységur et des Deleuze, qui ne voyaient point les difficultés de cet art, animés qu'ils étaient de l'amour de l'humanité. Ce qui est complexe ne se découvre qu'en soulevant le voile qui couvre les vérités. On distingue alors le mélange qui existe dans une chose que l'on croyait simple, et combien la nature a rendu difficile la connaissance parfaite des agents qu'elle emploie. Mais si, quittant cette voie, vous voulez entrer dans le vaste champ de l'expérimentation et surmonter de grandes difficultés, mon ouvrage alors vous deviendra nécessaire, car les règles qu'il enseigne sont utiles à connaître et se trouveront justifiées. . . . .

. . . .

. . . . . « Nous avons souvent dit les motifs qui empêchaient les savants d'étudier l'agent nouveau, afin de le faire rentrer dans le programme des études générales. Ces motifs sont de ce siècle et tout à fait contraires aux sentiments des savants du passé, qui aimaient à éclairer de leur intelligence tout ce que la nature renferme d'occulte. Ce qui nous fait craindre que le magnétisme n'accomplisse point tout le bien que ses propriétés promettent, c'est qu'il demande deux sortes de vertus : l'amour du prochain et le dévouement. Si nous jugeons par ce qui nous est connu d'un relâchement sensible dans les liens sociaux, le magnétisme ne trouvera pas au foyer domestique de nombreux instruments d'application. . . . . .

. . . .

. . . . . « Ce sont donc des tiers qu'on enverra chercher pour apaiser les douleurs et guérir ceux que la science abandonne. Qu'attendre des magnétiseurs, en ce cas, à moins que ceux-ci ne se considèrent comme exerçant une sorte de sacerdoce et ne soient tous des gens d'élite? Ils appliqueront machinalement des procédés qui exigent des sentiments élevés et, comme nous l'avons dit, l'amour du prochain ; ils demandent en outre un effort sérieux et une tension d'esprit à la fin fatigante. Faites des passes tant que vous voudrez, dirons-nous aux magnétiseurs, si elles ne sont pas accompagnées d'émission fluidique, le fait que vous cherchez ne viendra point. Dans certains cas, pour guérir un malade il ne faut qu'un moment ; mais cet instant, il faut le faire venir par un appel de toutes les forces. Toutes les magnétisations, même bien dirigées, n'ont point la même efficacité, le magnétiseur et le malade en ont bien la conscience ; voilà pourquoi on doit s'abandonner sans

réserve, être tout entier à ce que l'on cherche à obtenir ; ce n'est qu'à ce prix qu'on produit un chef-d'œuvre, car c'en est un vraiment que d'arrêter la décomposition des matériaux qui composent un être humain lorsque la nature elle-même avait résolu la destruction de l'être. On comprend dès lors tout ce que la profession magnétique exige, tout ce qui devrait se trouver au foyer, la charité, l'amour, qui seul détermine en nous l'*exaltation*, ce feu nécessaire qui chauffe sans brûler et qui, lançant au dehors de nous les jets pénétrants de son principe, surpasse les effets de la foi. . . . .

. . . .

. . . . . « Je viens, en quelques lignes, d'exprimer mon sentiment sur ce qui m'a paru une incontestable vérité pratique. Qui me comprendra bien, qui s'initiera complètement à son point de départ, s'il a une longue carrière, fera faire un grand pas au magnétisme. Ce que j'ai pu acquérir, je le dois à moi-même, je ne l'ai point puisé dans les ouvrages d'autrui ; je l'aurais d'ailleurs cherché vainement.

« *Aimez-vous les uns les autres ; faites aux autres ce que vous voudriez que l'on vous fît.* La science, la politique, pas plus que la médecine, n'ont point, à la rigueur, besoin de ces formules ; mais l'humanité ne saurait trop en comprendre la portée. Elles indiquent qu'il est des choses essentielles au bonheur des hommes et à leur santé, et que la vie s'entretient et se prolonge lorsque nous sommes entourés d'êtres rayonnants ; leur désir et leur pensée échauffent à notre insu notre cœur, et nous nous soutenons tous contre les agents destructeurs qui nous menacent sans cesse. C'est ce que le magnétisme dévoile aux yeux pénétrants et ce qui nous lie d'ailleurs à ceux qui ne sont plus de ce monde. » . . . .

. . . .

Baron Du Potet.

CORRESPONDANCE PARISIENNE.

Résurrection du banquet. — Mesmer fêté sous les deux espèces. — Suite du coup-d'œil rétrospectif. — La danse des tables entre dans la phase américaine. — *Mediums*, Esprits frappeurs, évocations, apparitions, miracles transcendants, etc.

Paris, 10 mai 1863.

Voici venir la fête anniversaire de la naissance de Mesmer. On se rappelle que l'an dernier le banquet a été remplacé à

Paris par un CONCERT. Cette transformation d'un festin commémoratif en un menu musical était due à l'initiative du Docteur Léger, un mélomane très-prononcé. Quelques magnétistes dont le cœur est médiocrement accessible aux solos de violon et aux expansions chorales, ont réclamé contre la suppression du banquet. Ils ont trouvé des auxiliaires parmi d'autres frères qu'un vice d'organisation avait empêché l'an dernier de prendre part à la séance musicale. — Ne faisons pas de quiproquo : je parle du vice d'organisation du concert. — Et de grief en grief, et de plainte en plainte, on a résolu que le banquet serait rétabli cette année, sans préjudice du menu vocal et instrumental.

Ainsi Mesmer sera fêté cette fois sous les deux espèces. Une solennité *scientifique et artistique* aura lieu le 23 de ce mois ; et le lendemain 24, une agape fraternelle réunira les enfants de Mesmer dans les salons de Chapart.

Espérons que cette combinaison satisfera tous les tempéraments.

Je vous transmettrai le mois prochain le résultat de cette double fête. Trente jours auront roulé sur nos têtes ! Hélas ! musique et discours officiels, petits pois et filets aux olives, tout aura été digéré. D'avance je gémis du retard de mon compte-rendu ; mais qu'y faire ? Ce sera ainsi tant que le *Magnétiseur* ne sera pas un journal quotidien.

Je crains d'avoir longtemps à gémir...

En attendant, reprenons le fil de notre petit coup-d'œil rétrospectif.

La danse des tables se maintint pendant quelques mois à l'état de joujou pur et simple. C'était pour les Parisiens une petite expérience de physique amusante, et rien de plus. En s'engouant d'une futilité, Paris ne faisait qu'obéir à ses instincts natifs. On aurait donc eu fort mauvaise grâce à le chicaner sur les tables tournantes.

Mais bientôt les meubles entrèrent dans une nouvelle phase. La fièvre giratoire se compliqua de symptômes américains, de manifestations d'outre-mer et d'outre-tombe, de *médiums* et d'*esprits frappeurs*.

Tables et guéridons se mirent à parler.

Dès lors la maladie prit des proportions graves.

La conversation, qu'on croyait morte en France, s'était réfugiée dans les meubles, et elle s'en donnait à cœur-joie. Dans

certains salons, le palissandre jacassait du soir au matin, l'érable babillait comme une pie et l'acajou ne tarissait pas.

D'imberbes guéridons prenaient part à tous les propos du jour, abordaient les questions les plus délicates, résolvaient les problèmes les plus insolubles.

Il va sans dire que le monde artiste, ce monde si impressionnable, si prompt à s'assimiler toutes les fantaisies, à chaperonner toutes les excentricités, se jeta avec ardeur dans ce mouvement spiritiste. L'auteur se mit à consulter les tables sur le sort de son manuscrit; l'acteur les interrogea sur son avenir théâtral. Et ces dames donc!.. Et les figurantes!.. Et le corps du ballet!.. Et le demi-monde! Et le quart de monde!.. Avec ces dames les *médiums* n'avaient pas un moment de répit. C'étaient des consultations et des horoscopes à n'en pas finir. Que de gloses charitables sur le prochain! que de piquants oracles! que de malicieuses révélations!.. Tous les secrets d'alcôve, toutes les confidences de boudoirs, tous les mystères des coulisses, tous les arcanes de la toile de fond, tout ce qu'on croyait enfoui dans les profondeurs du troisième dessous, s'échappait, jaillissait et s'éventait à travers les fissures d'un meuble. Je vous laisse à penser si le diable y trouvait son compte.

A cette orgie de colloques venait se joindre la fantasmagorie des évocations, accompagnement obligé de cet étrange passe-temps. Le comédien faisait apparaître Talma, Lekain, Garrick, Roscius; le musicien évoquait Mozart, Beethoven, Weber, Gluck, Lulli, Therpandre et le roi David; le poète se mettait en rapport avec lord Byron, Corneille, Shakspeare, le Dante, Pindare, Homère; le chanteur entrait en communication avec Mme Malibran, avec Elleviou, Garat, Nourrit, Martin, Laïs, Farinelli. D'autres, enfin, conversaient avec Socrate, Pythagore, Moïse, Charlemagne, Saint-Louis, Mme de Sévigné, le roi Dagobert ou les quatre fils Aymon.

Et tous ces trépassés apparaissaient en chair et en os et faisaient la causette avec les vivants, à toute heure du jour ou de la nuit, selon le bon plaisir des évoquants.

Nos mandarins lettrés, nos feuilletonistes ne furent pas à l'abri de cette contagion. Les uns se jetèrent dans le mouvement en joyeux *compères,* d'autres s'y détraquèrent le cerveau; mais le char du spiritisme était lancé; et Henry Delaage poussait à la roue.

Et notez que cette moderne démonologie avait déjà sa théorie occulte, son catéchisme technique et son jargon spécial.

Puis, indépendamment des *médiums,* on comptait un nombreux personnel d'esprits enrégimentés, de coopérateurs invisibles dont les noms étaient divulgués par les adeptes : *Alidex, Mordex, Iacl, Fratin, Sutur,* formaient dans certains cénacles l'état-major des esprits frappeurs.

En présence de pareils faits, on ne sait si l'on veille ; on se demande comment de semblables folies peuvent s'exhiber en plein dix-neuvième siècle. Que nous veut toute cette bande d'illuminés? d'où viennent ces sorciers attardés qui viennent placarder leur vieux grimoire au front de la civilisation?

Moi aussi, modeste historien de cette période de démence, j'ai maintes fois voulu avoir le cœur net de toutes ces scènes de l'autre monde, qui se présentaient dans l'esprit du vulgaire et dans l'opinion de quelques journalistes comme une des formes du magnétisme. Eh bien, le hasard, ou les Esprits, se sont toujours arrangés de manière à ce que pas un grain de croyance ne pût entrer dans mon âme.

Quant aux miracles transcendants, aux manifestations de la haute école, à la musique mystérieuse et à tous les exploits de Home, devant lesquels s'extasie Henry Delaage, — (car Henry Delaage a tout vu) — je ne puis en parler que par ouï-dire.

Or, pour de pareils faits, le témoignage d'autrui ne me suffit pas, quand il émanerait de la bouche la plus pure, du cœur le plus loyal.

Du reste, vous remarquerez que les merveilles les plus renversantes sont toujours celles auxquelles vous n'avez pas assisté.

J. Lovy.

(*La suite au prochain numéro.*)

VARIÉTÉS.

LE DOCTEUR ROESSINGER.

Nous empruntons au *National Suisse,* de Neûchatel, les lignes suivantes :

« Le cortége qui s'était formé pour se rendre sur le cimetière de Couvet et assister à l'inauguration du monument élevé à la mémoire du docteur Rœssinger, comptait environ 3500 personnes. La marche était ouverte par la jeunesse des écoles de Couvet; le Conseil d'Etat était représenté par cinq de ses membres. Il y avait quatre musiques, plusieurs sociétés de chant, un grand nombre de bannières; les cloches sonnaient, le canon tonnait. C'est M. le pasteur Redart qui a prononcé le

discours d'inauguration ; puis MM. Jeanrenaud-Besson et Eugène Borel ont prononcé chacun un discours. Au banquet, plusieurs orateurs ont pris la parole. MM. Henri Grandjean, du Locle ; Corsat, de Genève ; Michel Jacky, de la Chaux-de-Fonds, etc. — Le monument exécuté par M. Custor, sculpteur à Neûchatel, se compose d'un socle supportant un piédestal d'environ six pieds de haut, surmonté d'un obélisque ; la hauteur totale du monument est d'environ quinze pieds. Sur la face antérieure du piédestal est sculptée, en forme de médaillon, une couronne de chêne et de laurier, au centre de laquelle on lit ces mots : ***Au martyr républicain Frédéric Rœssinger, les patriotes reconnaissants,*** 1863. La corniche du piédestal est formée par un fronton funéraire, surmonté de l'obélisque, sur lequel se détache un médaillon en marbre de Carrare, représentant la tête du docteur Rœssinger, sculptée en bas-relief. »

Nous ne laisserons point passer cette occasion de rendre hommage à la mémoire du docteur Rœssinger. Homme de progrès en tout, il fut notre ami et devint un zélé partisan du magnétisme ; il créa et soutint seul le ***Journal de l'âme,*** dans lequel il développait, avec une conviction profonde, ses idées spiritualistes. Nous ne partagions pas ses idées, mais nous ne pouvions nous refuser à rendre une justice entière à la loyauté et à la probité avec lesquelles il les exprimait.

En sortant des cachots prussiens, il s'était réfugié à Genève, où il exerçait la profession de médecin, qui, pour lui, était un véritable sacerdoce. Sa porte était toujours ouverte au pauvre qui venait y frapper ; et la nuit comme le jour, par des torrents de pluie comme par le plus beau temps, sans jamais le faire attendre, il l'accompagnait jusque dans sa mansarde, jusque dans son grenier ; et là, non-seulement il donnait avec affection au malade ses soins médicaux, mais encore, par de bonnes paroles bien senties, il ranimait son courage, rappelait son énergie, et bientôt, grâce à ces soins dispensés à la fois au corps et à l'esprit, une réaction morale venait tirer le pauvre malade des bras de la mort.

Le docteur Rœssinger était un des hommes les plus honorables et les plus humains que nous ayons jamais connus, et nous sommes heureux de pouvoir répéter ici ce que nous avons dit souvent, qu'on ne saurait trop honorer sa mémoire, et trop regretter cet homme de bien. CH. LAFONTAINE.

— CAROUGE, IMPRIMERIE A. JAQUEMOT. —

N° 3. 15 Juin 1863. 5me Année.

LE MAGNÉTISEUR

JOURNAL DU MAGNÉTISME ANIMAL

PUBLIÉ PAR CH. LAFONTAINE

A GENÈVE.

Paraissant le 15 de chaque mois, par livraison de 16 pages in-8°.
Prix : Genève, 5 fr. ; Suisse, France, Italie, Belgique, 6 fr.
Angleterre, Amérique, Turquie, 10 fr.

ADMINISTRATION, RÉDACTION & ABONNEMENTS,
QUAI DES BERGUES, 31

On s'abonne pour la France et l'étranger, chez M. GERMER-BAILLIÈRE, rue de l'Ecole de Médecine, 17, à Paris. — Chez MM. CAMMELLI frères, à Florence.



TRAITEMENT MEDICAL COMPARÉ A UN TRAITEMENT MAGNÉTIQUE.

Un jeune homme de vingt-huit ans, M. Henri Marcinhes, marié depuis trois mois, éprouvait depuis quatre ou cinq semaines une faiblesse croissante; ses jambes fléchissaient parfois; il n'avait plus d'appétit, et il ressentait une pesanteur dans la tête. Depuis huit jours, des évanouissements se présentaient souvent dans la journée et même dans la nuit. Il avait, en outre, à l'estomac des douleurs affreuses qui l'empêchaient de prendre aucune nourriture; quelques gouttes d'eau les exaspéraient d'une manière inouïe, et des évanouissements s'en suivaient, qui duraient quelquefois une heure.

Un médecin fut appelé; il fit poser un vésicatoire sur le côté gauche de la poitrine pour dégager le poumon qui ne fonctionnait pas, et il ordonna quelques médicaments et une

potion dont l'effet fut si désastreux, que l'état du malade empira, et que le malheureux fut bientôt en danger.

On vint alors me chercher. Le mardi soir, 2 juin, je trouvai le pauvre jeune homme pouvant à peine respirer, ayant les dents serrées sans pouvoir ouvrir la bouche, étouffant dans des contractions nerveuses du cou, qui avaient quelque analogie avec celles de la boule hystérique. Il s'évanouissait à toute minute, et, à peine revenu à lui, il s'évanouissait encore. L'estomac était dur, contracté; il en souffrait horriblement. Les extrémités inférieures étaient froides.

Je fis enlever le vésicatoire et mettre du cérat. Je magnétisai le malade, en posant une main sur l'estomac et l'autre sous le dos en face de l'estomac. Au bout d'une demi-heure, une moiteur d'abord, puis une transpiration abondante se déclara; les douleurs de l'estomac diminuèrent, et le malade put respirer facilement et profondément. Je fis ensuite des passes pendant une demi-heure. La tête fut dégagée; le malade but de l'eau magnétisée; la première gorgée réveilla la douleur quand elle atteignit l'estomac; mais quelques instants après, quand il en prit une seconde, l'eau passa sans souffrance. La quantité était minime (j'ai l'habitude de recommander à mes malades de boire souvent, mais seulement la valeur d'une cuillerée à la fois): je fis mettre sur l'estomac des compresses d'eau magnétisée.

Le lendemain, mercredi 3 juin, il avait encore un peu souffert dans la nuit, mais ne s'était évanoui que quatre fois. Après cette deuxième magnétisation, les douleurs de l'estomac étaient entièrement passées. Je fis continuer les compresses, et l'eau magnétisée pour boisson. Il ne s'évanouit que deux fois pendant le jour.

Le mercredi soir, après la magnétisation, il se sentait si bien, qu'il demanda à manger.

Pendant la nuit du mercredi au jeudi 4, il ne s'évanouit pas; il eut seulement deux fois les dents serrées. Depuis ce moment, le malade n'a plus eu d'évanouissements.

Je continuai le jeudi 4, la même magnétisation, c'est-à-dire l'imposition des mains dessus et dessous l'estomac, et les grandes passes; je fis aussi continuer les compresses et l'eau magnétisée pour boisson. Je fis prendre du bouillon, un potage et quelques cuillerées de vin de Bordeaux.

Le malade n'avait plus de douleurs à l'estomac et le sentait complétement libre; la poitrine, qui n'avait été affectée que nerveusement, était dégagée depuis la première magnétisation.

Le vendredi 5, une seule séance, même régime, plusieurs potages, et une côtelette qui passa très-bien. Il se leva.

Le samedi 6, je cessai de le magnétiser. Il mangea des côtelettes, fut levé toute la journée; et le dimanche 7, il sortit. Il était guéri depuis vendredi.

Il continua encore l'eau magnétisée pour boisson, se promena le lundi, et alla à son atelier pour reprendre ses travaux.

La médecine avait exaspéré ses maux par ses drogues. Le magnétisme en une heure calma ses souffrances, et, en trois jours, guérit le malade, qui, de l'avis du médecin, en avait pour un mois ou six semaines au lit.

Nous trouvons dans l'ouvrage de M. de Lausanne[1], un cas analogue, mais pour une maladie beaucoup plus longue (une phlegmasie) et pour un traitement beaucoup plus compliqué. Nous croyons bien faire en le mettant sous les yeux de nos lecteurs, afin qu'ils apprécient et jugent par eux-mêmes, en faisant la comparaison entre les deux manières de traiter les malades.

Le magnétisme a pour adversaires et même pour ennemis les médecins. La plupart s'empressent, chaque fois qu'ils en trouvent l'occasion, de le dénigrer et même de le nier, afin de conserver le prestige qui entoure encore le diplôme de médecin.

Nous pouvons donc leur faire de temps en temps la guerre, puisqu'en fin de compte ce n'est qu'une défense, et que ce sont eux qui nous attaquent. Du reste, nous ne la faisons qu'en nous appuyant sur des faits. CH. LAFONTAINE.

Nous laissons parler le malade de M. de Lausanne.

PHLEGMASIE.

« J'en réchapperai malgré les dieux! » s'écriait très-irrespectueusement l'un des Ajax, quand il se crut sauvé du naufrage. « J'en réchapperai malgré la médecine! » aurais-je pu dire aussi, en me retrouvant tout à coup sur pied, après avoir lutté dans mon lit, pendant six mois, contre mon mal et les remèdes. Mais je n'ai pas été si impie envers elle; je me suis seulement permis d'invoquer un autre secours, en promettant d'en proclamer l'efficacité, si je l'éprouvais; et j'acquitte mon vœu.

« Je crois devoir d'ailleurs aux nombreux amis qui se sont

1. *Des principes et des procédés du magnétisme*, tome II, page 165.

occupés de mes maux, et à ceux de mes semblables souffrants qui pourront y reconnaître une voie de salut, le tableau de la maladie cruelle, dangereuse et remarquable, dont je viens d'être délivré. Elle a été cruelle par sa durée et par les vives douleurs qui en ont marqué les commencements; dangereuse par les divers traitements auxquels on a d'abord cru devoir la soumettre; remarquable enfin sous le rapport de la physiologie et de la médecine, par sa nature, qui semble avoir été rarement observée, et par sa guérison, si longuement demandée à la Faculté, et si promptement obtenue du magnétisme.

« A la suite d'affections morales, j'avais été atteint, vers la fin de mars 1814, d'un ictère ou jaunisse, qui avait été guéri en vingt jours par l'eau de carotte et une dissolution de sel d'absinthe.

« Le docteur Z*** me prescrivit surabondamment un élixir stomachique, dont je vais rapporter ici la composition, pour mettre à même de juger de quelle manière et jusqu'à quel point il a pu contribuer aux accidents qui vont suivre, et qu'on lui attribue. Il contenait les teintures de quinquina, de gentiane et de safran à doses égales, et quelques gouttes d'élixir de vitriol aromatisé; la dose à prendre par jour était de deux cuillerées à bouche, que je pris pures, n'ayant pas reçu de prescription contraire.

« Jusque-là je n'avais point cessé de vaquer à mes affaires; mais au second jour où je fis usage de cet élixir, après avoir été subitement saisi d'un violent mal d'estomac, qui me fit rendre des eaux en abondance, et fut suivi, pendant toute la soirée, de coliques très-fortes, je fus, dans la nuit du 22 avril, frappé d'un choléra-morbus. Un effrayant débordement de bile par haut et par bas, presque sans interruption, et accompagné de douleurs affreuses, soit à l'estomac, soit aux basses régions, me tortura toute la nuit, et la fièvre se déclara.

« L'huile douce de ricin me fut administrée avec la teinture de séné. Dès le premier jour les vômissements cessèrent; mais tous les autres symptômes furent vainement combattus pendant plusieurs jours par le docteur Z***, avec les bains, les lavements, les frictions d'huile camphrée et teinture d'opium, les fomentations d'herbes émollientes, les potions calmantes, narcotiques, tisanes, sirops, etc.

« Le 27 avril, je fis appeler un autre médecin, le D^r Y***. Il maintint l'usage des bains et lavements, et substitua au reste les sirops d'althéa et des cinq racines, pris dans des infusions froides de violette et de camomille, et le petit-lait avec addition de terre foliée de tartre.

« Ce nouveau régime éteignit la fièvre. Je fus de nouveau purgé; les douleurs diminuèrent peu à peu; les symptômes enfin disparurent; j'entrai en convalescence dans les premiers jours de mai, et vers le milieu du mois j'avais repris mes occupations et mes habitudes.

« Mais cette apparence de santé ne dura pas; j'eus, au milieu de juillet, une seconde atteinte qui fut qualifiée par le docteur Y*** de fièvre bilieuse. Il prescrivit le même traitement que la première fois, et il ajouta l'eau de chaux seconde, les eaux de Vichy, le petit-lait, et m'envoya à la campagne.

« J'y fus poursuivi par de fréquents dérangements, avec des coliques violentes de plusieurs jours, pendant lesquelles le ventre était ballonné, dur et douloureux.

« Tant de tribulations n'étaient que le prélude de nouvelles souffrances à endurer, et de nouveaux remèdes à faire. Ont-elles été la cause de ce qui va suivre? ou bien provenaient-elles déjà de cette cause qui serait restée jusqu'alors inobservée?

« C'est ici que commence donc, du moins à ma connaissance, la maladie nommée *phlegmasie chronique* par un troisième médecin, M. X***, qui, se trouvant à la même campagne que moi pendant une de mes crises, fut prié de me visiter.

« Après un examen scrupuleux et quelques jours de réflexion, le docteur X*** m'effraya par la consultation suivante. Quoiqu'il s'y trouve certains termes et certaines prescriptions surtout, qui rappellent un peu les médecins de Molière, je suis obligé de publier avec détail cette consultation, et le traitement auquel elle me détermina à me soumettre, ainsi que les autres consultations dont elle fut appuyée, et les modifications qu'elle éprouva. Ces rapprochements sont indispensables pour établir le parallèle entre les procédés de la médecine et ceux du magnétisme.

« *Consultation (par M. X***) pour M. Razy.*

« En explorant attentivement tous les viscères abdominaux,
« j'ai trouvé, à la partie inférieure et droite du ventre, un corps
« renitent, qui paraît jouir d'une excessive sensibilité, puisque
« la moindre pression détermine des douleurs vives que le
« malade éprouve à l'instant. Tout me porte à croire que la
« partie affectée est une portion de l'intestin iléon; de manière
« que je pense que le point maladif est une phlegmasie chro-
« nique dont l'intensité est très-souvent augmentée, soit par
« la qualité des aliments, soit par l'action de toute liqueur al-
« coolique. La cause de cette inflammation latente me paraît

« dépendre du choléra-morbus dont le malade a été atteint, et « qui fut déterminé chez lui par un traitement médical très-in-« cendiaire. Ces phlegmasies chroniques avaient échappé à la « perspicacité des anciens, et nous en devons la connaissance « aux modernes, et particulièrement au docteur Broussais, qui « en relate une foule d'exemples dans son excellent ouvrage « sur les phlegmasies.

« Les symptômes caractéristiques de la maladie de M. Razy « sont :

« 1° Un point très-douloureux par la moindre pression, le-« quel se trouve situé entre l'épine antérieure et inférieure des « os des isles et la branche horizontale du pubis.

« 2° Le développement de coliques ; et alors on observe un « gonflement très-sensible et assez considérable au lieu que « j'ai déjà cité.

« 3° Une chaleur assez vive et assez mordicante dans la « paume des mains, avec agitation dans le pouls, sont les in-« dices de plusieurs accès d'une fièvre erratique, mais dépen-« dante de l'inflammation intestinale.

« 4° Enfin, le *facies* du malade, son teint d'un blanc jaune, « et une espèce de mélancolie triste et inquiète, décèlent l'exis-« tence d'une affection organique... »

Les moyens médicinaux, — les moyens hygiéniques, — le régime, — ordonnés par le docteur X***, remplissent cinq pages. La consultation et le traitement étaient approuvés par le médecin en chef d'un des grands hôpitaux de Paris et par trois commissaires d'une société médicale, qui, par leurs explorations consécutives, soit dit en passant, parurent avoir fortement irrité le mal pour plusieurs jours après.

« A l'occasion de diverses crises, le docteur X*** prescrivit en outre cinq fois l'application des sangsues ; le tout pour comprimer seulement et suspendre mes forces ; ces moyens, écrivait-il, étant incapables de me les faire dépenser : distinction que je n'entends guère.

« Enfin, un de mes amis ayant voulu que je prisse l'avis d'un autre de nos plus célèbres médecins, le docteur N***, celui-ci m'avait laissé la petite consultation suivante :

« Il y a dans la fosse iliaque droite, un peu au-dessus de « l'arcade crurale, une tumeur fort dure, dont je ne connais « pas du tout la nature.... » Puis il approuva tout ce qui avait été fait et ordonné.

« Après avoir signé sa consultation, le docteur N***, alors mieux inspiré, comme on le jugera bientôt, ajouta que, s'il

était lui-même attaqué d'une pareille affection, il essaierait, au lieu de remèdes, de manger du pain, du bœuf, des pommes de terre, etc.; que si cela lui faisait du mal, il s'arrêterait et recommencerait ensuite.

« Par malheur pour moi, l'opinion contraire, que venait de signer M. N***, et jusqu'à sa généreuse prudence de n'oser tenter que sur lui-même une semblable épreuve, ne me donnaient pas sur les résultats de cet avis une sécurité capable de me faire dédaigner tous les autres. Je continuai donc de me conformer à ceux-ci; mais leur observance, je pourrais dire, religieuse de ma part, n'empêchait point ma maladie de tourner constamment dans un cercle vicieux : ma tumeur pendant quelques jours diminuait de volume, jusqu'à se réduire à celui d'une très-petite poire, et peut-être à moins; sa sensibilité au toucher diminuait aussi proportionnellement, et cessait quelquefois tout à fait; puis, dans l'espace à peine de quelques heures, cette tumeur reprenait presque la grosseur du poing, et redevenait excessivement douloureuse au tact. Le moindre bruit importun ou imprévu me causait une secousse vive et pénible dans tout le corps, et particulièrement vers le nombril et la tumeur. Généralement alors elle rendait difficiles beaucoup de mouvements que j'aurais voulu essayer, et impossible souvent la position, même instantanée, sur l'un et l'autre flanc. Il fallait, dans ce cas-là, rester couché sur le dos; et cette nécessité, combinée avec la recommandation d'avoir *les cuisses fléchies sur le bassin,* produisait certains effets très-peu agréables. Il en résultait d'abord la corrosion de la peau, et une chaleur, j'allais dire mordicante, vers mon échine, décharnée par *le régime suspensif de mes forces;* ensuite des douleurs insupportables aux talons et à la plante des pieds, qui dans cette attitude faisaient les arcs-boutants pour retenir mon corps toujours prêt à glisser vers le pied du lit; enfin la circulation d'air que mes genoux élevés favorisaient entre mes draps.

« Aussi, vers la fin de ce traitement, j'avais beau faire porter à un degré intolérable pour les personnes qui m'entouraient, la température de ma chambre, et charger de couvertures, d'oreillers et de coussins mes extrémités refroidies : je ne pouvais y rappeler la chaleur. Sa disparition momentanée n'était-elle due qu'au courant d'air que mes genoux élevés introduisaient dans mon lit? Ou bien étais-je fondé à craindre que les substances réfrigérantes, *destinées à tempérer* la chaleur naturelle, n'eussent commencé à l'éteindre?

« Je demande pardon d'un pareil doute à la Faculté; et, pour

me remettre bien vite en grâce avec elle, je vais donner, sans compter les deux premières périodes de ma maladie, le résumé des principales prescriptions que mon obéissance a suivies depuis les premiers jours de septembre dernier jusqu'au 8 décembre suivant, c'est-à-dire pendant trois mois.

« On va me prendre pour Argan, qui compte le mémoire de M. Fleurant ; mais je ne parlerai pas du prix, qui cependant, pour quelques personnes, paraîtrait bon à considérer.

« J'ai donc employé dans ces trois mois, environ

Deux cents bains,
Une centaine de lavements,
Une trentaine de sangsues,

liv.	onc.	gr.		
5	3	»	de baume tranquille,	qui ont arrosé environ trois cents cataplasmes.
8	3	»	d'huile d'amandes,	
1	4	6	de laudanum liquide,	

« J'ai été contraint d'avaler, en outre, environ

Cent pintes de tisane de diverses sortes,
Neuf ou dix pintes de petit-lait,

liv.	onc.	gr.		
1	8	4	d'huile d'amandes,	
4	16	»	d'eau de laitue,	distillées.
4	4	»	d'eau de bourrache,	
3	7	»	d'eau de pourpier,	
3	4	5	de sirop de Diacode.	
1	15	5	de sirop d'Althéa,	
»	13	6	de sirop d'œillets,	
1	8	4	de gomme arabique,	

32 14 6 poids total des drogues médicinales seulement, que j'ai employées ; voire même quatorze *gouttes philosophiques ;* rien que quatorze ! Parce qu'enfin le temps nous a manqué.

« Cependant, je crois que je vivais encore ; mais, ennuyé de n'en être plus bien sûr, et encouragé par le récit merveilleux de l'amélioration de santé d'une dame dont j'avais connu l'état désespéré, je prêtai l'oreille à l'offre qui me fut faite de me présenter le magnétiseur qui opérait ce miracle.

« Après avoir longtemps partagé l'aveugle incrédulité de beaucoup de gens, je commençais à réfléchir aux nombreux phénomènes que l'habitude d'en jouir nous empêche de remarquer, et qui restent inexplicables, quoique nous en soyons nous-mêmes journellement les agents. Un prodige de plus me coûtait moins à admettre ; cependant, n'ayant pas vu, je doutais encore, mais je n'osais plus nier.

« *Du 8 décembre* 1814. Ce fut dans ces dispositions équivoques que je reçus la première visite de M. de Lausanne. Sa jeunesse et son apparente légèreté, je l'avoue, ne m'inspirè-

rent pas d'abord un profond respect ; le sérieux même dont ensuite s'arma sa physionomie, quand il commença à me magnétiser, ne m'empêcha pas de rire de la bizarrerie de ses gestes tout nouveaux pour moi ; mais six ou huit minutes après, ma respiration s'accéléra, des sanglots m'oppressèrent, mes yeux se remplirent de larmes qui coulèrent en abondance, une sueur froide me couvrit, mes paupières s'appesantirent, et je me sentis forcé de les fermer, sans dormir pourtant. Malgré cet état, et quoique enveloppé de flanelle et de cataplasmes, et sous les nombreuses couvertures de mon lit, je pouvais, même lorsque les mains du magnétiseur ne touchaient point à ces épaisses enveloppes, suivre leur mouvement au-dessus de mon corps, par la seule sensation de chaleur d'abord, et ensuite de froid, que me causait leur passage. Dès ce moment, M. de Lausanne me promit mon rétablissement sous trois semaines ; j'y crus, et l'on verra si j'eus raison d'y croire.

« Immédiatement après la séance, je sentis la chaleur revenir ; j'eus même un peu de moiteur ; et, ayant mangé, je m'endormis aussitôt d'un sommeil profond, pendant lequel je transpirai abondamment.

« Je cessai dès ce premier jour tous les médicaments internes, de quelque manière qu'ils dussent être pris. Il me fut permis de leur substituer indistinctement tous les aliments non nuisibles en santé, en ayant soin seulement d'en proportionner la dose au plus ou au moins d'activité de mon estomac, que la nature de mon précédent régime avait bien pu rendre paresseux ; mais je reconnus bientôt avec plaisir qu'il ne lui manquait, pour faire ses fonctions, que d'avoir de quoi les exercer. Le devais-je à la bonté de mon tempérament ? ou plutôt à la vertu de l'eau magnétisée, qui fut ma seule boisson pendant les premiers jours, à la fin desquels je la buvais pure et froide, sans en éprouver aucun inconvénient ?

« La première nuit fut agitée ; la transpiration continuait fortement, et de fréquentes effluves me faisaient doucement frémir de la tête aux pieds ; le pouls, qui depuis longtemps ne marquait que cinquante battements par minute, s'accéléra de quinze pulsations, et retomba vers le matin à soixante, pour se relever ensuite progressivement jusqu'à environ quatre-vingts, qu'il bat encore aujourd'hui, et cela toujours sans fièvre. Je n'ai plus éprouvé depuis ni spasmes ni contractions de muscles, comme cela m'arrivait, soit spontanément, soit au moindre bruit désagréable ou imprévu.

« Mais n'anticipons pas, à moins que ce ne soit pour remer-

cier dès à présent, au nom du magnétisme, quelques personnes qui, m'ayant entendu raconter les effets de cette première séance, voulurent bien me dire que mon imagination, affaiblie par la diète, les remèdes et la maladie, avait pu y jouer un grand rôle. Je ne sais s'il est bien raisonnable de supposer qu'une action aussi dépourvue de tout appareil que celle du magnétisme, puisse, en vingt-cinq ou trente minutes, frapper assez fortement une imagination, même affaiblie, pour produire de pareils effets physiques pendant vingt-quatre heures seulement, sans parler de leur durée ultérieure. Mais, si le soupçon relatif à mon imagination a été fondé, je crois pouvoir, présomption à part, faire honneur au magnétisme d'une cure de plus; car il m'aurait alors rendu la santé et le bon sens à la fois, et j'inviterais volontiers les personnes en question à se faire magnétiser.

« *Du* 9 *décembre*. La séance du lendemain offrit moins de résultats apparents. Cependant, je sentais distinctement un travail s'opérer dans l'abdomen, lorsqu'il posait sa main dessus.

« Ce second jour, ma tumeur parut commencer à se débarrasser par une série de détonations intérieures.

« J'avais renoncé la veille à tous les médicaments internes; le docteur X*** me conseilla vainement, ce jour-là, de faire au moins concourir son julep avec le magnétisme. Les cataplasmes et les bains furent au contraire supprimés à dater de cette même séance.

« Je n'ai depuis employé aucune espèce de remèdes, si ce n'est de l'eau magnétisée; en revanche, j'ai fait dès lors par jour quatre repas, dont deux à la fourchette; ces derniers furent d'abord suivis de plusieurs heures de sommeil. Le sommeil de la seconde nuit n'en fut pas moins assez tranquille; mais l'habitude de me réveiller à des heures fixes, venait encore l'interrompre; et, dans ces intervalles, je m'aperçus que le travail de ma tumeur continuait. Des courants presque continuels, tantôt bruyants, tantôt insonores, et je ne sais de quelle nature, la traversaient en me parcourant l'estomac dans tous les sens; quelques effluves moins fréquentes me donnaient encore de ces légers frémissements; et la chaleur rappelée dans tout mon corps, y entretenait une transpiration douce.

« *Des* 10 *et* 11 *décembre*. Le lendemain matin, la tumeur était sensiblement diminuée de volume, et avait, en se resserrant, rendu toute leur liberté aux voies urinaires, gênées depuis longtemps.

« *Du* 12 *décembre*. Dès cette quatrième séance, je restai levé pendant quelques heures, en trois reprises, soit pour être magnétisé, soit pour prendre mes repas. Ma marche était déjà plus libre et mon attitude plus droite. Je recommençai le même jour à boire du vin rouge ; et mon imagination affaiblie me persuada qu'il ne me causait aucun des inconvénients dont la Faculté m'avait menacé.

« *Du* 13 *décembre*. Le docteur X*** vint observer mon état ; il trouva ma tumeur diminuée des deux tiers depuis sa visite du 9, et surtout très-aplatie.

« Je m'endormis tard dans la nuit ; et je sentis qu'un grand travail continuait de s'opérer, quoique mon magnétiseur, fatigué par d'autres malades, n'eût mis que peu de temps et d'action dans cette séance. Les courants se multipliaient de la tumeur aux divers points de l'abdomen, et produisaient de nombreux dégagements de gaz, de fréquentes et faciles déjections urinaires.

« *Des* 14 *et* 15 *décembre*. Magnétisé, dans la première de ces séances, un peu plus longuement que de coutume, environ quarante-cinq minutes, j'éprouvai, outre les sensations ordinaires, un engourdissement tel que M. de Lausanne eut à me rendre l'usage de mes bras, que je ne pouvais plus soulever.

« Ma tumeur, qui, s'aplatissant de plus en plus, laissait dès la veille mieux distinguer les détails des muscles qui tapissent la fosse iliaque, se perdait presque, le 14, dans un peu de boursoufflement qui l'environnait encore. Le lendemain, elle s'enfonçait tellement parmi ces muscles, que lorsqu'elle était en repos, on ne l'y reconnaissait plus qu'à son adhérence et à sa solidité.

« Mais déjà toutes les forces revenaient ; l'appétit augmentait ; l'estomac le secondait puissamment ; toutes les fonctions se faisaient sans peine, et se régularisaient comme en état de santé ; je restais levé la plus grande partie de la journée ; j'agissais même et je marchais chez moi sans éprouver de fatigue. Cette nuit, un sommeil profond répara l'insomnie, et tempéra la chaleur que m'avaient donnée les ouragans des deux nuits précédentes. Le travail de la tumeur, ralenti, se bornait à quelques flactuosités qui la gonflaient et se dissipaient soudain ; sa solidité diminuait de jour en jour.

« *Du* 20 *au* 23 *décembre*. Ma tumeur était disparue ; les impressions du magnétisme devenaient plus légères de séance en séance ; elles se bornaient à produire, de temps en temps et pour quelques secondes, un gonflement vers l'endroit où cette tumeur avait existé. Le 22 je pus enfin sortir.

« *Du* 29 *au* 31 *décembre.* Malgré un peu de mal de gorge et de rhume de cerveau, j'eus enfin la satisfaction de pouvoir travailler à mes affaires accoutumées, ou plutôt abandonnées depuis six mois. Dès ce moment j'ai toujours pu rester levé depuis huit ou neuf heures du matin jusqu'à neuf ou dix, et même quelquefois plus de onze heures du soir.

« *Le* 28, je n'avais pas eu de séance magnétique; les deux suivantes, sans rien offrir de remarquable, n'en avaient pas été moins efficaces, puisqu'elles me donnèrent la force de retourner enfin au milieu de ma famille, assez loin de chez moi.

« *Du* 1er *janvier* 1815. Je ne fus point magnétisé ce jour-là; mais, déjà plus sûr de mes forces, augmentées encore par mon excursion de la veille, je restai dehors toute la journée, et je fis même des visites pendant plusieurs heures.

« Dans les premiers jours de janvier, je ne fus pas magnétisé régulièrement; et M. de Lausanne, en venant chez moi le 10 janvier, pour la dernière fois, m'annonça que je n'avais plus besoin que d'aller de temps en temps me faire magnétiser chez lui, pour ne pas me sevrer trop brusquement du magnétisme; ce qui peut produire de fâcheux effets.

« En résumé, après avoir vainement suivi pendant six mois les prescriptions de la Faculté, j'ai commencé, au 2 décembre, un traitement magnétique qui, douze jours après, m'avait guéri : car, ma tumeur étant dissoute avant le 20 décembre, je ne considère ce qui a suivi que comme une rapide convalescence.

« J'avais cependant été soigné ou observé par huit médecins, qui, d'après d'attentives explorations, se sont tous plus ou moins trompés. Je n'ai vu qu'un seul magnétiseur; il a rencontré juste, quoique tous ses procédés se soient réduits à peu près à ceci :

« *Consultation magnétique.*

« Le malade croit que son mal est dans le côté droit du ventre.

« *Moyens médicaux.*

« Une demi-heure de magnétisme par jour; une carafe d'eau fraiche prise à la fontaine du malade, et magnétisée, souvent sans la déboucher.

« *Moyens hygiéniques.*

« Tout exercice que les forces du malade lui permettront.

« *Régime.*

« Tous les aliments qui ne sont point nuisibles en santé.

« Ce traitement ayant réussi, il ne demanderait pas d'autre apologie. J'invite pourtant à le comparer au traitement médicinal que j'ai détaillé plus haut ; je ne croirais pas qu'il perdît rien au parallèle

« Ceux de nos médecins qui repoussent encore le magnétisme vont répéter sans doute ce que quelques-uns m'ont déjà dit : que ma tumeur se trouvait d'une espèce qu'il peut résoudre, ou bien que la nature avait à se guérir elle-même, ou bien, enfin, que la cessation des remèdes avait pu suffire. Eh ! Messieurs, qui décidez après l'événement, que ne laissiez-vous donc faire, il y a six mois, le magnétisme ou la nature?

« RAZY jeune,
« Boulevard Montmartre, 10.

« Paris, le 18 janvier 1815. »

DES MÉDIUMS ET DES ESPRITS.

On lit dans la première et la quatrième livraison du tome VI de la *Revue spiritualiste de Paris,* publiée par M. Z.-J. Piérart, le récit de certains faits d'une nature si extraordinaire, — s'ils sont réels, — que nous nous décidons à les analyser brièvement pour les offrir à la curiosité de nos lecteurs Il est bien entendu que nous en laissons toute la responsabilité au rédacteur de la revue et aux signataires des articles, quelle que puisse être d'ailleurs notre opinion personnelle à ce sujet.

Il ne s'agit de rien moins que de faits de photographie spiritualiste, grâce auxquels on pourrait espérer de reproduire les traits de personnes mortes, et des autres habitants du monde spirituel.

Ainsi le docteur Gardner, de Boston, raconte que dans l'atelier photographique de M. Stuart, un photographe amateur, M. Numler, a obtenu d'une manière spontanée, un portrait-carte représentant M. Numler lui-même, ayant à ses côtés une forme plus ou moins distincte, et dans laquelle l'opérateur assure reconnaître une parente morte depuis douze ans. Cette ombre, assez nettement dessinée dans le haut du corps, serait de plus en plus vague et transparente, au point de laisser apercevoir au travers de la poitrine les barreaux de la chaise sur laquelle elle est assise, et finirait par se perdre dans une *brume sombre* qui occupe le bas du portrait.

Le docteur Gardner assure que cette production spiritualiste a été suivie de plusieurs faits analogues ; il cite une douzaine de portraits rétrospectifs obtenus d'outre-tombe de la même

façon, un, entre autres, qui représente à côté de sa mère, une jeune fille assez reconnaissable ; un autre, qui a ramené auprès d'un gentleman américain l'ombre de sa mère, morte également depuis longtemps, cette dernière dans une proportion de grandeur très-supérieure à celle de l'être de chair et d'os qu'elle accompagne.

Il faut ajouter qu'à la suite de ces opérations, *l'artiste éprouve une si grande déperdition de forces, qu'il ne peut exécuter que trois ou quatre de ces portraits par jour.*

Ailleurs, c'est le docteur H.-T. Child, qui, dans une lettre adressée au « *Banner of Light,* » — affirme également l'existence et la réussite de ces singulières expériences. Parmi *une centaine* de portraits d'outre-tombe sortis des mains de M. Numler, il cite celui d'un M. Taylor, venu à Boston d'une distance de 800 milles, afin d'obtenir la ressemblance d'un enfant mort à l'âge de sept mois, et dont la forme s'est retrouvée sur le bras du père. Plus loin, c'est le portrait d'un monsieur qui a obtenu à côté du sien celui de sa première femme, coiffée d'une façon particulière, tandis que sa seconde femme obtenait le même portrait avec une autre coiffure. — Ensuite vient celui d'une jeune fille, nièce d'une dame Isaac Babbit, à la demande de laquelle cette photographie fut exécutée ; sur le front de la jeune fille se trouve le portrait en miniature de la tante, laquelle, dans une autre séance, a obtenu celui de son défunt mari. On cite une cinquantaine d'autres exemples, et malgré quelques accusations de fraude, les honorables observateurs se tiennent pour convaincus.

Disons, d'autre part, que le fait ne manque pas de contradicteurs, entre autres un M. Boyle, qui a mis au défi M. Numler, se faisant fort de démasquer son *truc* devant une commission compétente. — La question n'est pas vidée.

Pendant que ces faits surnaturels occupent la curiosité des habitants de Boston, un jeune médium, Charles Forster, également originaire des Etats-Unis, fait merveille à Londres, s'il faut en croire un docteur encore, M. Ashburner. Ce jeune homme a la faculté de *voir* les Esprits qui accompagnent les personnes qui viennent le visiter ; il suffit, pour une évocation de ce genre, qu'on lui remette, écrit sur un papier, le nom du mort que l'on appelle ; aussitôt il vous décrit exactement cette personne, dont le nom se trouve écrit sur son bras, en lettres rouges, que l'on voit se former, puis disparaître.

Ce jeune médium a évoqué, pour l'édification du docteur Ashburner, le célèbre sir Astley Cooper, en compagnie d'au-

tres personnages connus. Il a fait apparaitre des *mains de chair* sur la table, et, à son ordre, des tableaux se sont détachés des murailles pour s'avancer près de lui. — Il a eu plusieurs *ascensions;* les tables qu'il touche s'élèvent en l'air, où elles sont soumises aux plus étranges mouvements, et le piano dont il joue *flotte dans l'espace et s'agite en cadence.*

Pendant la succession de toutes ces merveilles, M. Forster semble plongé dans une sorte d'extase, il peut alors s'identifier avec les personnes mortes qu'il évoque pour le spectateur, au point que celui-ci peut concevoir l'illusion de la présence et de l'entretien de ces amis perdus.

Enfin, nous voulons encore citer, dans un autre genre, les *détonations* étranges provoquées, assure-t-on, par Mme K.., dans la rue du Faubourg-Saint-Honoré, à Paris.

Cette dame, récemment initiée aux phénomènes spiritualistes, s'entretenait, paraît-il, avec un Esprit de ses amis, lorsque celui-ci lui annonça qu'en vue de fortifier sa foi, il allait faire un genre de manifestations tout nouveau. C'est alors qu'eurent lieu trois détonations successives qui répandirent l'effroi dans tout le quartier, effrayèrent les chevaux de trois omnibus qui passaient, et mirent en émoi tous les sergents de ville, qui, ne trouvant aucune trace, aucun vestige de bombes, de pétards sur le pavé, visitèrent de fond en comble la maison en face de laquelle ces effets se produisaient. On ne trouva que la dame, réfugiée chez une voisine, et plus effrayée que personne des prodiges qu'elle avait évoqués.

Ch. LAFONTAINE.

NÉCROLOGIE.

La mort vient de frapper notre correspondant et ami, M. Jules Lovy; il a succombé, le 8 de ce mois, à une maladie fort douloureuse.

M. J. Lovy était non-seulement un écrivain spirituel, mais il était encore un excellent musicien. Il rédigeait avec un talent remarquable, depuis sa création, le journal de musique le *Ménestrel.* Il avait fondé avec M. Commerson, il y a quelque vingt ans, le fameux *Tintamarre,* dans lequel, pendant deux ans, ces deux écrivains ont pu continuer en luttant d'esprit, de verve et d'entrain, sans se démentir un seul instant, la fameuse charge du *Père Hémès, épicier provençal,* laquelle a fait pouffer de rire le monde parisien.

Converti par nous au magnétisme en 1844, et devenu un zélé partisan de cette science, il écrivit dans l'*Union magnétique* une série de feuilletons des plus goûtés. Nous regretterons pour nous et nos lecteurs sa Correspondance parisienne, dans laquelle il attaquait si finement, si spirituellement les abus, les excès, les fautes des magnétiseurs et des détracteurs du magnétisme, que jamais personne ne se sentit blessé, tant les attaques étaient faites avec tact, avec convenance.

Il n'est pas un journal de la petite presse pour lequel il n'ait écrit; et, cependant, nous sommes heureux de le dire, il ne s'est jamais fait un ennemi. C'était pour nous un vieil ami, aussi le regrettons-nous bien sincèrement. LAFONTAINE.

FAITS DIVERS.

Un de nos abonnés nous a écrit pour nous exprimer son regret de n'avoir pas trouvé dans notre dernier numéro, l'*indication précise* du moyen que nous avons employé à Nice pour provoquer la lucidité complète chez les somnambules.

Nous pourrions répondre que ce moyen n'étant point magnétique, nous n'étions pas tenu de l'indiquer ; mais le véritable motif de cette abstention est que ce moyen étant dangereux, il nous a paru convenable et prudent de ne point l'indiquer entièrement, pour ne point supporter la responsabilité des essais que l'on pourrait en faire. Quant aux moyens purement *magnétiques* que notre longue pratique a pu nous indiquer, nous les communiquons toujours pleinement avec le plus grand plaisir.

— Nous avons reçu des lettres de divers membres de la Société de Magnétisme de Paris, qui se plaignent de la manière d'agir de plusieurs dignitaires de la Société, lors du banquet et de la fête de Mesmer. Ces lettres contenant des expressions très-vives et des accusations qui n'ont aucun rapport avec le magnétisme, nous avons dû nous abstenir de les insérer. Nous nous sommes fait une loi de ne permettre dans notre journal aucune attaque sur la vie privée ; et nous devons ajouter que nous n'aimons pas davantage les discussions auxquelles se mêlent des personnalités scientifiques. On peut toujours discuter les opinions sans mettre les personnages en jeu.

— CAROUGE, IMPRIMERIE A. JAQUEMOT. —

N° 4. 15 Juillet 1863. 5me Année.

LE MAGNÉTISEUR

JOURNAL DU MAGNÉTISME ANIMAL

PUBLIÉ PAR CH. LAFONTAINE

A GENÈVE.

Paraissant le 15 de chaque mois, par livraison de 16 pages in-8°.
Prix : Genève, 5 fr. ; Suisse, France, Italie, Belgique, 6 fr.
Angleterre, Amérique, Turquie, 10 fr.

ADMINISTRATION, RÉDACTION & ABONNEMENTS,
QUAI DES BERGUES, 31

On s'abonne pour la France et l'étranger, chez M. GERMER-BAILLIÈRE, rue de l'Ecole de Médecine, 17, à Paris. — Chez MM. CAMMELLI frères, à Florence.



AVIS.

Nous prions nos abonnés qui n'ont point encore renouvelé leur abonnement, d'avoir l'obligeance de le faire pour Genève et la Suisse, à notre domicile, Quai des Bergues, 31; et pour Paris, la France, etc., chez M. Germer-Baillière, libraire-éditeur, rue de l'Ecole-de-Médecine, 17, à Paris.



RHUMATISME AIGU GÉNÉRAL.

Dans les premiers jours de mai, M. Schmid, âgé de 63 ans, fut atteint à la jambe gauche d'une douleur rhumatismale qui envahit bientôt tout le corps. La souffrance devint aiguë, et, malgré l'emploi des moyens médicaux, le mal empira, au point que M. Schmid fut obligé de ne plus quitter le lit, dans lequel les douleurs le tinrent paralysé sans qu'il pût faire un mouvement. Ainsi, lorsqu'il voulait changer une jambe de place, il fallait qu'il s'aidât de ses mains, et encore ce n'était qu'avec des difficultés et des souffrances inouïes qu'il pouvait y parvenir. Depuis la nuque jusqu'au bas de la colonne vertébrale, il éprouvait de violentes douleurs qui se prolongeaient dans toute la longueur des nerfs sciatiques. Il lui était impossible d'élever les mains jusqu'à la tête, qu'il ne pouvait même pas tourner à droite ou à gauche ; il éprouvait enfin de telles douleurs dans tout le corps, que le plus léger attouchement les rendait intolérables. Il avait en outre la tête lourde et douloureuse ; il était non-seulement sans appétit, mais c'était à peine s'il pouvait se décider à prendre quelques boissons.

Le 6 juin, premier jour où je le vis, je le trouvai dans cet état.

Je lui pris les pouces, que je tins pendant quelques minutes. Je fis ensuite des passes sur tout le corps pendant vingt minutes, et après l'avoir massé fortement pendant vingt autres minutes, je revins ensuite aux passes pendant un quart d'heure ; puis je le dégageai, et lorsque la séance magnétique fut terminée, M. Schmid put élever les bras et porter sans douleur les mains à sa tête, qui n'était plus lourde ni douloureuse, et qu'il tournait facilement à droite et à gauche ; il remuait aussi les jambes dans son lit, et pouvait même s'asseoir sans aucun secours ; il éprouvait enfin un bien-être général et trouvait son état très-agréable relativement à celui dans lequel il était avant la séance.

Mais l'effet le plus remarquable de cette magnétisation, ce fut la facilité avec laquelle il put supporter le massage après les premières passes ; ce fut pour lui un effet d'autant plus extraordinaire qu'auparavant le contact de la main, et même des draps le faisait crier.

Je lui donnai pour boisson de l'eau magnétisée, et quand je le revis le lendemain, il m'apprit qu'il avait bien dormi et qu'il avait mangé avec plaisir une petite soupe.



Dans la seconde séance, je me bornai à faire des passes, et, dans la journée, il put se lever et se trainer près d'une fenêtre, où il resta assis dans un fauteuil pendant trois heures.

Pendant la troisième séance, je le massai après avoir fait des passes; une douleur aiguë s'était réveillée dans le mollet gauche. Dans la quatrième séance, je ne fis que des passes, mais lorsque je revins le cinquième jour, au lieu de le trouver mieux, j'appris qu'il avait éprouvé une sorte de rechute.

Après avoir fait des passes, je le massai ce jour-là avec une énergie telle qu'il se sentait brisé par la douleur; j'avais attaqué avec vigueur le mollet, qui le faisait tellement souffrir qu'on ne pouvait lui toucher légèrement la jambe sans le faire crier; on doit juger de la souffrance que dut lui faire éprouver ce massage violent sur cette partie malade. J'avais ensuite massé avec autant de force le nerf sciatiqne, vers sa naissance. J'avais réuni toutes mes forces, j'avais donné tout ce que j'avais de fluide en moi, car je voulais qu'il ne souffrît plus. Aussi je le laissai anéanti, et le lendemain, il était encore si accablé qu'il désira ne pas être magnétisé; j'y consentis, sachant fort bien que le mal était vaincu; et, en effet, deux jours après son frère vint me remercier et me dire que M. Schmid était très-bien. Depuis ce moment, il n'a plus ressenti qu'un peu de faiblesse, mais il est guéri de toutes ses douleurs.

CH. LAFONTAINE.

FLUXION DE POITRINE.

Madame G... G..., qui habite à quelques lieues de Genève, fut atteinte d'une fluxion de poitrine. Le médecin de l'endroit fut appelé, il fit usage des moyens médicaux qu'il connaissait, et il eut un moment l'espoir d'avoir enrayé la maladie. Mais le dimanche 16 mai le mal fit des progrès immenses, et envahit toute la poitrine; le poumon droit avait cessé de fonctionner, le gauche le pouvait à peine; la fièvre et le délire s'étaient emparés de la malade, qui ne pouvait plus respirer.

Le médecin désira avoir l'avis d'un confrère, et l'on me fit prier d'amener un médecin de Genève.

Nous arrivâmes vers dix heures du soir : les deux médecins, après avoir examiné et ausculté la malade, la considéré-

rent comme perdue. Ils tentèrent cependant un moyen pour provoquer de la transpiration et dégager les poumons.

Les médicaments ne produisirent point l'effet qu'on en espérait, et le lendemain matin les deux médecins étaient presque surpris de trouver la malade encore vivante.

La nuit avait été affreuse, la fièvre était des plus violentes, et le délire ne cessait que pour laisser la malade dans un état de somnolence comateuse. Les médecins n'ayant aucun espoir de la sauver, je déclarai alors que j'allais la magnétiser, et je me mis de suite à l'œuvre.

Je plaçai l'une de mes mains sous les épaules et l'autre sur la poitrine, je magnétisai ainsi pendant deux heures sans résultat apparent. Le soir, Mme G... était dans un état aussi désespéré ; je la magnétisai de la même manière, et j'eus le bonheur d'obtenir une transpiration abondante qui sembla amener quelque soulagement ; cependant la malade était toujours sans connaissance, et plongée dans cet état comateux.

Les médecins, profitant de l'effet produit par la transpiration, ordonnèrent un médicament qui malheureusement fut trop violent : il produisit dans l'estomac et dans le ventre des douleurs intolérables, accompagnées d'évacuations très-fréquentes qui laissaient la malade sans connaissance ; après avoir pris la troisième cuillerée de cette potion, Mme G... était froide et l'on ne sentait plus le pouls. Le mari effrayé s'opposa heureusement à ce que l'on continuât ce médicament, et le médecin l'approuva fortement, en voyant le lendemain matin l'état de la malade.

Lorsque j'arrivai, les évacuations n'avaient pas encore cessé, le peu de forces qui restaient à la malade étaient épuisées, et la malheureuse femme donnait à peine signe de vie.

En présence d'un aussi fâcheux résultat, et voyant la médecine impuissante à faire cesser l'état désastreux qu'elle avait produit, je demandai qu'on cessât de lui administrer aucun remède.

Je magnétisai alors par l'imposition des mains sur l'estomac et le ventre, pour calmer les douleurs qui torturaient la malade ; j'y parvenais momentanément, mais elles reparaissaient avec les évacuations, que je ne pouvais arrêter entièrement, quoique je les eusse éloignées et diminuées.

Le lendemain, malgré ce qu'on pouvait craindre pour la poitrine, je me décidai à faire appliquer sur l'estomac et sur tout le ventre, une large compresse d'eau froide magnétisée,

que je fis renouveler à mesure qu'elle séchait ou qu'elle devenait brûlante.

J'obtins, par l'application de ces compresses, la cessation entière et immédiate des douleurs et des évacuations ; les magnétisations par l'imposition des mains sur la poitrine, l'estomac, le ventre, et les grandes passes dégagèrent les poumons, les stimulèrent et leur permirent de reprendre partiellement leurs fonctions ; cependant l'engorgement du poumon droit était encore considérable et douloureux.

Je donnai pour boisson ordinaire de l'eau magnétisée à prendre par cuillerée de quart d'heure en quart d'heure. Je fis donner quatre ou cinq fois dans la journée un peu de bouillon, puis un peu de vin de Bordeaux pour ranimer les forces.

Les magnétisations continuèrent à provoquer des transpirations, et les compresses firent disparaître toute inflammation ; la fièvre diminua d'intensité et bientôt ne fatigua plus la malade.

Mme G... put prendre des potages et une nourriture plus substantielle ; je continuai encore quelques jours à magnétiser pour ramener toutes les forces, et j'eus enfin le plaisir de voir la malade entièrement guérie. Il ne lui restait qu'un peu de gêne dans le poumon droit, qui se dissipa tout naturellement.

Ch. LAFONTAINE.

LES PHOTOGRAPHIES SPIRITISTES ET LES MÉDIUMS.

Nous avons rapporté, dans le numéro de juin dernier [1], sous la responsabilité de la *Revue spiritualiste*, des faits de spiritualisme fort extraordinaires. Nous n'avions pu les faire suivre de quelques réflexions, la place nous ayant manqué. Aujourd'hui nous venons réparer cette omission en nous demandant ce qu'il faut penser de ces phénomènes si étonnants, si merveilleux, attestés par des hommes honorables qui prétendent avoir vu et bien vu. — Faut-il y croire? — Nous le voudrions en vérité : mais nous avouons que nous ne pouvons encore nous y décider, et que nous préférons douter si ce n'est nier.

Comment admettre, en effet, qu'on puisse obtenir sans un

1. Le *Magnétiseur*, 15 juin 1863, page 45.

dessin, sans une image quelconque, la reproduction des traits d'une personne morte, c'est-à-dire d'un Esprit qui n'est pas matière, qui n'a pas de corps, qui n'est pas visible? Comment admettre que cet être qui *n'existe* pas, puisse reprendre son corps matériel, et, qui plus est, les vêtements, les coiffures qu'il portait avant sa mort?

Nous aimons mieux supposer que M. *Mumler*, le fameux médium, photographe spiritiste, est doué d'un esprit inventif et tant soit peu mystificateur.

Cette supposition s'appuierait au besoin sur ce qui se passe à Londres, à l'institut polytechnique, où le docteur Pepper, à l'aide d'une combinaison très-ingénieuse d'effets d'optique, est parvenu à évoquer sur la scène des *spectres* dont l'effroyable perfection ne laisse rien à désirer. — Un fantôme se présente sur le théâtre, et un homme en chair et os passe à plusieurs reprises *au travers* de cette apparition. L'effet en est si saisissant et le succès a été si grand que le docteur a pris un brevet, et qu'on annonce déjà plusieurs drames avec fantôme.

Mais, en photographie spiritiste comme en toutes choses, nous aimons à ne nous en rapporter qu'à nous-même et à nos expériences personnelles. — Nous avons donc voulu faire un essai sérieux sur ce sujet, d'autant plus que nous savions nous mettre dans l'état mixte bien avant que le nom de médium eût été inventé.

Nous nous sommes rendu chez un photographe de nos amis, M. Garcin, place de Bel-Air, et nous avons mis sa complaisance à contribution.

Nous avons posé plusieurs fois dans l'état de médium, en cherchant à évoquer, par un effet intense de volonté, l'Esprit d'une personne qui nous avait été chère, pour qu'il vint poser sur une chaise placée à côté de nous. Le photographe lui-même concentrait de son côté sa volonté sur cette même idée.

Après des expériences consciencieusement faites et dans les conditions voulues pour réussir, mais cependant infructueuses, nous nous sommes décidé à évoquer les Esprits d'une autre manière; car nous tenions à avoir l'explication de ce fait si étrange.

— Eh bien! nous le déclarons; — nous avons parfaitement réussi, — et nous pouvons montrer aux curieux plusieurs cartes représentant notre portrait très-ressemblant; à côté

de nous, — l'on aperçoit une figure, un corps vaguement dessiné, — dont l'apparence vaporeuse et confuse permet à peine de reconnaître les traits du visage.

Est-ce là un Esprit? — Oui, — mais un Esprit appartenant à la terre, un fantôme de chair et d'os.

Après avoir constaté l'insuccès de nos premières expériences, voici comment nous avons expérimenté.

L'Esprit (M. Garcin) a posé tantôt à côté de nous, tantôt en arrière pendant deux secondes seulement, et il s'est retiré, tandis que pour nous-même la pose était de six secondes. — Nous avons obtenu de cette manière notre portrait très-net, bien modelé, et celui de l'Esprit vague et indistinct comme une ombre.

Est-ce de cette façon que M. Mumler exécute ses portraits spiritistes? — Nous ne le pensons pas. — Mais ne serait-il pas possible, probable même, que le fond de son atelier eût un panneau mobile, qui pendant la pose, glisserait sans bruit dans une coulisse, pour permettre à une personne d'apparaître un instant, par l'ouverture, et qui se refermerait aussitôt? Tout cela pourrait se passer devant les personnes présentes, qui, comme on le sait, sont placées de manière à n'être pas vues de celle qui pose, afin de ne point lui donner de distraction, et qui, bien que dans la même salle, sont placées dans une partie rentrante de l'atelier, ou cachées par un rideau, et ne peuvent par conséquent voir elles-mêmes la personne qui pose, ni le fond de l'atelier.

Mais pourquoi nous étendre plus longtemps sur ce sujet?

M. le Docteur Gardner et M. le Docteur Child n'ont-ils pas déclaré, reconnu, constaté, que *M. Mumler les avait trompés,* qu'il avait agi *frauduleusement pour deux portraits*? — Quelle confiance peut-on accorder à un imposteur? comment pourrait-on ajouter foi aux actes d'un homme qui n'a pas craint de tromper deux honnêtes savants?

Nous pouvons le dire hardiment, la photographie spiritiste est un mensonge; jamais on n'a obtenu et jamais on ne pourra reproduire réellement l'image de ce qui n'existe pas matériellement.

Ces jongleries prônées par les journaux spiritualistes, dans le but de prouver l'immortalité et la spiritualité de l'âme, sont plus nuisibles qu'avantageuses à cette théorie, et n'ont d'autre résultat que de faire pencher, au contraire, vers le matérialisme.

Nous aimons mieux les paroles si simples, et cependant si consolantes et si bien senties, que Victor Hugo a adressées à M. de Lamartine sur la mort de sa femme elles élèvent l'âme et font rêver une autre vie.

« 23 mai 1863.

« Cher Lamartine,

« Un grand malheur vous frappe, j'ai besoin de mettre mon cœur près du vôtre. Je vénérais celle que vous aimiez.

« Votre haut esprit voit au-delà de l'horizon, vous apercevez distinctement la vie future.

« Ce n'est pas à vous qu'il est besoin de dire : *Espérez,* vous êtes de ceux qui savent et qui attendent.

« Elle est toujours votre compagne, invisible, mais présente.

« Vous avez perdu la femme, mais non l'âme.

« Cher ami, vivons dans les morts.

« Victor Hugo. »

Quant à M. Forster, médium qui fait danser à Londres les meubles, les pianos, et qui exécute des ascensions, cela rentre dans les tours de force et d'adresse du médium Squire. Il en est de même des noms des morts qu'on écrit sur un papier qu'on lui donne, et qui se retrouvent écrits en lettres rouges sur son bras : c'est une imitation de Robert Houdin, qui, lui, imprimait devant nous une bande de toile dont l'encre était encore toute humide, et cependant nous n'avions rien vu.

Quant aux détonations du médium, Mme K..., c'est l'*a*, *b*, *c*, des physiciens ; cela nous rappelle les pierres qui tombaient, sous la Restauration, en 1822 ou 1824, dans une maison de la rue des Grès, à Paris, près de la rue des Postes, et les détonations qui s'y produisaient. Une célèbre société, qui existait alors dans les environs, aurait pu expliquer ce qui préoccupait tout le monde.

Si tous les médiums américains, si renommés, ressemblent aux médiums que nous avons vus il y a quelque temps dans la salle du Casino, les fameux Eddwards Girroodd, médiums américains, prestidigitateurs-magnétiseurs de Québec (Canada), dont les programmes ébouriffants promettent la vue des morts, etc., etc., nous pouvons leur dire hardiment, comme à ceux-ci, qu'ils ne nous ont rien montré, si ce n'est de la pres-

tidigitation et de la double vue de Robert Houdin, *perfectionnées;* mais du magnétisme, point, mais des faits spiritualistes, encore moins. Ils nous ont édifiés sur ce que les médiums savent faire, et même sur ce qu'ils sont, et ce qu'ils ne sont pas : car si nous ne nous trompons pas, et — nous croyons ne pas nous tromper, — M. *Eddwards Girroodd* portait dans une petite ville de France, en 1852, un autre nom, — un peu moins américain, et un peu plus français; — et il y a quatre ou cinq ans, quand il vint nous rendre visite à Genève sur le quai des Bergues, il n'était pas encore M. *Eddwards Girroodd*.

Ch. Lafontaine.

CORRESPONDANCE PARISIENNE.

Pressentiments de Jules Lovy. — Son successeur; deux mots de son histoire. — L'Esprit de feu J. Bloc. — Création d'un dispensaire magnétique. — Les conclusions précoces de M. S. Morin, — Séance annuelle du 23 mai.

Paris, 8 juillet 1863.

Dans sa dernière correspondance, Jules Lovy vous a parlé du concert et du banquet qu'organisait en ce moment la *Société de Magnétisme.* Il terminait ainsi : « Je vous transmettrai le mois prochain le résultat de cette double fête. Trente jours auront roulé sur nos têtes! Hélas! musique et discours officiels, petits pois et filets aux olives, tout aura été digéré... »

***

« Trente jours auront roulé sur nos têtes! » — Hélas! pressentait-il déjà sa fin prochaine à l'heure où il écrivait ces lignes? Ne dirait-on pas que cette gaité joyeuse qui lui était si familière avait fait place, à son insu, à des idées tristes, à des sensations confuses de douleurs prochaines, à des pressentiments néfastes?

***

Il tardait à Jules Lovy de faire un compte-rendu de la grande réunion mesmérienne; et, sur ces entrefaites, la mort nous l'enlève...

Et c'est un autre qui, à l'avenir, vous adressera cette cor-

respondance qu'il rendait si attrayante par son esprit charmant, par son excessive bonté.

C'est un autre qui racontera les faits mémorables ayant cours dans le monde mesmérien. C'est un autre qui les appréciera et les jugera d'après son caractère, ses convictions, sa conscience....

Et cet autre n'a, de Jules Lovy, ni cet esprit charmant, ni cette excessive bonté...

*
* *

Cet autre n'a tenu la plume que pendant quelques mois, et ce laps de temps lui a suffi pour s'attirer des inimitiés considérables parmi Messieurs les magnétistes, voire même chez Messieurs les spiritualistes.

Ah! c'est un grand coupable!

*
* *

Un jour il s'est permis de soumettre à une analyse sévère certaine observation clinique due à la plume de M. le Docteur E.-V. Léger, président de la Société de Magnétisme de Paris.

Quel sacrilége et quel scandale!

Au comble de l'indignation, la Société de Magnétisme fit répondre par son premier coryphée, M. Alexis Dureau, un article virulent qui finissait de la sorte : « Jeune imprudent! vous voulez mordre? attendez au moins d'avoir fait vos dents...... »

Or, le moutard, qui cependant avait atteint la deuxième dentition et qui possédait incisives, canines et molaires de la meilleure trempe, se sentait envie de mordre de plus belle; toutefois, sa nature bienveillante finit par prendre le dessus, et il dit adieu à la critique acerbe pour entrer dans le domaine de la chronique.

*
* *

Il avait poussé, dans le monde mesmérien, absolument comme un champignon dans les bois; — il disparut aussitôt comme une étoile filante.

Depuis on n'en a plus eu de nouvelles. Beaucoup se sont réjouis de le voir rentrer dans le néant dont il n'aurait pas dû sortir.

Sujet, depuis six mois, du sombre empire de Pluton, il avait pris la ferme résolution de ne plus s'occuper de la terre.

*
* *



Mais cet Esprit rebelle n'avait pas compté sur la puissance évocatrice dont la nature m'a doué. Mes charmes ont eu facilement raison de sa volonté opiniâtre, de sa résistance acharnée, et il s'est vu forcé d'accourir. Il a dévoré les espaces infinis où se meuvent, dans des régions éthérées, des cohortes d'Esprits de perfection variable. Il a passé, sans mot dire, au milieu de ces légions invisibles, et il est venu se soumettre aux ordres de votre serviteur.

Que de belles et étranges choses il m'a apprises sur les arcanes de l'avenir, sur le sanctuaire du spiritualisme, sur la vie future des âmes!!

Pourquoi me défend-il de dévoiler ces grands mystères?...

*
* *

Magnétisme! telle est la seule science dont cet Esprit me permet de parler — ou plutôt dont il me force à parler. Car c'est lui qui me fait prendre la plume et qui me force à écrire,... à écrire sans que ma tête dirige ma main, sans que mon œil voie le papier......

*
* *

La *Société de Magnétisme* vient d'ouvrir une souscription dont le produit est destiné à fonder un *Dispensaire magnétique*. C'est là une création des plus importantes et des plus utiles. Le mesmérisme ne peut qu'y trouver de grands avantages, surtout si la médecine que l'on va pratiquer ainsi ouvertement doit se montrer désintéressée autant qu'éclairée.

*
* *

A la suite des nombreuses discussions qui se sont élevées au sein de la Société de Magnétisme, au sujet du fluide, de l'imagination, etc., M. Morin semble constater, dans un article récent, la défaite des partisans du fluide.

Outre qu'il me semble que ceux-ci n'avaient pas eu le désavantage, je ne saurais partager l'opinion de M. Morin sur la nature des faits capables de démontrer l'existence du fluide magnétique. Contrairement à ce qu'il avance, je soutiens que la magnétisation à l'insu du sujet ne prouve rien en semblable matière.

Je trouve Messieurs les magnétistes quelque peu exigeants quand il s'agit de l'excellente théorie du fluide, eux que l'on pourrait cependant accuser d'être trop faciles en tant d'autres

occasions. Il faut savoir se contenter d'une démonstration de certitude restreinte quand une démonstration absolue n'est pas possible ; et en magnétisme on ne doit pas être plus difficile qu'en physique ou en physiologie.

*
* *

Un mot seulement sur la séance du 23 mai. La soirée a été ouverte par une cantate dont le titre : *Gloire à Mesmer!* demandait une musique du lyrisme le plus élevé. M. Borelli n'a trouvé dans un tel sujet que de médiocres inspirations, et la Société chorale de l'Odéon n'a pas racheté par une bonne exécution la pauvre harmonie de cette cantate.

M. Borelli a été infiniment mieux inspiré en composant cette *Fantaisie sur un air suisse,* qu'ont si bien rendue MM. Portehaut, Max, Lévy, Borelli, Van-der-Gucht, Baute, Simon et Lallemant.

M. Lévy, premier grand prix du Conservatoire, élève de M. Allard, a exécuté sur le violon quelques morceaux (entre autres une fantaisie sur *La Muette*), qui ont été vivement applaudis.

Un autre artiste qui a eu sa bonne part d'applaudissements est M. Léderac, qui a chanté le grand air du baryton de *Il Trovatore*. Je ne serais pas étonné de voir bientôt paraître M. Léderac sur la scène de notre Opéra, la première scène du monde.

Je ne dis rien des discours prononcés, pas même des *Embarras de maître Raimbaut,* racontés par M. le Docteur Léger. Je me contente de demander à ceux qui se trouvaient dans la salle Barthélemy, le samedi 23 mai, s'ils pensent que de semblables réunions soient de nature à servir la cause du magnétisme. J. Bloc.

OBSERVATIONS DU DOCTEUR DESLON

MEMBRE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Nous croyons utile de reproduire certaines guérisons et les réflexions qui les accompagnent, quand elles sont faites par des hommes de la valeur du docteur Deslon, qui, pour ses croyances magnétiques, fut rayé du tableau de la Faculté de médecine de Paris, dont il était l'un des membres les plus distingués.

MARASME A LA SUITE DE FIÈVRE MILLIAIRE [1].

« M***, âgé de dix ans, était au collége à quelques lieues de la capitale. Il revint à Paris le 14 août 1779, avec quelques signes de mauvaise santé. Sept jours après son arrivée, il se plaignit de mal d'estomac. Le lendemain, fièvre; successivement agacement de nerfs, tremblement des mains, des bras, des jambes. Je fus appelé au troisième jour de la maladie, et ne me trompai pas sur le genre; j'annonçai du onzième au quatorzième une éruption qui eut effectivement lieu au temps indiqué : c'était une fièvre milliaire.

« L'éruption se fit très-mal : elle se maintint sur le front, et depuis le menton jusqu'au bas et à l'entour du col. Ce qui parut de boutons sur les bras était fort peu de chose. Dès lors toute transpiration fut interceptée; la peau devint terreuse, et le malade exhalait une odeur de cadavre. Les évacuations qui n'avaient jamais été suffisantes, furent totalement supprimées vers la fin de la maladie. Alors le dégoût fut entier; les faiblesses se succédèrent; le froid gagna successivement les mains, les pieds, les jambes, les cuisses et le ventre : nul moyen de les réchauffer; l'affaissement devint absolu, le marasme excessif; enfin le malade tomba dans cette espèce de léthargie, qui sert d'avant-coureur à l'agonie et à la mort. Telle était la maladie au quarante-cinquième jour. Un de mes confrères et moi avions inutilement prodigué tous nos soins pour faire prendre à la nature un cours moins funeste.

« Dans cet état de désespoir, j'engageai M. Mesmer à venir voir le malade. Nous y arrivâmes vers le midi. Il fut tellement effrayé du froid glacial et du marasme, qu'il me reprocha, en secret, de le rendre l'inutile témoin d'un malheur inévitable. Néanmoins il prit l'enfant par les mains, et quelques minutes après, l'estomac et la poitrine furent couverts d'une moiteur gluante. L'attouchement de la langue procura une chaleur intérieure et agréable. Demi-heure après le malade urina. Vraiment étonné de voir produire dans ce court intervalle au magnétisme animal des effets que quarante-cinq jours de nos remèdes avaient peut-être éloignés, je pressai M. Mesmer d'achever ce qu'il commençait aussi bien. Il s'y refusa; car il voyait cet enfant hors de tout espoir : il le voyait mort. Mais si la résistance fut grande, mon obstination fut opiniâtre : je

1. *Observations sur le Magnétisme animal*, par le Docteur Deslon; page 57, 1781.



l'emportai ; et en conséquence le malade fut mis dans un bain. Il y resta cinq quarts d'heure, disant gaiement qu'il se portait bien. Dans la soirée, la chaleur revint : la moiteur se répandit dans l'universalité du corps ; l'appétit se fit sentir ; le malade mangea une écrevisse, du pain, et but de l'eau mêlée de vin de Champagne blanc. Dans la nuit, le sommeil fut calme : l'enfant ne se réveilla que pour demander à manger ; et enfin une évacuation infecte soulagea la nature affaissée.

« Le reste de cette cure demanda trois ou quatre semaines. J'ai peu vu ce jeune homme depuis ; mais je l'ai vu. Il était gras, alerte, et avait tous les signes d'une bonne santé. »

RÉFLEXIONS.

« On demande quelquefois si M. Mesmer fait des cures. Moi, je demanderais volontiers si la médecine ordinaire en cite beaucoup de cette évidence. Encore puis-je dire que, pour ne pas fatiguer mes lecteurs, j'élague des détails aggravants, surprenants et intéressants.

« La nature, dit-on, fait souvent de ces choses-là. Pas si souvent, répondrai-je. Quand la nature a pendant quarante-cinq jours suivi une marche constamment progressive vers la mort, il est très-rare qu'elle revienne sur ses pas. Mais soit : accordons que cette objection soit valable dans le fait particulier que je viens de citer, et réduisons-nous à demander qu'elle ne serve pas de champ de bataille éternel. En matière importante, il ne faut pas croire légèrement, mais il faut être de bonne foi.

« J'ai quelquefois entendu décider hardiment que M. Mesmer n'avait fait aucune découverte, et que s'il faisait des choses extraordinaires, c'était en séduisant l'imagination. J'observe que ce n'est pas ici le cas de l'application. Personne n'était prévenu de l'arrivée de M. Mesmer. Le malade ne le connaissait pas : il n'en avait jamais entendu parler, et il était d'ailleurs trop affaibli pour s'en occuper le moins du monde volontairement.

« Mais enfin, si M. Mesmer n'avait d'autre secret que celui de faire agir l'imagination efficacement pour la santé, n'en aurait-il pas toujours un bien merveilleux? Car si la médecine d'imagination était la meilleure, pourquoi ne ferions-nous pas la médecine d'imagination?

« Pour ne plus revenir sérieusement à ces deux objections, je vais citer un fait qui me parait les combattre tous deux suffisamment.

« Je fus appelé dans une maison de Paris par un chirurgien justement estimé. J'y vis le spectacle d'une jeune demoiselle, étendue sur son lit, sans connaissance, et en état de convulsions depuis cinq jours. Les évacuations étaient supprimées, et les mouvements convulsifs étaient si violents, que les efforts de quatre personnes ne pouvaient s'y opposer. Je remarquai que la malade, couchée sur le dos, n'appuyait sur son lit que de la tête et des talons.

« Le chirurgien avait employé toutes les ressources de l'art; je ne pouvais faire mieux. Alors je me déterminai à requérir M. Mesmer. Il était très-tard, et nous ne pûmes nous joindre qu'à dix heures du soir auprès de la malade. M. Mesmer l'ayant examinée, m'annonça qu'il lui faudrait peut-être trois ou quatre heures pour la faire revenir de cet état; et malheureusement les circonstances ne lui permettaient pas de demeurer ce temps-là auprès d'elle. Il fallut que le sentiment de l'humanité cédât à la nécessité, et remettre l'opération au lendemain. Nous fûmes en quelque sorte consolés de ce fâcheux contretemps, en ce que nous crûmes reconnaître qu'il n'y avait pas de danger pour la vie. Cependant M. Mesmer ne se retira qu'après avoir obtenu une évacuation par les urines.

« Le lendemain, à neuf heures du matin, moment de l'arrivée de M. Mesmer, l'état était le même. Je ne me rendis qu'à dix chez elle. A onze la malade reprit son entière connaissance; les évacuations se rétablirent, et trois jours après elle fut en état de se rendre au traitement de M. Mesmer. Je ne parlerai pas de la suite de ce traitement. Il est cependant un des plus singuliers, des plus apparents et des plus instructifs que j'aie vus chez M. Mesmer.

« L'exemple d'une personne sans connaissance depuis cinq jours laisse peu de prise, ce me semble, aux partisans de l'imagination.

« D'un autre côté, si la nature renvoyée au lendemain par la nécessité, a eu la bonté d'attendre l'heure de M. Mesmer, il faut convenir qu'elle est bien complaisante à son égard, et en même temps bien cruelle pour moi, qu'elle paraît prendre à tâche de faire tomber en erreur. » Dr DESLON.

JURY MAGNÉTIQUE.

Concours de 1863. — Le JURY MAGNÉTIQUE avait mis au concours la question suivante : « *Indiquer les meilleurs moyens d'affermir le magnétisme dans la voie scientifique.* »

Sept mémoires ont été adressés. Deux ont obtenu chacun une mention honorable, ce sont ceux de MM. Ludwig d'Arbaud, de Cahors, et Guibert, vice-consul de France en Espagne.

Le Jury a accordé la médaille d'argent à M. le Docteur Roux, de Cette (Hérault).

Le mémoire du Docteur Roux sera publié *in extenso* dans *l'Union magnétique*.

Concours magnétique. — Une médaille d'argent ou de bronze sera décernée à l'auteur du meilleur mémoire sur la question suivante : *Traiter de la lucidité en général et principalement au point de vue magnétique ; de sa nature et des matières sur lesquelles elle peut s'exercer ; des moyens de la constater et du parti qu'on en peut tirer.*

Les mémoires devront parvenir avant le 1er avril 1864. Ils pourront être écrits en français, en anglais, en allemand, en italien, en espagnol, et seront insérés s'il y a lieu. Le nom de l'auteur devra être sous enveloppe cachetée, sur laquelle se trouvera un signe ou une épigraphe reproduite snr le mémoire.

Adresser les pièces au bureau du journal ou au rapporteur de la commission du jury, M. A. S. Morin, rue Saint-Louis-en-l'Ile, 54.

SOCIÉTÉ PHILANTHROPO-MAGNÉTIQUE DE FLORENCE.

Il vient de se fonder sous ce titre une société de magnétisme à Florence, à la tête de laquelle se trouvent M. le comte Pettorelli, président, et M. le Dr Molini, secrétaire. C'est avec un vrai plaisir que nous voyons se réunir en société les hommes sérieux qui s'occupent de magnétisme. C'est un des meilleurs moyens de propager le magnétisme et de le faire connaître comme science, car dans une société chacun contribue à éclaircir certaines questions théoriques et pratiques qui ne sont point encore résolues, en apportant le contingent de ses idées et les observations qu'il a faites dans sa pratique journalière.

Nous nous ferons un plaisir de publier les faits pratiques et les articles scientifiques que la Société ou Messieurs les membres voudront bien nous adresser.

Ch. Lafontaine.

— CAROUGE, IMPRIMERIE A. JAQUEMOT. —

N° 5. 15 Août 1863. 5me Année.



LE MAGNÉTISEUR

JOURNAL DU MAGNÉTISME ANIMAL

PUBLIÉ PAR CH. LAFONTAINE

A GENÈVE.

Paraissant le 15 de chaque mois, par livraison de 16 pages in-8°.
Prix : Genève, 5 fr.; Suisse, France, Italie, Belgique, 6 fr.
Angleterre, Amérique, Turquie, 10 fr.

ADMINISTRATION, RÉDACTION & ABONNEMENTS,
QUAI DES BERGUES, 31

On s'abonne pour la France et l'étranger, chez M. GERMER-BAILLIÈRE, rue de l'Ecole de Médecine, 17, à Paris. — Chez MM. CAMMELLI frères, à Florence.



DE L'EMPLOI DU MAGNETISME ANIMAL

DANS LES MALADIES AIGUËS OU CHRONIQUES.

Le magnétisme est bien réellement le moyen de guérison le plus puissant que l'homme ait à sa disposition, non-seulement pour les maladies nerveuses, — comme les médecins condescendent à le reconnaître, — mais encore pour les maladies chroniques et même aiguës. Les succès sont là, pour constater d'une manière irrécusable cette force unique, presque divine, qui réside chez l'homme, et à laquelle aucun mal ne peut résister.

Si parfois une guérison n'est pas obtenue, ce n'est pas que le magnétisme lui-même n'ait pu la produire; non : c'est à

d'autres causes qu'on doit attribuer un insuccès, qui dépend tantôt du malade, tantôt du magnétiseur.

Ainsi, c'est le malade d'abord, qui, impatient de souffrir, perd l'espérance en ne sentant point du soulagement dès les premières séances, et qui bientôt se décourage et suspend le traitement magnétique au moment où, avec un peu de persévérance, il allait atteindre le but. Cela tient à ce que ces malades, qui n'ont d'autre connaissance de la science à laquelle ils s'adressent, que pour avoir entendu parler de certaines guérisons merveilleuses et presque instantanées obtenues par ce moyen, s'imaginent qu'ils doivent inévitablement ressentir des effets analogues, sans tenir compte des différences essentielles qui existent entre les maladies, ni de celles qui peuvent se rencontrer dans la constitution des malades eux-mêmes.

D'un autre côté, le magnétiseur dont l'action aura été molle, indécise et mal dirigée, soit par ignorance pratique, soit par faiblesse de constitution, soit par manque de fermeté ou de dévouement, peut faire échouer une guérison qui eût été obtenue, si le magnétiseur eût été dans d'autres conditions.

En effet, il est reconnu et admis, par toutes les personnes qui ont sérieusement étudié et pratiqué le magnétisme, qu'il faut une force d'organisation très-grande pour pouvoir supporter, — sans en éprouver soi-même une altération dans sa santé, — les fatigues, la déperdition des forces vitales, qui sont la conséquence de magnétisations fréquentes et répétées. — Il faut aussi un courage et un dévouement surhumains pour ne pas se laisser abattre ni tomber dans le découragement, en présence des tracas, des ennuis, des défiances dont les parents, les amis du malade et le malade lui-même accablent le magnétiseur. — Il faut surtout un caractère énergique et une foi entière, non-seulement dans le magnétisme, mais encore en soi-même, devant la responsabilité qui pèse sur la tête du magnétiseur, qui n'a point, — lui, — de diplôme pour abriter son insuffisance, et qui prend au sérieux la vie de son semblable.

La profession de magnétiseur n'est point un métier que tout le monde puisse exercer dignement ; — il faut joindre à des connaissances profondes et indispensables en magnétisme, en physiologie et en anatomie, des qualités morales toutes spéciales ; — il faut que le cœur soit doué d'une sensibilité exquise, que le dévouement soit absolu. — Il faut que le magnétiseur ait toujours pour drapeau ces paroles sublimes qui se

retrouvent dans toutes les religions et qui sont si peu mises en pratique : — « AMOUR ET CHARITÉ ; » — voilà la loi qui doit diriger toutes les actions du magnétiseur. S'il se maintient dans cette voie, il réussira presque toujours, là où le médecin, même le plus savant, n'aura pu guérir ni soulager.

Aujourd'hui, dans le monde médical, on accorde assez généralement au magnétisme la faculté de soulager et de calmer les maladies nerveuses; mais on nie fortement, malgré des exemples multipliés, qu'il puisse agir avec efficacité dans les maladies aiguës ; et cependant, dans l'état aigu comme dans l'état chronique, même quand les organes ou les principaux viscères sont attaqués, le magnétisme triomphe facilement du mal. Il a surtout le grand avantage de ne point laisser, — comme la médecine officielle, — la guérison suivie d'une longue convalescence occasionnée par l'emploi des remèdes plus ou moins violents qui déterminent chez le malade une grande faiblesse, convalescence pendant laquelle les imprudences qu'il commet dans cet état de transition, provoquent des accidents qui deviennent souvent funestes.

En employant le magnétisme, on passe immédiatement de la maladie à la santé, car le corps n'est point affaibli par les saignées, par les sangsues ; — il n'est point irrité, usé, désorganisé par les médicaments, poisons violents qui souvent et presque toujours altèrent ou anéantissent les fonctions des organes par lesquels ils sont obligés de passer pour atteindre celui auquel ils sont destinés.

Le magnétisme, dans son emploi comme moyen de guérison, est d'une simplicité inouïe ; de grands gestes à une légère distance du corps, l'imposition des mains sur les parties affectées, un massage tantôt léger, tantôt rude, de l'eau magnétisée pour boisson et pour compresses, voilà toute la pharmacopée magnétique.

On reconnaîtra facilement qu'avec des moyens aussi simples, le magnétisme ne peut jamais aggraver l'état du malade. Cependant il faut qu'ils soient employés avec discernement pour obtenir ces résultats brillants, ces guérisons qui semblent miraculeuses ; il faut que le magnétiseur sache diriger son action, soit pour aider et soutenir la nature, soit pour stimuler et provoquer une crise salutaire, que le corps affaibli par la maladie n'a pas la force de produire en lui-même ; soit enfin pour calmer et faire cesser les fausses crises, produites par la maladie, qui épuisent les forces ; il faut donc que le magnéti-

seur sache discerner ce qui se passe chez le malade et qu'il possède certaines connaissances spéciales, et une expérience pratique, fortifiée par un exercice continu.

Pour démontrer que nous n'avons rien avancé de trop présomptueux, nous citerons aujourd'hui une maladie que nous avons traitée à Genève en 1854, et que nous avons radicalement guérie en deux mois, lorsque la médecine avait échoué pendant des années.

HYSTÉRIE ÉPILEPTIFORME

GUÉRIE EN DEUX MOIS.

Mademoiselle Marianne D..., âgée de 18 ans, nièce de Madame Mazetti de Turin, était depuis plusieurs années atteinte d'une maladie hystérique, qui, dans certains accès, semblait prendre la forme de l'épilepsie.

Les crises étaient fréquentes (quatre ou cinq par jour), et duraient généralement d'une heure à deux. Pendant les accès Mlle D... jetait des cris, éprouvait des frayeurs, des mouvements convulsifs dans les membres et dans tout le corps, l'écume sortait de sa bouche; elle éprouvait aussi des crampes à l'estomac, elle se sentait tantôt étranglée, tantôt étouffée par la boule hystérique; elle avait le hoquet hystérique qui la fatiguait excessivement, et qui se présentait même en dehors des accès.

Cette jeune malade sortait de ces crises affreuses pour tomber dans un sommeil profond qui durait plusieurs heures, et qui présentait les apparences du sommeil comateux dont les accès épileptiques sont ordinairement suivis.

Les soins de la médecine officielle n'avaient point été épargnés à Mlle D..., mais ils n'avaient produit aucune amélioration dans son état, qui semblait au contraire s'aggraver chaque jour. — Les médecins l'avaient envoyée aux eaux d'Evian, qui avaient été aussi impuissantes à la soulager que les moyens médicaux. — Elle avait perdu tout espoir de guérison, lorsqu'elle entendit parler du magnétisme; -- sans réflexion et presque instinctivement, elle se décida aussitôt à venir me trouver à Genève.

Pendant la première séance de magnétisme, qui eut lieu le 4 septembre 1854, une crise se déclara. Je ne cherchai point d'abord à la calmer, afin d'en observer le développement.

Je vis alors les mâchoires fortement contractées, comme dans un trismus, les dents serrées et un peu d'écume sortant des lèvres serrées elles-mêmes. Des sons rauques et inarticu-

lés s'échappaient au milieu des hoquets et des étouffements pendant les convulsions, dans lesquelles la malheureuse jeune fille se roulait comme un serpent, se tordait sur le plancher qu'elle frappait de la tête, des pieds, des mains et de tout le corps; puis les mouvements convulsifs s'arrêtaient et la laissaient épuisée, affaissée sur elle-même, sans pouls, sans battement de cœur, et le corps inerte et sans consistance, comme un paquet de chiffons; pendant le moment de repos, le mal semblait se recueillir pour prendre de nouvelles forces dans le système nerveux. Bientôt, en effet, les convulsions recommençaient avec plus de violence, elles ébranlaient de nouveau ce pauvre corps, le secouaient, le tordaient, le torturaient, jusqu'au moment où il retombait anéanti. Ces secousses si violentes et si fréquentes bouleversaient le cerveau, troublaient l'intelligence, et, si l'on ne parvenait à les faire cesser, la pauvre enfant devait bientôt sortir folle ou idiote de l'une de ces crises.

Après une heure de ce pénible spectacle, qui m'avait été nécessaire pour que je pusse me rendre un compte à peu près exact de ce qu'éprouvait la malade, je crus être certain, que malgré quelques-uns des symptômes de l'épilepsie entremêlés à ceux de l'hystérie, la maladie positivement épileptique n'était encore qu'à son début, et qu'elle pouvait être maîtrisée facilement en même temps que la maladie hystérique.

Ma conviction formée, je me disposai à faire cesser cet état épouvantable, sans attendre la fin de la crise, ni le sommeil qui l'accompagnait ordinairement.

Je me mis à genoux près de Mlle D..., et au plus fort des convulsions je parvins à poser et à maintenir l'une de mes mains sur l'estomac, appuyant avec force sur le diaphragme contracté, qui était dur et ferme comme une barre de fer, puis retirant ma main, je posai le bout de mes doigts sur l'estomac, en appuyant de manière à l'enfoncer, mais le diaphragme résista. Je retirai de nouveau mes doigts et je les replaçai aussitôt en faisant un effort violent; la contraction céda, mais se reforma immédiatement; enfin, après quelques nouveaux efforts je devins maître du diaphragme, qui cherchait bien à se contracter encore, mais qui ne le pouvait plus; dès lors les mouvements convulsifs s'arrêtèrent instantanément, les contractions cessèrent dans les mâchoires comme dans tout le corps, et tout enfin se détendit.

Je relevai la malade et la mis sur un lit, puis je posai l'une de mes mains sur sa tête et l'autre sur son estomac, sans ap-

puyer, mais en faisant un effort pour que le fluide magnétique sortît en abondance de chez moi, et s'infiltrât doucement dans les centres nerveux, afin de calmer toute cette organisation si profondément agitée. Dès les premiers moments de cette imposition, que je maintins pendant une demi-heure, la malade ouvrit les yeux et revint entièrement à elle, sans avoir passé par le sommeil.

Je fis ensuite, pendant une autre demi-heure, des passes sur tout le corps, à cinq ou six pouces d'abord, puis à deux pieds de distance : j'ai toujours remarqué que ces dernières passes rétablissaient le calme entier dans tout l'organisme. La malade se trouva ensuite assez bien pour se lever ; sa tête était encore lourde, mais beaucoup moins qu'après ses crises ordinaires.

Ce jour-là, 4 septembre, Mlle D... n'eut pas d'autres crises. Le 5 il y en eut une, mais je fus assez heureux pour arriver dès le commencement, et je pus la faire cesser promptement.

Le 6 et le 7 il n'y eut aucun accès, mais le 8, à la suite d'une vive émotion, elle en eut un très-fort. La magnétisation, qui n'eut lieu que deux heures après cet accès, parvint à calmer assez fortement la malade, pour que les 9, 10 et 11 il n'y eût point de crises, mais le 12, Mlle D... ayant vu une araignée, fut saisie de peur ; il y eut alors une crise qui dura à peine quelques minutes ; cependant il lui en resta un hoquet qui ne cessa que sous l'effet de la magnétisation suivante.

Depuis ce jour, 12 septembre, il n'y eut plus une seule crise accompagnée de convulsions ; Mlle D... éprouva encore de temps en temps, soit un hoquet, soit des crampes à l'estomac, soit des pesanteurs dans la tête, qui cessaient en buvant un peu d'eau magnétisée.

Mais l'appétit et les forces revinrent avec le calme produit dans le système nerveux par la disparition des crises, le flux de sang mensuel s'accomplit sans provoquer de malaise, et elle put supporter sans accident l'émotion provoquée par l'arrivée de sa mère.

La gaité et la fraicheur avaient reparu sur son visage, elle pouvait faire des promenades assez longues sans en éprouver autre chose qu'un peu de fatigue. C'est dans cet état d'amélioration que nous atteignîmes le 15 octobre. Il se présenta alors une toux nerveuse accompagnée de hoquet, qui provoqua deux évanouissements. Il en resta une grande chaleur à la tête, avec un peu de pesanteur et d'embarras à l'estomac ; il survint pendant plusieurs nuits une fièvre violente qui fatiguait

beaucoup la malade; mais, le 20 octobre, tous ces accidents disparurent à leur tour, ainsi que les petits malaises qui les précédaient ou les suivaient.

Depuis ce moment, je considérai Mlle D... comme étant parfaitement guérie; je continuai cependant le traitement jusqu'au 5 novembre, jour de son départ pour Turin, et j'eus depuis, le plaisir d'apprendre que les fatigues du voyage, pas plus que les émotions causées par la joie de se retrouver au milieu de sa famille, n'avaient produit aucun résultat fâcheux.

Plus tard même, la douleur que Mlle D... ressentit de la mort de sa mère, et les fatigues qu'elle éprouva en lui prodiguant ses soins pendant plusieurs mois, n'ébranlèrent point sa santé, comme on aurait pu le craindre.

Depuis, Mlle D... s'est mariée, et elle n'a jamais eu aucun retour de cette affreuse maladie, contre laquelle la médecine officielle était demeurée impuissante pendant plusieurs années, non-seulement pour guérir ou soulager, mais encore pour arrêter l'hystérie dans sa marche ascendante.

Cependant, c'est quand les progrès du mal étaient arrivés en quelque sorte à leurs dernières limites, que le magnétisme, dans un moment aussi peu favorable, réussit à calmer d'abord, et à guérir radicalement en deux mois (du 4 septembre au 5 novembre), cette maladie ancienne arrivée à l'état le plus aigu, et cela, par des moyens si simples qu'ils en seraient presque ridicules, si au fond de ces passes, de ces gestes, de ces grimaces, de cette eau naturelle, ne se trouvait ce *fluide vital*, principe général de la vie dans tous les êtres animés.

Nous citerons, comme exemple de maladies aiguës, une *hémorrhagie nasale* arrêtée instantanément.

HÉMORRHAGIE NASALE.

Il y a quelques années, M. Malègue, demeurant place du Molard, me fit appeler pour secourir une jeune fille qu'il ne connaissait pas, et qui, atteinte d'une hémorrhagie nasale, s'était évanouie devant la porte de son magasin.

Elle avait été transportée dans un arrière-magasin; M. Malègue lui avait prodigué sans succès tous les soins ordinaires en pareil cas: des tampons dans le nez, de l'eau fraiche sur la tête, des clefs froides dans le dos, entre les deux épaules et sur la nuque; il avait même essayé du magnétisme, se souvenant qu'il avait été mon élève.

Lorsque j'arrivai, il y avait une heure que le sang coulait

par les deux narines comme par deux robinets de fontaine; le plancher était inondé et la malade, réduite à une faiblesse extrême, était soutenue par deux personnes qui la maintenaient assise sur une chaise.

Sans m'arrêter à prendre les pouces, je posai l'index de ma main droite à la naissance de l'un des sourcils, et le médius à la même place sur l'autre sourcil, en appuyant légèrement.

Une minute après, l'écoulement était diminué et se ralentissait au point de laisser un intervalle de temps entre les gouttes, et, après cinq autres minutes de cette imposition magnétique, l'hémorrhagie était entièrement arrêtée.

Nous terminerons ces exemples de guérisons magnétiques faites en peu de temps, lorsque la médecine avait été impuissante, en rapportant une maladie chronique publiée en 1781 par le docteur Deslon, et guérie par Mesmer.

OBSTRUCTIONS COMPLIQUÉES.

« Madame ***, âgée de trente-six à quarante ans, a toujours été d'une santé délicate, sujette à des migraines fréquentes et à des suppressions. Elle usa beaucoup de remèdes dans sa jeunesse. A peine se passait-il deux mois dans l'année qu'elle n'eût recours aux saignées, purgations, pilules, etc. Il y a quinze ans que les humeurs acrimonieuses se manifestèrent au dehors. Les médicaments les firent passer dans le sang; mais elles reparurent de temps à autre jusqu'à la formation de glandes et d'obstructions. La malade a souffert il y a six ans l'extirpation de l'une de ces glandes. Quatre ans après elle a eu une fièvre maligne; ses obstructions ont augmenté, surtout celles de la rate : le désordre de l'estomac était au comble, tout aliment causait indigestion. Les médecines ne faisaient plus d'effet, le petit-lait était la seule nourriture. Dans cet état de douleur, d'épuisement et de maigreur, elle a eu recours à M. Mesmer, le 20 novembre dernier.

« Dans son traitement elle a été sujette, jusqu'au 6 janvier suivant, à des crises très-vives et douloureuses; elle est demeurée quelquefois six heures sans connaissance. Pendant les crises, la mélancolie était profonde et les larmes abondantes. Au 6 janvier, les évacuations se sont déclarées et les crises de pleurs se sont changées en crises de rire, mais l'estomac avait repris ses fonctions; les migraines ont cessé, les nerfs se sont tranquillisés, les glandes ont disparu, l'embonpoint

est revenu. Enfin les crises n'ont plus eu lieu et la malade a quitté M. Mesmer avec parfaite santé et pénétrée de reconnaissance. »

Lisez et jugez : je n'ai rien à ajouter.

CH. LAFONTAINE.

CAUSERIE SUR LE MAGNÉTISME ANIMAL.

SOMMAIRE. — Examen de la théorie des volontistes, des partisans de l'imagination et des fluidistes. — Manifestation naturelle du fluide. — Méthode pour produire le somnambulisme à l'insu du sujet, soit directement, soit au moyen d'un objet mis en rapport à distance. — Expérience pour démontrer l'existence du fluide.

Plusieurs questions importantes se débattent en ce moment dans le monde magnétique, soit au sein même de la Société de magnétisme de Paris, soit dans les journaux spéciaux, soit dans les feuilles politiques. Ce mouvement d'idées qui se fait à propos du mesmérisme prouve que cette branche des connaissances humaines a enfin acquis la place qu'elle mérite d'occuper dans la science.

Parmi les questions en litige figure au premier rang la théorie du magnétisme.

Les adeptes du mesmérisme sont divisés en trois camps : les *volontistes*, les partisans de l'*imagination* et les *fluidistes*.

Les premiers considèrent la volonté comme étant le seul agent mesmérien ; les seconds attribuent tous les phénomènes magnétiques à l'imagination des somnambules ; les uns et les autres regardent ces phénomènes comme des effets physiques ; les troisièmes considèrent ces mêmes phénomènes comme des *faits physiques* produits par l'action *mécanique* du fluide vital ou influx-nerveux.

Nous allons essayer de découvrir quelle est celle de ces trois théories qui est réellement fondée.

Laissant de côté les longues dissertations, nous nous bornerons à examiner un petit nombre de faits et à déduire les conséquences qui résultent naturellement de l'examen de ces faits.

Pour asseoir notre jugement au sujet de la théorie des volontistes, il suffit d'étudier ce qui se passe chez un paralytique ou chez un individu dont on a lié ou comprimé un nerf quelconque. Dès l'instant que l'influx nerveux ne circule plus dans

les fibres atrophiées, le sujet *a beau vouloir*, il ne peut plus entraîner les parties malades. Donc, la volonté ne peut rien absolument, sans l'intervention de l'influx nerveux. Ce fait n'a pas besoin de commentaires.

D'un autre côté, les volontistes sont forcés de reconnaître l'impuissance de la volonté pour faire cesser certains accidents magnétiques, tels que l'idiotisme, la folie, la léthargie, etc. Ils ne peuvent nier, non plus que bon nombre de phénomènes se produisent à l'encontre de la volonté, que d'autres peuvent se produire également sans aucune intervention de ce *prétendu* agent, par l'action de la foudre, de l'électricité dynamique, par le seul contact de l'eau de la mer. Enfin, les volontistes se montrent peu conséquents avec leur théorie, car ils ont recours à l'emploi des passes et autres moyens d'action pour provoquer les effets magnétiques, et par cela même ils admettent implicitement l'existence d'un agent physique dans le corps humain. De tout ceci il résulte que la théorie des volontistes repose sur une hypothèse gratuite.

Voyons maintenant si celle des partisans de l'imagination est mieux fondée.

Un simple raisonnement suffira pour nous fixer à cet égard.

Tous les magnétistes savent qu'en réagissant sur les crisiaques, les épileptiques, les femmes hystériques, on peut à volonté provoquer des crises artificielles. Si l'on considère l'imagination comme étant la cause de ces phénomènes, on doit admettre, pour être conséquent, que toutes les crises naturelles désignées sous le nom générique de névrose, telles que l'épilepsie, l'hystérie, la chorée, le noctambulisme, l'extase, la catalepsie, la léthargie, le tétanos, etc., sont également des effets dus à l'imagination des crisiaques. Cette hypothèse pourrait être admise, si l'on ne connaissait pas l'action des agents physiques et chimiques sur le système nerveux, mais aujourd'hui cela n'est plus possible.

Reste donc la théorie des fluidistes.

Le fluide vital ou influx nerveux existe-t-il réellement?

Le fait relatif au paralytique, dont nous avons parlé plus haut, suffirait au besoin pour résoudre cette question. Toutefois, nous ajouterons encore quelques preuves tirées de l'étude même du magnétisme animal.

La principale objection que nous opposent les anti-fluidistes, c'est que nul n'a jamais vu le fluide vital. Telle est, du moins, l'opinion de ces Messieurs.

Cette objection n'a aucune valeur. Car nous pourrions leur répondre : Avez-vous vu le fluide magnétique minéral? assurément non; et pourtant vous admettez l'existence des courants magnétiques autour du globe. Vous êtes loin de révoquer en doute le principe occulte qui produit tous les phénomènes qu'on désigne sous le nom de magnétisme.

Maintenant nous ajouterons : Si vous n'avez pas vu le fluide vital ou le fluide minéral, *ce qui est absolument la même chose,* c'est que vous n'avez pas voulu ou que vous n'avez pas su le voir, car rien n'est plus facile.

Il y a plusieurs moyens pour résoudre ce problème; le premier, c'est de répéter les expériences odo-magnétiques du docteur Reichenbach; le second, qui est beaucoup plus simple et se trouve à la portée de tout le monde, c'est de se frotter simplement les yeux dans l'obscurité. Vous apercevrez alors le fluide vital sous la forme de lueurs phosphorescentes, qu'on désigne sous le nom d'*arblutes.*

Mais, interrompent les savants, vous commettez une erreur, ce phénomène n'est point produit par le fluide vital, c'est un effet particulier de la rétine.

Soit. Nous admettrons pour un moment cette hypothèse, et partant de ce principe, qu'il n'y a pas d'effet sans cause, nous demanderons aux savants quelle est la cause réelle qui produit ce phénomène?

Les savants se taisent sur ce point et ils se bornent à faire cette réponse : C'est une sensation exaltée, une lumière subjective. — Bon. Qu'est-ce qu'une lumière subjective? — Une lumière qui appartient en propre à la rétine. — C'est bien. Néanmoins nous pensions que la rétine était un simple *réflecteur,* ou plutôt un clavier qui transmettait au cerveau les vibrations que lui avaient fait éprouver les rayons lumineux. Mais non, la rétine est un miroir qui *engendre* de la lumière, mais une lumière qui n'est point lumineuse, etc., etc.

Et voilà comment les savants élucident les sciences! ô savantasses de la savantasserie!

Quant à nous, qui ne sommes qu'un pauvre ignare, nous avons acquis la certitude que les arblutes constituaient bien et dûment un phénomène fluidique dans la production duquel la rétine ne joue absolument aucun rôle, si ce n'est celui de réflecteur.

En effet, point n'est besoin de se frotter les yeux, de comprimer les paupières, de mettre la rétine en feu pour provo-

quer ce phénomène, il suffit de se moucher, d'éternuer ou de tousser un peu fortement, dans les ténèbres. C'est que les arblutes ne sont pas un effet particulier de la rétine, comme le supposent les savants, mais bien une manifestation produite par la contraction des muscles...

Tous les phénomènes physiologiques, sans exception aucune, ont pour origine une *cause physique*, visible ou non, connue ou ignorée. Adopter une hypothèse contraire, c'est admettre qu'il peut y avoir des effets sans cause, ce qui est absurde.

Si les savants veulent se convaincre de l'existence du fluide, ils n'ont qu'à répéter l'expérience suivante :

On se place dans un lieu parfaitement obscur, comme une cave sans soupirail ou un cabinet hermétiquement fermé. On attend que l'action exercée sur la rétine par la lumière soit entièrement dissipée; une heure suffit ordinairement pour cela. Alors on contracte les muscles du thorax, du cœur et de la face, comme nous l'indiquerons plus loin, et bientôt l'on voit apparaitre des espèces de lueurs phosphorescentes à l'extrémité des doigts. Ces lueurs, plus ou moins vives, suivant l'énergie des individus, sont *bleuâtres* pour la partie droite du corps, et *rougeâtres* pour la partie gauche. Le corps de l'homme est donc *polarisé*, le côté droit correspond au pôle *positif*, et le côté gauche au pôle *négatif*.

Le flux vital ou influx nerveux n'est pas un fluide particulier, comme l'ont admis certains auteurs : c'est une manière d'être de l'Ether ou Od, principe universel qui, par ses différents modes de vibrations, engendre toutes les *forces* physiques, chimiques et animales. Cette hypothèse, que l'on doit à l'immortel Newton, est aujourd'hui admise par la généralité des savants.

A l'appui de ces données, nous signalerons les phénomènes calorifiques, lumineux, électriques, magnétiques qui se manifestent chez les êtres du règne animal, comme par exemple la chaleur animale, les arblutes, la phosphorescence des lampyres, des fulgores, l'électricité dégagée par la contraction des muscles (expérience de Du Bois Reymond), l'aimantation des aiguilles implantées dans les tissus musculaires, l'attraction magnétique exercée par certains individus du genre ophidiens. Tous ces phénomènes sont produits par une cause unique : les différents modes de vibrations de l'éther ou fluide universel.

Tout homme possède en lui-même une certaine dose de fluide. Ce fluide, réparti avec une juste harmonie, constitue l'*état normal* de l'individu. Si une cause quelconque dérange cette harmonie, il se manifeste aussitôt une série de phénomènes ou de crises.

Apprendre à déplacer le fluide et à le distribuer avec méthode, tel est le but de la science du magnétisme animal.

Le corps humain peut être assimilé, par rapport au fluide universel, à une espèce de pompe aspirante et foulante.

Le fluide est absorbé naturellement par l'acte de la nutrition et de la respiration, par les pupilles nerveuses et par les vaisseaux lymphatiques; il est *animalisé* en quelque sorte.

Pour *projeter* le fluide hors de l'organisme, pour le faire *rayonner,* il faut faire ce que nous appelons la contraction magnétique externe, c'est-à-dire contracter les muscles du thorax, de la face et du cœur; en d'autres termes, *gonfler fortement la poitrine.* Cette contraction bouleverse la masse de l'influx nerveux, rompt l'équilibre des forces et refoule le fluide au dehors. Celui-ci rayonne alors autour du corps et réagit sur les objets environnants, soit directement, soit *par influence,* au moyen de l'éther ambiant.

Pour *soutirer* le fluide, il faut faire la contraction inverse ou interne, c'est-à-dire contracter les muscles de l'abdomen intérieurement, en accompagnant cet acte d'une forte inspiration; en d'autres termes, il faut *rentrer la poitrine* et aspirer fortement.

Ces quelques mots résument en eux-mêmes tout le secret du magnétisme humain.

Toute contention d'esprit entraine nécessairement la contraction des muscles, ceci à l'insu de l'expérimentateur; c'est ce qui induit les volontistes en erreur.

Les bras et les doigts sont les conducteurs naturels du fluide, cela en vertu de la propriété que possèdent les pointes.

Ces principes posés pour l'explication de ce qui va suivre, nous reprenons notre examen.

Comme preuves irrécusables de l'existence du fluide, nous mentionnerons les résultats que l'on obtient avec le galvanomètre ou le baromètre, le somnambulisme provoqué à distance et à l'insu du sujet, soit directement, soit au moyen d'un objet que l'on a préalablement saturé de fluide; l'action thérapeutique de l'eau magnétisée, la paralysie produite par la localisation du fluide sur telle ou telle partie du corps, la cata-

lepsie, l'attraction magnétique, la mise en rapport à distance, ou l'action fluidique exercée sur un somnambule par un magnétiseur étranger, les effets physiologiques provoqués par les différents genres de passes, etc.

Quelques-uns de ces faits, tels que le somnambulisme produit à distance à l'insu du sujet, ou le même état provoqué par un objet, ont été révoqués en doute, dans ces derniers temps, par certains adeptes du mesmérisme, qui n'ont pu les produire. Cela prouve qu'ils procédaient mal. Si ces messieurs avaient mis en pratique la méthode que nous avons bien voulu leur signaler, ils auraient réussi facilement. Mais non! au lieu de vérifier l'exactitude de nos procédés, ils préfèrent nier systématiquement, ils se posent en juges suprêmes et condamnent doctoralement ceux qui ne partagent pas leur manière de voir ou qui possèdent un peu plus d'expérience qu'eux. Cette façon d'agir est fort commode, mais peu loyale. Elle ne prouve rien d'ailleurs, car cent négations ne valent pas une seule affirmation.

Afin de mettre le lecteur à même de vérifier l'exactitude de nos procédés, nous nous permettrons de reproduire ici notre méthode.

Pour provoquer le somnambulisme à distance, à l'insu du sujet, il faut se procurer un somnambule très-impressionnable et agir comme nous allons l'indiquer.

En toutes choses, on doit procéder avec ordre, c'est-à-dire graduellement. Avant de chercher à endormir un somnambule à distance et à son insu, il faut d'abord réagir sur lui en le prévenant.

On se place à deux ou trois mètres du sujet, on étend les bras le long du corps, les poings fermés, les pouces en dedans, et l'on fait la contraction magnétique externe comme nous l'avons dit plus haut. L'emploi des passes est inutile et même nuisible; le fluide doit agir par le *rayonnement* naturel seul.

La première épreuve ayant réussi, le lendemain on s'éloigne davantage, et l'on opère à travers un obstacle quelconque, tel qu'une porte, une cloison, un mur. Lorsqu'on est parvenu à endormir le somnambule à une assez grande distance, on peut alors agir à son insu. On choisit un moment où il est occupé à lire, à écrire, à coudre ou à broder, on se place à quelques pas derrière lui et l'on agit sans rien dire. Bientôt le sujet suspendra son travail, il éprouvera une somnolence

involontaire et s'endormira insensiblement, sans se douter de l'influence que l'on exerce sur lui. A la séance suivante, on augmente la distance et l'on agit à travers un obstacle. On fait d'abord la contraction par secousses, jusqu'à ce qu'on suppose que le sujet a senti l'action du fluide ; ensuite on soutient la contraction d'une manière uniforme, jusqu'au moment où se déclare le somnambulisme, résultat qui s'annonce chez le magnétiseur par une sensation inexprimable à la région de l'épigastre. Cette sensation, que nous désignons sous le nom de *choc en retour,* est produite par le courant induit.

Dès qu'un somnambule a été endormi à distance, on doit se rapprocher de lui pour régulariser l'action du fluide au moyen de grandes passes faites *en donnant* et *sans donner,* comme nous l'indiquerons plus loin. Cela afin de prévenir les accidents.

Pour provoquer le somnambulisme au moyen d'un objet, on en choisit un qui soit assez volumineux, comme un livre, un album, on le pose sur le coin d'une table, puis on le sature de fluide en procédant ainsi qu'il suit. On étend les bras le long du corps, les poings fermés, comme nous l'avons dit. On les rejette en arrière en les roidissant fortement et en faisant en même temps la contraction externe. Les mains étant ainsi chargées de fluide, on les élève au-dessus de l'objet que l'on veut magnétiser, à vingt centimètres de distance environ ; on allonge les doigts, qui doivent être souples, ainsi que les bras, ce qui est une condition indispensable, et l'*on donne* par secousses et sans contact pendant une minute, en imitant le mouvement d'une personne qui touche du piano, et en soutenant la contraction externe. On charge de nouveau les mains et l'on recommence cela pendant dix minutes ou un quart d'heure, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'on suppose que la saturation est complète, ce qui varie suivant le volume de l'objet sur lequel on opère, suivant l'état de l'atmosphère, la température du lieu où l'on se trouve et les forces physiques de l'expérimentateur. On doit s'abstenir de déplacer l'objet qui a été magnétisé et se prémunir contre les courants d'air qui dissipent aisément le fluide. Il est bon, en outre, de ne tenter ces sortes d'expériences, de même que la production du sommeil à distance, que par un temps favorable, qui ne soit ni humide, ni trop chargé d'électricité ; sans cela, on se fatiguerait inutilement.

On doit abandonner le sujet à lui-même et magnétiser tantôt

un objet, tantôt un autre, comme un journal, une assiette, une chaise, un tabouret, un fauteuil, un tapis, une portion du plancher, etc., afin que le somnambule n'éprouve aucune appréhension et qu'on ne puisse invoquer les effets de l'imagination.

Si un sujet impressionnable vient à toucher, par hasard, l'objet qui a été ainsi saturé de fluide, il éprouvera une commotion violente et s'endormira instantanément. Quelque soit le lieu où vous vous trouviez, vous serez averti de la production du phénomène par *le choc en retour*. Il faudra alors se rapprocher du somnambule pour régulariser l'action du fluide à l'aide de grandes passes faites en *donnant* et sans *donner*. Voici comment se font ces passes.

On se place à côté du somnambule, on charge les poings de fluide, comme il a été dit, et on les porte au-dessus de la tête du sujet. Alors on étend les doigts et l'on joint les mains par les index, les pouces en dessus. Les bras et les doigts étant dans un état de souplesse parfait, on les descend parallèlement au corps, à quelques centimètres de distance, en suivant la ligne médiane et en écartant les mains devant l'épigastre. On arrête les passes avant d'arriver aux genoux, en fermant vivement les doigts et en écartant brusquement les mains.

Toutes les passes doivent être ainsi arrêtées pour prévenir la contraction du fluide. On soutient la contraction externe pendant tout le temps que durent les passes, et l'on a le soin, en relevant les bras, de ne jamais les passer devant la poitrine ou la figure du sujet, afin d'éviter les accidents.

Les grandes passes sans *donner* se font à peu près de la même manière, mais sans aucune contraction musculaire. Après avoir joint les mains par les index, les pouces en dessus, on les descend en suivant la ligne médiane jusqu'aux genoux, sans qu'il soit besoin d'écarter les mains devant l'épigastre.

Les doigts doivent être dirigés perpendiculairement au corps ; ils agissent alors comme simples conducteurs du fluide qu'ils absorbent, en vertu de leur forme pointue.

Parmi les expériences qui peuvent servir à prouver l'existence du fluide vital, nous mentionnerons encore les suivantes :

Un somnambule qui nous est complétement étranger est endormi par un magnétiseur quelconque. Nous nous approchons du sujet, et sans recourir aux procédés magnétiques,

nous constatons l'*isolement* et l'*insensibilité*. Nous adressons la parole au somnambule, il ne nous entend point; nous tirons des coups de pistolet à son oreille, il ne bouge pas; nous le pinçons fortement, nous lui faisons respirer de l'ammoniaque concentrée, du soufre en combustion, il ne manifeste aucune sensation, il ne se doute même pas de notre présence.

Nous nous plaçons alors à quelques pas de lui, sans qu'il soit prévenu en aucune façon, et nous faisons la contraction magnétique externe par secousses; bientôt le sujet tressaille, il éprouve de la difficulté pour respirer, il souffre visiblement, il a senti notre influence; le *rapport* fluidique est établi entre lui et nous. Si nous l'interpellons par son nom, il frissonne et répond à nos questions. Si nous le pinçons, il se plaint et se fâche, ne comprenant pas le motif qui nous fait agir. Nous ne pouvons le toucher, si légèrement que ce soit, sans qu'il s'en aperçoive aussitôt, et cependant, tout à l'heure, nous pouvions le martyriser impunément.

Désormais, sans recourir à la transmission de pensée, sans articuler une parole et sans faire aucun geste, nous pouvons faire manquer toutes les expériences que tentera le premier magnétiseur, cela en *saturant* le sujet de fluide à distance, au moyen de la contraction externe ou en le *dégageant* à l'aide de la contraction interne.

Nous resterons en rapport tant que durera la crise, et le somnambule ne pourra être soustrait à notre influence qu'en le réveillant, qu'en le dégageant complètement, résultat que nous paralyserons jusqu'à un certain point, si nous le voulons.

Tout cela ne prouve-t-il rien, et doit-on attribuer ces faits à l'imagination du somnambule ou à la volonté du premier magnétiseur?

Pendant qu'un somnambule est en train de causer avec une personne qui a été mise en rapport avec lui, nous nous plaçons derrière le sujet sans le prévenir. Nous chargeons nos mains de fluide, comme il a été dit, et nous dirigeons l'extrémité de nos doigts médius vers l'articulation de la mâchoire, en soutenant la contraction externe pendant un moment. Nous paralysons ainsi les mâchoires, sans contact, par un simple jet de fluide; nous produisons la symphise, et, à son grand mécontentement, le sujet ne peut plus articuler une parole, et, malgré tous ses efforts, il lui est impossible de desserrer les dents; cela ne prouve-t-il rien encore?

Un somnambule étant en crise, nous posons l'une de nos mains sur l'articulation de l'épaule, de manière à envelopper les muscles extenseurs; de l'autre main, nous saisissons celle du sujet, de telle façon que l'extrémité de nos doigts corresponde avec la paume de sa main; nous étendons brusquement le bras du somnambule et nous le maintenons dans cette position *en donnant* fortement, jusqu'à ce que nous sentions la rigidité tétanique se produire dans nos doigts. Nous faisons ensuite quelques passes descendantes, en donnant par saccades et en insistant sur les articulations. Le bras étant ainsi paralysé, nous pouvons le piquer, le brûler, le torturer à notre aise, sans que le sujet ressente la moindre douleur. Si nous dégageons alors la main ou l'avant-bras, à l'aide de passes transversales faites *en retirant* ou simplement en *soufflant froid* sur ces parties, la sensibilité reparait aussitôt. Nous pouvons impunément meurtrir le haut du bras, et nous ne pouvons point pincer la peau de la main sans que le somnambule ne se plaigne. Si, après avoir paralysé les jambes d'un sujet, nous le réveillons sans dégager les membres inférieurs, nous pouvons les torturer à notre guise, sans que le patient éprouve d'autres impressions que celle de l'étonnement. — « Mais je rêve donc, » s'écriera-t-il; « mais je suis donc mort? » et il se palpera pour s'assurer qu'il est bien et dûment en vie.

Tout cela ne prouve-t-il rien non plus? et croyez-vous que ce soient là des effets de l'imagination? Quant à nous, nous pensons que l'imagination produirait un résultat tout opposé.

Nous pourrions multiplier ces expériences. Mais nous en resterons là pour aujourd'hui. Ces faits nous paraissent concluants.

Ludwig D'Arbaud.

CORRESPONDANCE PARISIENNE.

Prescience des sexes. — Application du magnétisme à l'art obstétrical. — Des meilleurs moyens d'affermir le magnétisme dans la voie scientifique. — Mémoire de M. le Dr Roux. — Dispensaire magnétique. — La Ruche Spirite bordelaise. — Un Esprit, lauréat des Jeux-Floraux. — Lettre d'un mort à son neveu qui l'a empoisonné.

Paris, 10 juillet 1865.

L'année dernière, j'ai mis en somnambulisme une femme enceinte de trois mois environ. Cette somnambule ne présen-

tait aucun des signes de la lucidité quand on appelait son attention sur des personnes ou sur des choses étrangères à son individualité.

Je songeai à l'interroger au sujet de sa grossesse.

— Etes-vous enceinte? lui dis-je.

Elle ne répondait pas. J'ajoutai alors :

— Tâchez de voir dans l'organe de la conception.

Il fut visible que cette femme faisait un effort particulier dans le but de remplir le mandat dont je venais de la charger. J'attendis un instant; après quoi je lui demandai si elle voyait.

— Je vois, répondit-elle.

— Quoi donc?

— Je vois mon enfant.

Et, sur ma demande, elle fit très-exactement, quoique dans un langage non scientifique, la description d'un fœtus de trois ou quatre mois.

— Quel est ou quel sera le sexe de votre enfant?

— Ah! j'aurai encore une petite fille! n'aurai-je donc jamais que des filles? dit-elle avec un mécontentement des plus marqués.

*
* *

Quelques jours après, je magnétisai dans la même maison, une dame enceinte de cinq mois qui, sous l'influence de M. le docteur Mossmann, avait été souvent mise en somnambulisme. Je cherchai à mettre à profit la clairvoyance dont elle était douée.

Elle m'indiqua d'abord très-exactement le siége d'une douleur que je ressentais au côté droit de la poitrine. Cela m'engagea à la prier de voir, dans l'intérieur de mon thorax, l'état des organes.

— C'est affreux! me dit-elle avec une expression de dégoût. Elle compara ce qu'elle avait sous les yeux à la poitrine de certain animal qu'elle avait vu égorger...

Il fallut insister pour lui faire surmonter la répugnance qu'elle éprouvait à regarder et pour lui faire dépeindre l'état de la plèvre du côté droit, laquelle était rouge, injectée et en contact avec un liquide séro-purulent.

Ce sont bien là les signes d'une pleurésie, dont j'étais atteint et qui commençait à s'amender.

Ensuite, je l'interrogeai sur le produit de sa conception, et ses réponses, de même ordre que celles de la somnambule précédente, m'apprirent qu'elle accoucherait d'un garçon.

— Pourrai-je, en vous magnétisant au moment de l'accouchement, vous épargner la souffrance?

— Assurément, répondit-elle.

— Et je ne nuirai point à cet acte qui, d'après l'Ecriture, doit s'accomplir dans la douleur?

— Non; vous pourrez, au contraire, en diminuer le danger.

Elle me fit alors entendre que le sommeil magnétique ne paralysait en rien les fonctions de l'utérus.

*
* *

Que fallait-il croire de tout cela?

En tous cas, j'étais résolu à magnétiser cette dame quand serait venue l'époque de la parturition. Le mari se prêtait de bonne grâce à cette expérience que désirait sa femme et qui, en présence du médecin de la famille, n'aurait pu être poussée assez loin pour devenir dangereuse, si tel eût paru devoir être son rôle. Eh bien! je laissai échapper cette occasion d'essayer les bienfaits du magnétisme. La maladie dont j'ai parlé, me força à abandonner Paris. Quand j'y rentrai :

La première de ces femmes était mère d'une jeune fille;

La deuxième était mère d'un garçon.

Le sexe du fœtus avait donc été reconnu de très-bonne heure par ces deux somnambules! Comme je n'avais point réservé pour moi seul leurs prédictions auxquelles je ne croyais pas, il en est résulté que tous ceux qui habitaient la maison de ces dames, et un grand nombre de mes amis, sont aujourd'hui convaincus de la possibilité de prévoir le sexe des enfants, au moyen du somnambulisme.

Quant à moi, je me garde d'étendre, à une loi générale, un fait particulier; mais je suis convaincu qu'il serait du plus grand intérêt d'expérimenter, dans l'accouchement, les propriétés anesthésiques du magnétisme. Je ne me rappelle point avoir rien lu, à ce sujet, dans les auteurs. A vous, cher M. Lafontaine, dont je ne possède ni l'expérience, ni l'érudition, de m'apprendre s'il a été écrit quelque chose touchant les ***applications du magnétisme à l'art obstétrical***[1] !

1. Voir, dans l'*Art de magnétiser*, par Lafontaine, 3me édition, p. 197, et dans le dixième numéro du *Magnétiseur*, janvier 1860, première année, la lettre du Dr Fauconnet, de Genève, sur un accouchement arrivé pendant l'existence de l'insensibilité magnétique, chez une jeune femme de 25 ans. Nous avons fait cette expérience trois fois, avec succès.

(*Note du Rédacteur.*)



* * *

L'*Union magnétique* publie, sur la question posée au concours : *Indiquer les meilleurs moyens d'affermir le magnétisme dans la voie scientifique*, le mémoire de M. le docteur Roux (de Cette). Ce mémoire parait être sagement conçu, et je ne m'étonne pas que le Jury lui ait décerné une médaille d'argent ; mais fera-t-il avancer la science mesmérienne ? Nul ne saurait l'affirmer. En effet, ce n'est point par des amplifications sur la méthode à suivre en matière magnétique, méthode qui ne peut être différente de celle des autres sciences, que l'on parviendra à réaliser des progrès réels et ineffaçables. Ce jour-là seulement, l'on mettra le magnétisme dans la véritable voie scientifique, où l'on adoptera les procédés restreints mais rigoureux de la physiologie moderne, où l'on reprendra un à un tous les faits signalés, où on leur fera subir le triple examen de l'observation, de l'expérience et de la raison, où on les soumettra successivement aux procédés de l'analyse et de la synthèse.

Il y a donc beaucoup à faire !

Ce n'est pas à dire que rien n'ait été fait de vrai, de bon, de durable. Il serait malséant de prétendre une pareille chose quand on possède les ouvrages de MM. Charpignon, Lafontaine, Du Potet, etc., et quand on lit périodiquement *le Magnétiseur* et l'*Union magnétique*.

D'ailleurs la création d'un *Dispensaire*, par la Société de magnétisme, est un projet qui peut bien faire augurer pour l'avenir de la science mesmérienne. Que ce dispensaire ne soit pas une entreprise prématurée, que la Société consacre une année, s'il le faut, à réfléchir longuement aux mesures à prendre, aux ressources à acquérir, aux précautions à garder, et, ainsi, pourra-t-elle mettre au jour une œuvre grande et durable ! Devra-t-on, à cause de cette dénomination, de *Dispensaire magnétique*, se priver des ressources de la médecine des Ecoles ? Je ne le pense pas. Quand un malade sera atteint d'une affection que le magnétisme ne saurait enrayer, je crois qu'on ne devra pas le soumettre à un traitement magnétique quand même, ni le laisser sans traitement aucun.

* * *

M. Trousseau l'a dit, dans ses conférences sur l'Empirisme, « ce n'est pas dans les bouges de quelques ivrognes que l'on

évoque les esprits. » J'ai sous les yeux les premiers numéros d'une publication bordelaise : « *La Ruche Spirite,* revue de l'enseignement des Esprits, » et j'y trouve la signature des hommes du meilleur monde. *La Ruche Spirite* contient d'excellentes dissertations sur la morale, la charité, la fraternité, et je les goûterais volontiers, si elles n'avaient la prétention d'émaner des Esprits. MM. les spirites bordelais se sont placés sous l'égide du grand pontife M. Allan Kardec, qu'ils appellent « notre cher maître » par ci, « notre vénéré maître » par là. En vérité, M. Allan Kardec doit rire dans sa barbe, si tant est qu'il possède cet attribut de la virilité !

Je ne saurais passer sous silence les lignes suivantes de *la Ruche Spirite :*

« Le mois de mai, ce joli mois des fleurs et des amours, n'a pas voulu fuir cette année, sans marquer d'un sceau indélébile la puissance des manifestations des Esprits. Aussi vient-il de laisser échapper de son délicieux parterre une charmante fleur qu'a cueillie un Esprit.

« Cette fleur, c'est la primevère que l'Académie des Jeux-Floraux vient de décerner, en séance solennelle, à son honorable interprète M. T. Jaubert, vice-président du tribunal civil de Carcassonne. »

Je me demande s'il est bien loyal de présenter à un concours, établi seulement pour les œuvres des hommes, les productions nécessairement supérieures des Esprits. N'est-ce pas de la dernière indélicatesse? Quoi qu'il en soit, je vais vous citer une pièce de vers dictée par un Esprit, à M. T. Jaubert et portant pour titre :

LETTRE D'UN MORT A SON NEVEU QUI L'A EMPOISONNÉ

Je t'écris, cher neveu, du fond de ma retraite.
Tu recevras bientôt ce paquet affranchi,
Mon courrier de vapeur ne se met pas en quête ;
Je pense, je commande, et l'espace est franchi.
Surtout lis pour toi seul ; même à ta gouvernante,
Mon épître pourrait paraître malsonnante.
Mais c'est trop discourir ; j'arrive. Franchement,
J'ai ri de bien bon cœur à mon enterrement.
A l'Eglise d'abord je fus un peu novice.
J'observai cependant beaucoup après l'office.

Chacun disait son mot. Le fossoyeur maudit,
Sur sa bêche appuyé, lorgnait mon vieil habit.
Un plaisant s'écriait : « Le vois-tu l'imbécile?
Pour son neveu vingt ans il s'échauffa la bile. »
Mes porteurs, respirant dans un air infecté,
Ne rêvaient qu'au plaisir de boire à ma santé;
Et le Suisse, pour mieux consacrer ma mémoire,
Comme eux, à ma santé, se promettait de boire.
Le vicaire irrité chantait entre ses dents :
« Ce cimetière est froid, ouvert à tous les vents.
« Choisir un pareil temps pour franchir cette porte!
« J'ai du monde à dîner; que le diable l'emporte! »
Penché sur mon cercueil tu murmurais tout bas :
« Le bonhomme est bien mort. Un mort ne revient pas. »

. . . .

. . . .

Erreur!.... Un mort revient. Ma paupière est glacée.
Mais mon œil mieux ouvert fouille dans ta pensée.
Je te vois secouant de sinistres terreurs,
Cacher, avec mon corps, ton secret sous les fleurs.
Je te vois marmottant d'hypocrites prières;
Je vois mes vieux écus rouler sur les bréviaires.
Un jour tu réunis les curés du canton,
Et ta gloire éclipsa la gloire de Caton.
Te souvient-il, neveu, du jour où ta maîtresse,
Du trépied magnétique imprudente prêtresse,
Sous ses doigts injectés, tordus par le frisson,
Sentit jaillir ces mots : « *L'infâme, du poison !* »
L'oracle avait parlé ; sa sentence était claire ;
Le guéridon criait, frémissait de colère.
Sous un rire bigot tu cachais ton effroi :
« Le démon! » disais-tu. Le démon c'était moi!....
Le démon!! le démon!! la conscience pure
Au Très-Haut d'un rival ne fit jamais l'injure.
Dans nos sphères les morts ne connaissent que Dieu.
Avocat du démon, empoisonneur, adieu!....

Pas trop mal, pour un esprit! Qu'en pensez-vous?

Jean Bloc

Sur la demande de notre confrère de l'*Union magnétique* de Paris, nous repruduisons l'avis suivant :

JURY MAGNÉTIQUE.

Concours de 1864. — Une médaille d'argent ou de bronze sera décernée à l'auteur du meilleur mémoire sur la question suivante : — TRAITER DE LA LUCIDITÉ EN GÉNÉRAL, ET PRINCIPALEMENT AU POINT DE VUE MAGNÉTIQUE ; DE SA NATURE ET DES MATIÈRES SUR LESQUELLES ELLE PEUT S'EXERCER ; DES MOYENS DE LA CONSTATER ET DU PARTI QU'ON EN PEUT TIRER.

Les mémoires devront parvenir avant le 1er AVRIL 1864. Ils pourront être écrits en français, en anglais, en allemand. en italien, ou en espagnol, et seront insérés s'il y a lieu. Le nom de l'auteur devra être sous enveloppe cachetée, sur laquelle se trouvera une épigraphe ou un signe reproduit sur le mémoire.

Adresser les pièces au bureau du journal, ou au rapporteur de la Commission du Jury, M. A.-S. Morin, rue Saint-Louis-en-l'Ile, 54, à Paris.

— CAROUGE, IMPRIMERIE A. JAQUEMOT. —



N° 6. 15 Septembre 1863. 5me Année.

LE MAGNÉTISEUR

JOURNAL DU MAGNÉTISME ANIMAL

PUBLIÉ PAR CH. LAFONTAINE

A GENÈVE.

Paraissant le 15 de chaque mois, par livraison de 16 pages in-8°.
Prix : Genève, 5 fr. ; Suisse, France, Italie, Belgique, 6 fr.
Angleterre, Amérique, Turquie, 10 fr.

ADMINISTRATION, RÉDACTION & ABONNEMENTS,
QUAI DES BERGUES, 31

On s'abonne pour la France et l'étranger, chez M. GERMER-BAILLIÈRE, rue de l'Ecole de Médecine, 17, à Paris. — Chez MM. CAMMELLI frères, à Florence.



AVIS.

Nous engageons les personnes qui n'ont point encore soldé leur abonnement, à vouloir bien nous en faire remettre le montant, soit pour Genève à notre domicile; soit pour Paris et la France, à M. Germer-Baillière, libraire-éditeur, rue de l'Ecole de Médecine, 17, à Paris ; et pour l'Italie, soit à MM. Cammelli frères, libraires à Florence, soit directement à Genève, par un mandat sur la poste.

DES MALADIES AIGUËS.

Nous allons encore aujourd'hui nous permettre de donner la relation d'une ou deux maladies aiguës, guéries par le magnétisme, car nous tenons à démontrer et à bien établir que le magnétisme agit avec efficacité et promptitude dans ces sortes de maladies, et que même il les guérit d'une manière plus facile, plus radicale et plus sûre que la médecine officielle.

Jusqu'à ce jour, les médecins ont accordé au magnétisme une action curative sur les maladies nerveuses; c'est déjà beaucoup pour des hommes qui sont nos adversaires nés, et que nous forçons à descendre de leur rang suprême. C'est là, il faut le dire, une de ces concessions immenses qui montrent l'inanité de la science médicale, en prouvant la vérité et la puissance du magnétisme. En effet, ce dernier, malgré tous les obstacles, toutes les préventions, toutes les entraves qu'on lui suscite, grandit toujours, doucement, mais sûrement, comme l'eau qui mine le rocher avec lenteur et qui cependant le perce à la longue.

Mais le public imbu, lui aussi, des anciens principes, marche lui-même lentement et avec une sorte d'effroi dans la voie du progrès, quelqu'en soit le genre. C'est ainsi qu'il n'a recours au magnétisme que pour les maladies vieilles et chroniques; et encore, n'est-ce qu'après avoir épuisé tous les médicaments et tous les genres de médecine. Car il en est de toutes sortes, et il serait trop long de les énumérer, trop difficile de les apprécier, et surtout de décider à laquelle il faudrait donner la préférence. Car chacune est préconisée par ceux des diplômés qui l'exercent, et dépréciée par tous les autres diplômés qui en pratiquent une autre.

Nous disons donc que le public ne s'adresse presque jamais au magnétisme pour les maladies aiguës, c'est-à-dire pour les maladies qui se déclarent tout à coup, telles que les fluxions de poitrine, les pleurésies, les inflammations d'estomac, d'intestins, les gastrites, les gastro-entérites, les congestions cérébrales, les fièvres typhoïdes, putrides, malignes, les fièvres éruptives, varioles, rougeoles, scarlatines, suettes, ni pour les inflammations d'organes essentiels.

En effet, le public semble penser que le magnétisme ne saurait exercer une action curative dans ces cas imprévus; il ne veut pas comprendre que, si le magnétisme agit avec efficacité et guérit lorsque le corps est usé tant par les remèdes,

saignées, etc., que par des maladies devenues chroniques; à plus forte raison, le magnétisme employé au début d'une maladie quelconque, peut agir avec bien plus de chances de succès, puisque l'on n'a que la maladie même à combattre, que le corps possède encore toutes ses forces, n'étant point encore affaibli par de longues souffrances, ni épuisé par les médicaments ou les saignées. Les organes qui ne sont point encore atteints par la maladie, mais seulement inactifs, embarrassés et presque paralysés, sont néanmoins disposés à produire une réaction, pourvu que celle-ci soit provoquée par une force active que les organes ne possèdent plus en eux-mêmes. Eh! bien, le magnétisme leur donne sans secousse cette force absente; il les stimule, il excite la circulation de tous les fluides; il l'active, il provoque de fortes transpirations, qui raniment les fonctions de la peau et ramènent la circulation dans le réseau nerveux de l'épiderme; — il débarrasse le corps par des exsudations critiques des effluves viciés qui gênent les fonctions des organes principaux; — il calme le système nerveux, abat la fièvre en rétablissant la circulation et le calme; — puis il remonte le moral, en impressionnant l'imagination du malade, et en lui faisant en quelque sorte toucher du doigt sa guérison, par le prompt soulagement qu'il procure.

Aussi, dans les maladies aiguës traitées par le magnétisme, la guérison est plus prompte, plus certaine, plus radicale, et, comme nous l'avons dit, sans convalescence.

INFLAMMATIONS DE LA MATRICE ET DE LA VESSIE.

Madame H... M..., jeune femme de vingt-six ans, fut atteinte en juillet dernier d'une inflammation de la vessie et de la matrice.

Elle éprouvait des douleurs violentes dans le bas-ventre et dans le bas de la colonne vertébrale. Les urines étaient très-chargées et d'un rouge de brique; il y avait des cuissons très-vives et très-douloureuses dans la vessie, dans les urétères de droite et de gauche, et dans le canal de l'urètre au moment de l'expulsion des urines, qui ne se faisait que goutte à goutte, et dont le besoin se faisait sentir à chaque minute, sans pouvoir être satisfait. La matrice était grosse, pesante et trop basse, la malade y ressentait des élancements très-vifs et un brûlement continu qui causait une angoisse incessante; il y avait dans les cuisses des douleurs et des élancements crampoïdes accompagnés de fatigue et de faiblesse.

La malade éprouvait une pesanteur douloureuse dans la tête, à l'os frontal et au cervelet. Elle n'avait plus d'appétit, mais au contraire tous les aliments lui inspiraient du dégoût, et il régnait dans tout le corps une faiblesse telle, que la malade ne pouvait se tenir sur ses pieds, et qu'elle s'évanouissait lorsqu'on voulait l'asseoir.

Il y avait quelques jours que cette jeune femme souffrait ainsi, lorsque je fus appelé, le 5 juillet.

Après avoir constaté son état, je lui pris les pouces, je fis de grandes passes, puis posant une de mes mains sur le bas-ventre, et l'autre sous les reins, je magnétisai avec force.

Au bout d'une demi-heure, les douleurs commencèrent à diminuer dans les reins, mais elles persistaient avec violence dans la matrice et la vessie. Cependant, au bout d'une heure de magnétisation, elles se calmèrent, et la malade, qui pouvait à peine respirer auparavant, put le faire à pleins poumons. Je fis appliquer des compresses d'eau magnétisée sur le bas-ventre, sur les reins et entre les jambes, sur les parties génitales; je les fis renouveler souvent et maintenir continuellement. J'ordonnai pour boisson l'eau magnétisée prise par petites quantités.

Après la deuxième magnétisation, un changement très-sensible s'opéra; les douleurs n'étaient plus continues, mais intermittentes et moins aiguës.

Je magnétisai également la tête et l'estomac par l'imposition des mains, et après huit jours de soins magnétiques, tous les accidents eurent entièrement disparu.

Cependant, chaque fois que la malade se levait et s'asseyait, elle éprouvait encore dans le bas-ventre une secousse, comme si la matrice tombait et voulait sortir du corps; et ce ne fut qu'après quinze jours de magnétisations soutenues, et grâce à l'application continue des compresses, que ce dernier accident disparut.

Dès lors, la malade put sortir et reprendre ses occupations; elle était entièrement guérie et ne conservait plus aucun ressentiment douloureux dans les organes qui avaient été si violemment attaqués.

J'avais commencé ce traitement le 5 juillet, et le 19 du même mois, c'est-à-dire en quinze jours, la guérison était complète.

Ch. LAFONTAINE.

FASCINATION ET MAGNÉTISATION D'UN SERPENT PROUVANT LA THÉORIE FLUIDIQUE.

Il n'y a pas de doute que la question du fluide soulèvera, peut-être pour longtemps encore, de bien vives discussions dans le monde magnétique ; mais je crois qu'on finira un jour par s'entendre, car il me semble qu'il est et qu'il sera toujours impossible d'expliquer d'une manière rationnelle le moindre fait magnétique sans un agent quelconque.

Faire du magnétisme avec rien, guérir tant de maladies, obtenir une foule de phénomènes par la seule puissance de l'imagination, c'est ressembler exactement à cet avare qui, un morceau de pain à la main, dinait en face d'une boutique de restaurant. Prendre un repas imaginaire n'est pas chose difficile, sans doute, mais l'imagination suffit-elle pour contenter l'estomac?...

Le fait suivant, prouve d'une manière patente et irrécusable, l'existence d'une force, nommée, par un grand nombre de magnétistes, fluide impondérable, et qui circule non-seulement dans tous les organismes vivants, mais encore dans toute la création.

Plusieurs voyageurs ont parlé des charmeurs de serpents et ont raconté des choses vraiment merveilleuses concernant la puissance fascinatrice de ces aventuriers nomades. Parmi ces voyageurs, très-peu ont cherché à approfondir ces étranges phénomènes, les uns par ignorance des phénomènes magnétiques, les autres par une espèce de répugnance à entrer dans le domaine d'une science regardée comme une véritable chimère par les écoles dominantes. Quoiqu'il en soit, quelques-uns d'entre eux, plus courageux dans leur opinion, reconnaissent aujourd'hui que ces curieux phénomènes sont dus au magnétisme, c'est-à-dire à cette force occulte qui se porte de l'homme à un être organisé quelconque et qui peut aller jusqu'à lui soustraire sa volonté propre, et à le jeter momentanément dans un état de mort apparente.

Cataleptiser les reptiles les plus venimeux jusqu'à pouvoir les toucher et les enrouler autour du bras, et, souvent, se faire mordre par eux sans ressentir aucun effet de leur redoutable venin, sont des jeux pour ces aventuriers qui s'amusent à étaler aux yeux des voyageurs étonnés leur savoir et leur puissance (1).

1. Les charmeurs arabes de la province de Sons, au Maroc, qui se nomment Eisowys, se font mordre par les serpents les plus venimeux et sucent la plaie qui leur est faite. Ils mangent souvent tout crus les serpents d'une nature moins venimeuse. (*Voyage au Maroc*, par F. de Lanoye).

Devant de pareils spectacles, il serait très-hardi de recourir à l'influence seule de l'imagination pour expliquer comment un reptile de la plus redoutable espèce peut, momentanément, tomber dans un état cataleptique et sentir, sous le regard foudroyant du bateleur, son imagination assez frappée pour se laisser dévorer tout cru.

Non, l'imagination est incapable de produire de pareils prodiges. Comment surtout recourir à son influence pour expliquer les étranges phénomènes qui se sont dernièrement passés sous nos yeux?

Je me trouvais, il y a quelque temps, dans les ruines d'Éphèse avec un de mes amis, M. le colonel Réchat Bey. Nous avions pour conducteur un turc nommé Osman, qui marchait à pied à côté de nous, selon l'usage oriental. Nos montures avançaient lentement à travers les ruines de cette ville jadis célèbre, lorsque, au détour d'un sentier, nous vîmes apparaître, au-dessus des broussailles qui bordent le chemin, la tête verdâtre et visqueuse d'un énorme serpent. Nos chevaux effrayés s'arrêtèrent d'eux-mêmes. Effrayés nous-mêmes de cette apparition inattendue, nous nous consultions du regard, ne sachant quel parti prendre, lorsque Osman nous fit signe de la main de rester immobiles, puis, sans manifester aucune crainte, il se mit à fixer ses yeux noirs et brillants sur ceux du reptile. L'animal, qui se préparait à passer au-dessus des broussailles, sentit apparemment la puissance de ce regard qui s'était attaché sur le sien, et, au lieu d'avancer vers nous, il se laissa tomber presque inerte et sans mouvement sur le sol. Notre conducteur fit alors quelques pas vers lui, et, tout en marmottant des paroles dans une langue qui nous était inconnue, il se mit à lui cracher à plusieurs reprises sur la tête, accompagnant cette étrange magnétisation de force contorsions et de grimaces horribles.

L'immobilité du serpent ne dura que quelques secondes; il releva lentement la tête, et le premier mouvement qu'il fit fut du côté de notre guide. — « Osman, éloignez-vous, » criâmes-nous saisis de crainte et incertains, en ce moment de danger, de la puissance magnétique de notre conducteur.

« Ne craignez rien, *effendi,* » nous dit-il en souriant, et en continuant ses étranges manœuvres, « le yelanc (serpent) va dormir. » En effet, le reptile se traîna sur le sol pendant quelques secondes seulement, puis s'affaissant sur lui-même, il resta cette fois-ci, pendant trois minutes, tout-à-fait sans mou-

vement. Alors Osman s'approcha de lui et le toucha avec son bâton. Voyant qu'il ne donnait plus aucun signe de vie, il le prit, l'enroula autour de son bras, autour de son cou et autour de sa tête en guise de turban, puis le remettant à terre il traça autour de l'animal engourdi, un grand cercle avec son bâton, sauta en-dehors de ce cercle magique, et, allongeant la main, il frappa tout doucement le reptile. Celui-ci, démagnétisé sans doute, se réveilla tout-à-fait et commença immédiatement à ramper avec force, mais arrivé à la circonférence du cercle, il s'arrêta comme foudroyé, étourdi, et ne pouvant franchir cette ligne mystérieuse, il se replia sur lui-même, fit un demi-tour et rampa, mais avec peine, vers le centre. J'avoue que ce spectacle me frappa de stupeur; une telle puissance magnétique jetée sur une ligne n'était point chose facile, pour nous autres magnétistes de salon. Et encore nous, nous avons affaire à des hommes, et le plus souvent à des femmes très-sensibles, tandis que notre guide magnétisait en plein air, et magnétisait un serpent.

Osman étendit encore la main vers le reptile, mais cette fois il ne le toucha point. Il tira seulement et avec force, une ligne droite à partir du centre du cercle jusqu'au-dehors de la circonférence, à un mètre de distance à peu près. Le serpent restait toujours immobile, mais peu après nous vîmes son corps onduler. Attiré sans doute par cette nouvelle ligne, il rampa tout doucement sur elle, mais chaque mouvement qu'il faisait le réveillait de son engourdissement. Arrivé enfin à la circonférence du cercle qui le retenait captif, il parvint à le franchir, et désormais libre de toute fascination, il s'enfuit et disparut dans les broussailles.

Ce fait parle de lui-même, et je crois qu'il serait inutile, je dirai même illogique de vouloir l'expliquer par l'influence de l'imagination. Un reptile qui s'endort et qui tombe dans un état cataleptique, ou qui, réveillé en sursaut, rampe et fuit cette atmosphère qui l'oppresse, et au moment où il se croit libre, se sent foudroyé par le simple contact d'une ligne tracée sur le sol, tout cela, à moins de croire sérieusement que l'imagination du serpent peut l'influencer jusqu'à le rendre esclave de la volonté d'autrui, prouve d'une manière évidente qu'un agent plus matériel que l'imagination est la cause unique de cette foule de phénomènes qui se produisent aux yeux de celui qui étudie avec amour la sublime science de Mesmer.

E. M. Rossi.

Smyrne, le 10 août 1863.

CORRESPONDANCE PARISIENNE.

Nécessité d'une démonstration du fluide magnétique avec les seules ressources de l'anatomie et de la physiologie. — Résumé de la note de M. de Lapeyrouse publiée sur ce sujet. — Appel à la discussion. — *Révélations sur ma vie surnaturelle*, par M. Douglas Home.

Paris, 10 septembre 1863.

Mille preuves ont été données de l'existence du fluide magnétique.

Pourquoi tant de personnes ne veulent-elles pas les accepter comme probantes et définitives et aiment-elles mieux rapporter à une autre théorie l'explication des faits magnétiques?

Parce que, jusqu'ici, tout en voulant démontrer une propriété extérieure de l'organisme, on n'a pas recherché, dans l'organisme même, les dispositions seules capables d'en rendre compte et d'en donner la réelle démonstration.

Un fluide, dites-vous, sans doute le fluide nerveux, émane de nous et possède, sur nos semblables, une puissance spéciale.

Je veux bien partager votre avis, mais, au moins, établissez d'abord comment le fluide nerveux fonctionne dans la machine humaine; montrez-nous ensuite qu'il est possible à ce fluide de s'échapper du corps, et de s'échapper, non avec une intensité toujours la même, mais avec une intensité très-variable, et directement en rapport avec l'action de la volonté.

Si, à l'aide de l'anatomie et de la physiologie, vous atteignez ce résultat, vous enlevez tout moyen sérieux de réfutation, aux détracteurs du fluide magnétique et vous faites rentrer, dans les lois ordinaires de la science, le magnétisme qui paraît, au premier abord, s'en écarter considérablement.

Eh bien! ce résultat, qui n'avait pas encore été tenté, vient d'être atteint dans une note publiée par l'*Union magnétique* du 10 août dernier. Je regrette que l'amitié qui me lie à M. de Lapeyrouse m'empêche de faire ressortir autant que je l'eusse voulu, l'importance et le mérite de son travail. Je dois me borner à en faire une analyse succincte, et à en présenter, sous forme de proposition, les points principaux.

1° Les nerfs sont formés d'éléments microscopiques appelés *tubes nerveux primitifs.*

2° Ces tubes présentent, à leur centre, une fibre de consistance solide (*cylindre-axe*) nageant dans un liquide visqueux et transparent (*moëlle nerveuse*).

3° Les centres nerveux (*encéphale, moëlle épinière*) se composent de deux parties distinctes, l'une *blanche,* formée comme les nerfs de tubes nerveux, l'autre *grise,* contenant encore des tubes, mais étant surtout caractérisée par des corpuscules ou *cellules nerveuses.*

4° A la périphérie et particulièrement à la paume de la main qui, à cause du sens du toucher, est très-riche en innervation, les nerfs se terminent par le *cylindre-axe* dépouillé de sa gaine médullaire et complètement libre.

5° On ne peut expliquer les phénomènes de la vie physique sans admettre, dans le système nerveux, une force particulière appelée principe, agent ou fluide nerveux. (A l'appui : opinion de Pujol, Cuvier, Longet, Matteucci, Helmotz, Du Bois-Reymond, Valentin, Kölliker, etc.

6° Le *cylindre-axe* est la seule partie active du nerf, « le seul conducteur du principe nerveux. » (Kolliker.)

7° Les nerfs se terminant à la périphérie par « le cylindre-axe dépouillé de toute matière isolante, l'agent nerveux n'est plus isolé à l'extrémité de ses conducteurs, » (Béclard) et se répand à la fois dans les parties intermédiaires et au-dehors de l'épiderme, c'est-à-dire au-delà de nos limites corporelles.

8° L'agent nerveux rayonne avec une intensité que la volonté commande.

9° Ce rayonnement du fluide nerveux est, selon toute probabilité, la cause des effets magnétiques.

Que si l'on va jusqu'à demander à M. de Lapeyrouse de quelle façon ce fluide nerveux agit sur le magnétisé, il vous répondra que ses investigations ne s'étendent pas aussi loin. J'ajouterai que, dans l'état actuel de la science, je ne crois pas possible la solution d'un problème aussi délicat.

Quoique ses assertions soient appuyées sur les plus grands noms de la science, M. de Lapeyrouse n'a pas, dit-il, la prétention de les croire à l'abri d'objections sérieuses, et il accueillera avec reconnaissance la critique que l'on voudra bien en faire.

A l'œuvre donc, messieurs les ennemis du fluide!

* * *

Le monde des Esprits s'agite toujours. Il ne se passe pas de semaine qu'on ne voie apparaître une publication spirite nouvelle.

Le célèbre médium Douglas Home a publié, il y a deux

mois à peine, un volume qui en est déjà à la deuxième édition et qui porte pour titre : *Révélations sur ma vie surnaturelle.*

M. Oscar Commettant, qui venait de combattre à outrance le spiritisme dans son livre des *Civilisations inconnues,* s'est armé de nouveau de sa plume la plus acérée et a disséqué, sans le moindre respect, ces *Révélations* desquelles il a fait jaillir toutes sortes de bouffonneries inattendues. Nous n'essaierons pas d'imiter le spirituel rédacteur du *Siècle* et nous nous contenterons de vous apprendre que Douglas Home avait déjà des conversations avec les Esprits à un âge où, d'ordinaire, on ne brille pas par la facilité d'élocution, à l'âge de quatre ans.

Les talents du médium n'ont fait que grandir, et, aujourd'hui, à peine âgé de 30 années, il a eu l'honneur d'*opérer* devant toutes les cours d'Amérique et d'Europe.

« M. Home, » dit Desbarolles, « tire sa puissance de la lumière astrale, ou, si l'on veut, de l'électricité dont il est saturé, et puis, si l'on en croit les savants et les mages, du concours des esprits élémentaires qui nagent dans cette lumière et qui, grossiers et imparfaits, entrent volontiers en rapport avec les personnes maladives, que leur faiblesse ou leur irritation organique met plus à leur portée. Ils sympathisent avec elles et vivent de leur vie, pour ainsi dire. »

« Selon nous, » c'est toujours M. Desbarolles qui parle, « M. Home est une torpille humaine, » et la comparaison parait juste en cela qu'après plusieurs expériences, sa puissance s'émousse et se perd, et qu'il a besoin de repos pour se charger de nouveau d'électricité, comme le fait la torpille.

« C'est une grande table tournante incarnée.

« C'est un hercule en force électrique ; il réunit en lui l'énergie fluidique de cent, de mille hommes peut-être, et, dès lors, il peut à son gré, comme une multitude parfaitement d'accord, élever des courants qui déplaceront des meubles, ouvriront des fenêtres, briseront des tables, ou feront apparaître des mains qui, en résumé, ne sont en quelque sorte que les mains de rechange de M. Home ; en un mot, c'est son être multiplié. »

Foudroyer ce qui l'entoure et avoir des mains de rechange... Décidément cet *Home* est bien heureux !

Jean Bloc.

Nous nous faisons un plaisir de nous rendre à la prière de nos collègues de Florence, en publiant le programme de la

Société Philantropo-Magnétique qui vient d'y être fondée nouvellement.

SOCIÉTÉ PHILANTROPO-MAGNÉTIQUE DE FLORENCE

La Société Philantropo-Magnétique de Florence est aujourd'hui officiellement constituée : — elle se réunit dans des séances périodiques, elle a déjà constaté plusieurs phénomènes, et entrepris la cure de plusieurs maladies par le magnétisme animal, tantôt en suivant les aphorismes de la science médicale, tantôt en lui venant en aide par ses propres lumières.

La science de la médecine peut trouver d'immenses bénéfices dans l'étude et l'application du magnétisme animal ; l'un des principaux buts que la Société cherchera à atteindre, c'est la conciliation de ces deux éléments pour apporter leur puissance réunie au soulagement de l'humanité souffrante. Déjà plusieurs médecins distingués font partie de cette institution ; les cures entreprises par quelques-uns d'entre ses membres sont toutes gratuites, et s'accomplissent sans qu'il soit nécessaire de provoquer le sommeil magnétique. Pleinement assurés de l'encouragement et du concours des amis du magnétisme dans cette voie bienfaisante que nous nous appliquerons à parcourir, nous nous bornons à engager les personnes qui désirent connaître les règlements de la Société, à s'adresser aux soussignés.

Le Président,
Dr J. Molini, fondateur.

Le Secrétaire,
Dr C. Tedeschi.

Errata.

Messieurs les typographes ont transformé ma première causerie en un véritable banc d'huitres hérissé d'une multitude de *coquilles*. Je prie ces messieurs de vouloir bien apporter un peu plus d'attention dans la lecture de mon griffonnage et d'éviter, autant que faire se pourra, ce genre de métamorphoses.

Page 73. Au lieu de :... soit au moyen d'un objet mis en rapport à distance, il faut :.. *soit au moyen d'un objet. — Mise en rapport à distance.*

Même page. Au lieu de : les uns et les autres regardent ces phénomènes comme des effets physiques, lisez : des effets *psychiques.*

Page 74. Au lieu de : il ne peut plus entrainer les parties malades, lisez : il ne peut plus *actionner,* etc.

Page 75. Lisez : *odi*-magnétiques et *orblutes.*
Même page. Au lieu de : mettre la rétine en feu, lisez : en *jeu.*
Page 76. Lisez également : c'est que les orblutes ne sont pas un effet particulier de la rétine, comme le supposent les savants, mais bien une manifestation directe du fluide vital, manifestation produite par la contraction des muscles.
Même page. Lisez : on contracte les muscles du thorax, du *cou* et de la face.
Même page. Au lieu de : le flux vital, lisez : le *fluide* vital.
Page 77. Au lieu de : pupilles nerveuses, lisez *papilles* nerveuses ; au lieu de baromètre, lisez *biomètre.*
Page 80. Au lieu de : toutes les passes doivent être ainsi arrêtées pour prévenir la contraction du fluide, lisez : la *déperdition* du fluide.
Même page, ligne 21. Au lieu de : les pouces en dessus, lisez : les pouces *en dessous.*
Page 82. Au lieu de : jusqu'à ce que nous sentions la rigidité tétanique se produire dans nos doigts, lisez : *sous* nos doigts.

Daigne le lecteur excuser les fautes de l'auteur et les erreurs de Messieurs les typographes ! ..

UN MOT D'EXPLICATION SUR L'ERRATA DE M. D'ARBAUD.

Nous insérons aujourd'hui un long *errata* de M. L. d'Arbaud, qui accuse nos typographes de toutes les *coquilles* qui existent dans son article du mois d'août et que nous regrettons autant que lui. Il est bien vrai que ce sont eux qui ont fait les fautes d'impression, mais ils ne sont peut-être pas sans excuse.

Nous déclarons, nous, qui corrigeons toutes les épreuves de notre journal, que nous n'avons jamais pu lire en entier un manuscrit de M. d'Arbaud ; son écriture est pour nous indéchiffrable. On ne doit donc pas trop s'étonner que les typographes fassent des erreurs de mots, d'autant plus que M. d'Arbaud emploie quelquefois des mots nouveaux, tels qu'*orblutes* ou *arblutes*, qui ne sont encore ni dans le *Dictionnaire de l'Académie*, ni dans le *Dictionnaire de Médecine*, ni même dans celui de Bescherelle.

Nous lui ferons observer que nos articles et ceux de nos autres correspondants ne sont point lardés de fautes d'impression comme les siens, et cela parce que nous pouvons les lire.

Pour éviter toutes ces fautes qui sont aussi désagréables pour nous que pour l'auteur, nous avons envoyé à M. d'Arbaud les épreuves de l'article que nous insérons aujourd'hui, afin qu'il les corrige lui-même.

Dans un prochain numéro, nous exposerons nos idées théoriques et pratiques, lesquelles ne sont peut-être pas précisément les mêmes que celles de M. d'Arbaud, sur la manière de procéder pour la production de ces divers phénomènes.

LAFONTAINE.

CAUSERIE SUR LE MAGNÉTISME ANIMAL.

SOMMAIRE. — Examen de la question mise au concours pour 1864. — La vue magnétique simple. — La clairvoyance ou lucidité. — Méthode pour provoquer la vision magnétique chez tous les somnambules. — Choix des sujets. — La vue à travers les corps opaques. — Conditions de réussite. — Analyse de la vision magnétique. — Réfutation de la prétendue transposition des sens. — Fugacité de la clairvoyance.

Le jury magnétique de Paris a mis au concours pour 1864, la question suivante : *Traiter de la lucidité en général et principalement au point de vue magnétique ; de la nature et des matières sur lesquelles elle peut s'exercer; des moyens de la constater et du parti qu'on en peut tirer*. Sans attendre l'époque du concours, nous examinerons succinctement cette question.

Laissant de côté la lucidité naturelle qui se produit durant le cours de certaines névroses, telles que le noctambulisme, l'extase, etc., nous nous occuperons spécialement des phénomènes qui se manifestent pendant les crises magnétiques.

Mais avant de discourir sur les choses, il faut se fixer sur la valeur des expressions que nous allons employer.

La plupart des auteurs confondent *la vue magnétique* proprement dite, ou la faculté que possèdent les somnambules de se diriger sans encombre dans les ténèbres, de lire, d'écrire, d'accomplir un travail quelconque, avec la véritable *lucidité* ou *clairvoyance*. Ce dernier phénomène entraîne avec lui une idée de prévision, d'intuition, d'inspiration. Un somnambule n'est réellement *lucide* que lorsqu'il prédit l'avenir ; lorsqu'il a la prescience d'un événement non encore accompli. Celui qui ne fait que scruter le passé, qu'apercevoir ce qui s'accomplit autour de lui quelque soit la distance, au moment même où on l'interroge, celui-là n'est point lucide, il n'est que *voyant*.

La véritable lucidité est un phénomène exceptionnel qui se présente très-rarement. Ce phénomène est indépendant de la volonté du somnambule et du magnétiseur.

Nous ne pouvons mieux comparer cette faculté qu'à la *verve* ou à l'*inspiration* chez le poëte. Il n'en est pas de même de la *voyance* ou de *la vue magnétique simple*. **CE DERNIER PHÉNOMÈNE PEUT TOUJOURS S'OBTENIR ET CHEZ TOUS LES SOMNAMBULES SANS EXCEPTION**. Nous n'admettons point qu'un sujet ne soit pas *voyant*. S'il s'en trouve de cette espèce, c'est qu'ils ont été *gâtés*, ou bien encore c'est la faute des magnétiseurs qui ne possèdent pas assez d'expérience.

Pour nous, le magnétisme animal est une science positive, exacte; si l'on procède convenablement, on obtient des résultats constants, précis, mathématiques en quelque sorte.

Pour atteindre ce but, il faut opérer sur des somnambules *vierges*. Un somnambule vierge présente les conditions suivantes : Il n'a pas conscience de son état, *il ignore qu'il dort*, il parle de lui à la troisième personne, il jouit de toutes ses facultés, il est *voyant*, il agit comme un véritable noctambule, soit au grand jour, soit dans les ténèbres; l'obscurité n'existe pas pour lui.

Tous ces phénomènes ne peuvent se produire que dans le *somnambulisme parfait*, cet état est caractérisé par l'isolement complet, l'insensibilité absolue, l'oubli au réveil.

Hors de ces conditions on n'obtient que des résultats incertains, vagues, négatifs; nous ne saurions trop insister sur ce point capital.

Un magnétiseur qui veut obtenir des résultats positifs, constants, doit avoir un sujet dressé pour chaque genre d'expériences : un pour les épreuves qui ont trait à la vue magnétique et à la lucidité; le sujet affecté à ces sortes d'expériences ne doit pas être apte aux phénomènes de transmission de pensée, ce qui est une condition indispensable si l'on veut éviter les erreurs; un pour les épreuves physiques, telles que la paralysie, la catalepsie, l'attraction à distance, etc.

Un magnétiseur doit être jaloux de ses somnambules, comme un virtuose de son instrument, car rien ne se *fausse* plus aisément qu'un sujet vierge. Il faut par conséquent se garder de confier ses somnambules à des mains inhabiles, si l'on ne veut s'exposer à des mécomptes. Il faut en outre traiter les sujets comme des automates et ne jamais leur faire part des expériences auxquelles on a pu les soumettre; on doit tout leur

laisser ignorer, voire même leur propre état de somnambule, autant que cela sera possible.

Les somnambules doivent mener deux existences bien distinctes : la vie naturelle et la vie magnétique ; il faut éviter qu'ils aient conscience de la seconde si l'on veut conserver vierges toutes leurs facultés somnambuliques.

Maintenant nous allons enseigner au lecteur un moyen de rendre tous les somnambules voyants, c'est-à-dire de les mettre à même d'agir comme s'ils étaient parfaitement éveillés, de les faire lire, écrire, coudre, broder, soit au grand jour, soit dans les ténèbres, soit directement, soit avec l'interposition d'un corps opaque entre l'œil du sujet et l'objet sur lequel est portée son attention.

Un somnambule étant parfaitement disposé de corps et d'esprit et le temps favorable, sec et non chargé d'électricité, vous provoquerez le somnambulisme parfait.

Lorsque vous avez acquis la certitude que le sujet est *chargé* convenablement, qu'il n'éprouve aucune gène dans ses mouvements, aucune oppression, que son cerveau fonctionne régulièrement, vous appliquez la main à plat sur son front, les doigts étendus sur le haut de la tête (*sans donner*). Vous restez dans cette position pendant cinq à dix minutes pour dégager l'encéphale. Ensuite vous vous asseyez devant le somnambule, vous prenez un objet quelconque très apparent, une tabatière ou un livre et vous le présentez au sujet à une distance de quarante centimètres en le priant de nommer cet objet.

Il répondra probablement qu'il ne voit rien, ou qu'il n'aperçoit qu'un brouillard épais. Vous donnez alors la ferme assurance au somnambule que le voile qui couvre sa vue va disparaître comme par enchantement, s'il veut bien faire un effort pour surmonter cet obstacle. Vous l'exhortez de la voix, vous l'encouragez le mieux possible, vous insistez, et bientôt le sujet vous dira qu'il croit apercevoir quelque chose, mais qu'il ne distingue pas très-bien. Vous lui ordonnez de mieux préciser les contours, de se rendre un compte très-exact de ce qu'il entrevoit. Peu à peu il finira par distinguer nettement cet objet. Pour vous en assurer vous le questionnerez sur les moindres détails. Ensuite vous lui présenterez un autre objet, il le nommera immédiatement. Alors vous l'obligerez à se lever et vous attirerez son attention sur une chose qui peut l'intéresser, comme un livre nouveau, un tableau, un bouquet de fleurs, une broderie, etc., vous l'interrogerez à propos de

cette chose et vous le forcerez à se mouvoir, à agir. Dès lors il se conduira comme s'il était parfaitement éveillé, telle sera sa conviction intime ; gardez-vous bien de le dissuader à cet égard, laissez-le dans cette disposition d'esprit et traitez-le comme tel.

Vous pourrez alors aborder les expériences de la vision à travers les corps opaques. *Ce résultat peut toujours s'obtenir et chez tous les somnambules.* Pour cela il suffit de procéder d'une manière convenable.

Avant de résoudre cette question, nous croyons devoir poser ici un principe qu'on ne doit jamais perdre de vue. — *Un somnambule vierge n'a pas la conscience de son état; il ignore qu'il dort, par conséquent tout ce qui choque son raisonnement ou ses habitudes naturelles, paralyse ses facultés magnétiques.*

C'est pour avoir méconnu ce principe, que la plupart des magnétiseurs n'obtiennent chaque jour que des résultats négatifs. En opérant comme nous allons l'indiquer, ils réussiront infailliblement.

Vous donnez un livre à un somnambule et vous le priez de lire, à haute voix, une page quelconque. Dès qu'il a commencé sa lecture *et jamais avant,* vous interposez un écran entre le livre et l'œil du sujet à une distance égale de ces deux points. Le somnambule continuera de lire sans s'apercevoir de cet obstacle. Si vous placez l'écran directement sur le livre, c'est-à-dire là où est portée l'attention du sujet, celui-ci s'interrompra aussitôt et il se fâchera, ne comprenant pas pourquoi vous agissez ainsi vis-à-vis de lui.

Bref, pour que les expériences de vision à travers les corps opaques puissent réussir, *il ne faut point que les somnambules aient conscience de ces obstacles.* Vouloir obliger un sujet à voir un objet renfermé dans une boîte qu'on remet entre ses mains, ou le forcer à lire dans un livre fermé, c'est exiger de lui l'accomplissement d'un tour de force qui échoue le plus souvent, c'est le fatiguer inutilement, c'est le gâter, c'est courir le risque d'oblitérer ses facultés magnétiques pour toujours.

Il existe, ce nous semble, assez d'expériences concluantes, sans qu'il soit nécessaire de pousser les choses à l'extrême.

Ainsi nous plaçons un livre ouvert ou un écrit quelconque *dans le fond* d'une boîte, dite carton à papiers, nous prions le somnambule de lire ou de copier tel ou tel passage, et dès qu'il a commencé son travail, nous faisons fermer le carton par une personne isolée; le sujet continue comme si de rien n'était.

(La suite au prochain numéro.) L. D'ARBAUD.

— CAROUGE, IMPRIMERIE A. JAQUEMOT. —

N° 7. 15 Octobre 1863. 5me Année.

LE MAGNÉTISEUR

JOURNAL DU MAGNÉTISME ANIMAL

PUBLIÉ PAR CH. LAFONTAINE

A GENÈVE.

Paraissant le 15 de chaque mois, par livraison de 16 pages in-8°.
Prix : Genève, 5 fr. ; Suisse, France, Italie, Belgique, 6 fr.
Angleterre, Amérique, Turquie, 10 fr.

ADMINISTRATION, RÉDACTION & ABONNEMENTS,
QUAI DES BERGUES, 31

On s'abonne pour la France et l'étranger, chez M. GERMER-BAILLIÈRE, rue de l'Ecole de Médecine, 17, à Paris. — Chez MM. CAMMELLI frères, à Florence.

LE MAGNÉTISME ET LA MÉDECINE.

Nous avons toujours pensé, et nous pensons encore aujourd'hui, que ce ne sont point les discussions plus ou moins savantes sur les théories émises en magnétisme, qui ont fait faire un pas à cette science, et qui pourront le placer un jour au rang des autres sciences naturelles. Nous avons toujours reconnu que ce sont les faits seuls qui pourront lui donner la popularité nécessaire pour qu'il prenne sa place publiquement et scientifiquement.

Le magnétisme, nous l'avons toujours dit (et notre ligne de conduite magnétique a toujours suivi cette direction), ne peut être prouvé que par des faits et non par des discussions théoriques.

On doit surtout chercher à présenter au public les phénomènes magnétiques ; à démontrer et à établir par des faits positifs, cette force occulte contenue dans l'homme, qui lui permet de modifier la vie ordinaire de son semblable. C'est ainsi

que nous avons toujours agi depuis trente ans que nous pratiquons le magnétisme.

Peu importent les théories pour l'instant.

Ce qu'il est essentiel d'établir d'une manière irrécusable, c'est cette puissance curative qui rend la vie à des malades réputés *incurables*, pour lesquels l'art médical a été *impuissant*.

Il faut prouver par des faits que le magnétisme guérit en fortifiant, en augmentant la force vitale; que son action rétablit l'équilibre et l'harmonie dans tout le corps, sans jamais l'altérer, et qu'en sortant d'un traitement magnétique, l'homme est plus fort, plus vigoureux qu'avant de tomber malade.

Il faut démontrer par des faits que le magnétisme est l'antithèse de la médecine, qui guérit — quand elle guérit, — en affaiblissant, en épuisant le malade.

Il faut présenter les faits au public, qui seul est compétent. S'imagine-t-on qu'il ne commence pas à reconnaître que la médecine est plus nuisible qu'utile, avec ses poisons pharmaceutiques, qui, s'ils ne tuent pas sur l'heure, altèrent la santé pour le reste de la vie?

La médecine, qui se dit une science, n'en est pas une. Placez dix médecins près d'un malade, il ne s'en trouvera pas deux qui comprendront la maladie de la même manière, et qui indiqueront les mêmes remèdes.

La médecine n'est pas une science invariable, elle change ses allures. Tous les sept ou huit ans elle se prend de mode pour tel médicament, pour telle méthode, qui lui sert pour toutes les maladies; puis plus tard elle revient à ce qu'elle a abandonné. Elle tourne dans un cercle vicieux dont elle semble ne pouvoir sortir.

Après les purgatifs et les vomitifs, n'avons-nous pas vu à la suite de Broussais, tous les médecins saigner les malades, jusqu'à ce que leurs veines ne contenant plus que de l'eau, ils mourussent à la peine. Puis, quelques années après, la médecine répudiait la saignée et se prenait de passion pour la quinine, qui servait à tout.

L'homœopathie, avec ses doses infinitésimales, n'a-t-elle pas enterré à tout jamais ces médecines noires et dégoûtantes — délices des pharmaciens et désespoir des malades, — dans lesquelles on réunissait huit ou dix poisons, dont le mélange annulait, il est vrai, l'action curative, mais qui n'en altéraient pas moins l'organisation du malade.

Aujourd'hui les médecins donnent des poudres et de petites doses; ils se ruent sur l'électricité, et — Dieu merci, — ils en — usent, — même quand il ne le faut pas.

Nous le répétons, la médecine n'est pas une science. On rencontre de temps à autre quelques médecins, — ou plutôt des hommes qui, depuis de longues années, courbés du matin au soir sur le lit des malades, ont arraché à la nature une partie de ses secrets. — Mais ceux-là n'enrichissent pas les pharmaciens, — ils sont sobres de médicaments ; — ils ne suivent pas la mode pour tel remède ou pour tel procédé : — ils se contentent de venir en aide, avec prudence, à l'action de la nature. — Ces hommes-là sont savants, — ces hommes-là sont véritablement médecins. — Aussi sont-ils rares et même très-rares.

Le magnétisme n'est pas comme la médecine, il est *un*, il ne change pas. — Son action est simple et toujours la même, comme ses procédés. — Il tend toujours à rendre libre la circulation souvent interceptée des divers fluides, et à régulariser le jeu des différents organes dans leurs fonctions, soit en stimulant celui-ci, soit en calmant celui-là ; — il agit toujours selon les besoins du corps, et ne peut, dans aucun cas, devenir préjudiciable au malade, par son action sur un organe non affecté ; — *lui*, principe vital, il s'attaque au principe vital même du malade, il l'augmente, le diminue, le fortifie, le régularise en se communiquant et en se mélangeant à lui. C'est ainsi qu'il vient en aide à la nature, qu'il provoque chez elle des crises salutaires, et qu'il guérit — en changeant et en renouvelant en quelque sorte le principe vital dans le corps du malade. —

C'est donc par des faits positifs, par des guérisons qui ne sauraient être attribuées à aucune autre cause, que le magnétisme pourra se propager d'une manière utile, et briser les barrières et les obstacles que les savants officiels lui opposent.

Déjà quelques hommes de cœur et de talent commencent à le comprendre, et le magnétisme y gagne ; sa marche est lente, mais sûre ; il avance toujours.

Voici quelques faits qui viennent corroborer ce que nous avons dit, voici des guérisons qui prouvent combien la science médicale est vaine, combien elle est nulle dans son action. Ces guérisons prouvent en même temps la puissance qui appartient au magnétisme, la force qui le rend vainqueur de la souffrance, et dont les grands effets l'avaient fait considérer jadis comme une divinité bienfaisante.

FLUXION DE POITRINE.

Mademoiselle Henriette Heil, âgée de vingt ans, d'une constitution lymphatique-nerveuse, fut atteinte dans les premiers jours de septembre dernier, d'un coup de froid qui se porta sur la poitrine et le larynx. Le côté droit fut surtout com-

promis : outre une douleur dans la poitrine, qui correspondait au-dessous de l'épaule et qui empêchait la malade de respirer, il se forma dans l'intérieur du cou une grosseur nerveuse de la nature des glandes, qui disparaissait presque entièrement par moments, et qui dans d'autres se développait et grossissait beaucoup ; de plus cette grosseur était très-douloureuse et donnait les sensations d'une plaie intérieure ; il s'y était joint une toux sèche d'abord, puis accompagnée d'expectoration. Bientôt une fièvre violente s'empara de la malade ; on appela le médecin de la famille, qui avait guéri cette jeune fille quelques années auparavant d'une maladie grave ; il donna quelques remèdes et ordonna une diète sévère.

Quelques jours après, la faiblesse devint extrême ; la tête s'embarrassait, les idées devenaient confuses ; un délire momentané se déclara, accompagné d'une insomnie complète. L'ouïe perdit sa sensibilité, la vue se troubla, des évanouissements se présentèrent.

Le médecin voulut essayer du magnétisme, mais soit que l'expérience pratique lui manquât, soit qu'il eût plus de bonne volonté que de force, la malade n'éprouva aucun soulagement dans ses souffrances, et elle continua à s'affaiblir de plus en plus, au point que le dimanche 27 septembre, elle eut un évanouissement de plusieurs heures, après lequel elle ne semblait plus ni voir, ni entendre, et ne pouvait plus parler.

Ses parents, fort inquiets, envoyèrent chercher le médecin, qui malheureusement n'était point chez lui ; on alla chez un autre sans être plus heureux. Ce fut alors que le père vint me chercher.

Il était près de minuit, je trouvai la malade dans un accès de fièvre des plus violents, lequel s'unissait toutefois à un état de faiblesse excessive ; elle eut grand peine à m'indiquer les souffrances qu'elle éprouvait.

Je reconnus, ou, si on le préfère, je crus reconnaître que l'inflammation, la maladie même n'était pas la cause de l'état dangereux dans lequel se trouvait la malade, mais que cet état critique provenait d'une diète trop sévère et trop prolongée, et que cette jeune fille se mourait tout simplement d'inanition.

Je la magnétisai en prenant les pouces d'abord, puis, lorsque j'eus observé que la malade ressentait les premiers effets magnétiques, je fis de grandes passes sur tout le corps, afin de dégager la tête et de calmer tout le système nerveux. Bientôt en effet, les douleurs de tête diminuèrent, le pouls se ralentit et devint régulier tout en restant nerveux, et la fièvre cessa presqu'entièrement.

Je plaçai ensuite ma main gauche sous l'épaule droite où se

faisait sentir le point douloureux; je posai ma main droite sur la poitrine, et plus tard, descendant celle-ci sur l'estomac, je maintins cette position pendant une demi-heure; je provoquai d'abord une grande chaleur par tout le corps, puis de la moiteur et enfin une forte transpiration qui continua après la magnétisation. La tête se dégageait de plus en plus. Je demandai à la malade si elle voulait manger, elle répondit affirmativement et avec un sourire qui éclaira toute sa physionomie.

Malheureusement il n'y avait pas de bouillon dans la maison, et la nuit était trop avancée pour qu'on pût en trouver ailleurs. Je demandai du vin que je mélangeai avec un peu d'eau, je magnétisai cette boisson dont la malade but quelques gouttes avec un plaisir évident; je lui en donnai à plusieurs reprises la quantité d'une cuillerée à soupe.

Enfin je me retirai à une heure du matin, et la malade qui depuis quinze jours avait entièrement perdu le sommeil, dormit jusqu'à six heures. Elle but alors quelques gouttes d'eau et de vin magnétisés, et lorsque je revins vers onze heures et demie, elle avait déjà pris du bouillon et un potage léger qui avaient passé sans douleur. La tête était bien moins douloureuse, les idées moins confuses, le regard n'était plus vague et vitreux.

Je magnétisai Mlle H. pendant une heure et demie par de grandes passes après avoir pris les pouces, et je provoquai de nouveau une forte transpiration. Je lui permis encore un potage et une petite côtelette dont elle mangea une partie; elle but aussi une cuillerée de vin de Bordeaux pur.

L'accès de fièvre se présenta à la même heure que les jours précédents, mais il fut beaucoup moins violent et plus court; il avait à peu près cessé lorsque j'arrivai à sept heures et demie.

Mlle H. était déjà moins faible, la voix était revenue ainsi que l'ouïe et la vue; je la trouvai si bien que je ne la magnétisai pas. Je travaillai seulement cette espèce de glande au cou qui la faisait encore souffrir. Je fis une légère friction digitale. L'eau magnétisée que la malade buvait, agissant intérieurement, cette glande diminua de grosseur.

Le mardi je fis ma visite à sept heures du soir; l'accès de fièvre n'avait point reparu, le cou ne faisait plus mal et la douleur de l'épaule ne se faisait plus sentir.

Je magnétisai cependant la malade, afin de consolider le mieux et d'en faire une guérison complète. En effet, quand le mercredi j'allai voir Mlle H., ce fut elle qui m'ouvrit la porte et qui me déclara que jamais elle ne s'était si bien portée. Ce fut donc grâce à trois magnétisations, dans l'espace de

deux jours, que cette jeune fille fut guérie entièrement d'un mal excessivement grave.

HÉMORRHAGIE UTÉRINE.

Madame Laué, d'une constitution nerveuse et lymphatique plutôt que sanguine, fut atteinte, à l'âge de trente-sept ans, et à la suite de grandes fatigues et de violents chagrins, d'hémorrhagies utérines qui duraient vingt-deux jours, en laissant à peine huit ou neuf jours d'intervalle. Pendant leur durée, cette malheureuse femme perdait des flots de sang, à tel point que lorsqu'elle était forcée de marcher dans sa chambre, le plancher était littéralement arrosé ; lorsqu'elle était alitée, les matelas étaient traversés et le sang coulait sous son lit.

Elle avait plusieurs fois par jour des crises au cœur qui se manifestaient par des contractions, des pincements, des élancements extrêmement douloureux, qui en arrêtaient les battements ; il lui semblait que son cœur était serré dans un étau et qu'avec des tenailles on le tiraillait en tous sens, le tordant et le déchirant. Tous les trois ou quatre jours elle avait une crise dont la violence et la durée de plusieurs heures mettaient la malade en danger de mort. Il s'y joignait encore des étouffements et des étranglements hystériques.

Cette dame était d'une faiblesse extrême ; elle éprouvait en outre dans la tête des douleurs aiguës qui brouillaient ses idées et les rendaient si confuses, qu'elle craignait de devenir folle. Pendant un an, elle avait eu l'idée fixe de se jeter par la fenêtre ; heureusement que, par son ordre, on ne l'ouvrait jamais sans qu'il restât quelqu'un près d'elle ; et dans ces moments, elle restait au milieu de la chambre, sans oser s'approcher de la fenêtre, sentant bien qu'elle n'aurait pu résister à l'impulsion qui la poussait à se précipiter dans la rue ; — elle avait entièrement perdu le sommeil et l'appétit.

Cet état durait depuis neuf ans, sans que l'art médical eût pu lui procurer le plus léger soulagement, sans que les médecins fussent parvenus à réduire les hémorrhagies, dont la violence et la durée avaient persisté pendant ces neuf années.

Madame Laué avait cependant été traitée à Marseille, où elle habitait, par des médecins auxquels on reconnaissait du talent et du dévouement pour leurs malades. Il nous suffit de citer parmi eux le docteur Roberti et le docteur Behm. Ce dernier continua toujours ses visites.

Ce fut le 29 juillet dernier, que Madame S....., qui se trouvait à Genève en même temps que Madame Laué y était

venue pour respirer l'air natal au milieu de sa famille, me conduisit chez cette dame et me pria de l'entreprendre.

J'avoue qu'après avoir appris les détails de cette affreuse maladie, racontés par la malade elle-même; après avoir vu Madame Laué dans l'état de faiblesse et d'anéantissement où elle était plongée, ce fut avec regret que je me décidai à lui donner mes soins. Je n'osais pas espérer, dans un cas aussi grave, aussi ancien, et sur un sujet aussi épuisé et aussi énervé, non-seulement produire la guérison, mais encore aucune amélioration, aucun soulagement.

Cependant, à la prière de Madame S......, je magnétisai Madame Laué le 30 juillet. A peine eus-je pris les pouces, que ses yeux se fermèrent; je fis quelques passes, sans descendre plus bas que l'estomac, et j'aurais obtenu promptement le sommeil, mais j'avais promis à la malade de ne point l'endormir. Je ne m'occupai donc absolument que de calmer le système nerveux, qui était dans un état difficile à décrire. J'y parvins, et dans la journée elle n'eut au cœur que deux crises fort légères, et elle dormit deux heures pendant la nuit, ce qui ne lui était pas arrivé depuis de longues années.

Je magnétisai de la même manière pendant plusieurs jours, observant de ne faire que des passes légères et calmantes, et de ne point descendre plus bas que l'estomac, afin de ne pas donner d'impulsion au sang en agissant trop fortement. Peu à peu la tête devint moins lourde, moins vide et moins douloureuse.

J'avais fait appliquer dès le premier jour, sur le bas-ventre, des compresses d'eau magnétisée. Le 3 août l'hémorrhagie se présenta. La précédente avait duré vingt-deux jours et s'était arrêtée le 27 juillet. Elle n'avait donc laissé que sept jours d'intervalle, du 27 juillet au 3 août.

Je fis continuer l'application des compresses d'eau magnétisée, mais je cessai les passes, et je plaçai une main sur le bas-ventre et l'autre sur le bas des reins. Il me fut impossible, pendant le premier et le second jour, de modérer l'écoulement qui était d'une force extrême. La malade, qui avait repris un peu de force depuis les premières magnétisations, était retombée dans une faiblesse effrayante. Les douleurs de tête étaient redevenues violentes, les crises de cœur ne lui laissaient pas un instant de repos, et quoiqu'elles ne fussent plus que des pincements, elles devenaient intolérables par leur répétition.

Enfin le troisième jour le magnétisme commença à produire des effets décisifs, l'écoulement diminua légèrement, et dès le quatrième jour il n'était plus autre chose que des règles abondantes. Je maintins cet état pendant les dix-sept jours que dura

l'évacuation, du 3 au 20 août, mais la malade était beaucoup moins faible, parce qu'elle avait perdu bien moins qu'à l'ordinaire et bien moins longtemps.

Je repris les passes jusqu'à l'estomac; elles calmèrent la tête et ranimèrent un peu les forces.

La malade se trouva mieux; elle avait seulement, tous les deux ou trois jours, une légère crise au cœur au lieu de cinq ou six chaque jour. Il est vrai que chaque séance de magnétisme en provoquait une autre dont j'étais maître presque instantanément.

Je constatai cet effet avec plaisir; je ne le cherchais pas, mais cette crise arrivant pendant la magnétisation et dominée de suite, amenait du calme pour le restant de la journée.

L'intervalle suivant entre les hémorrhagies fut plus long; il fut de douze jours au lieu de neuf; il dura du 20 août au premier septembre, jour où se déclara une nouvelle hémorrhagie.

Madame Laué perdit peu durant la première nuit; pendant la matinée l'écoulement fut violent, mais la magnétisation le calma, et le deuxième jour la malade perdit très-peu. Bref, cette hémorrhagie n'en fut presque plus une, elle s'arrêta le 12 septembre, n'ayant duré que onze jours au lieu de vingt-deux, c'était donc déjà onze jours de gagnés et de plus, l'écoulement n'avait pas été violent. Aussi la malade reprenait-elle des forces, les maux de tête devenaient rares, les crises de cœur ne se présentaient plus que pendant la magnétisation, elles étaient courtes et promptement dominées. Cependant il y en eut une en-dehors de la magnétisation, qui fut très-violente et qui laissa la malade dans un état de malaise assez grave pendant un jour.

L'appétit était revenu, les nuits étaient bonnes et calmes, la malade, qui avait repris des forces, sortait quand il faisait beau; la gaité et l'espérance reparaissaient chez elle et sa physionomie était entièrement changée.

L'intervalle suivant fut encore plus long, du 11 au 28 septembre, 17 jours, les règles ayant paru le 28. Je dis les règles, car il n'y eut pas, à proprement parler, d'hémorrhagie; l'écoulement eut lieu pendant les deux premiers jours comme chez les femmes très-sanguines, et devint ensuite à peine sensible; il s'arrêta le 5 octobre, n'ayant duré que 7 jours et demi au lieu de 22. Jamais pareillle chose n'avait existé depuis l'origine de la maladie, c'est-à-dire depuis 9 ans.

Pendant les règles, le 2 octobre, une crise plus violente que je n'en avais jamais vu, s'était présentée; on était venu me chercher. L'état dans lequel je trouvai la malade m'effraya véritablement, et il ne me fallut pas moins de 15 minutes pour

faire cesser cet épouvantable accès, qui laissa le cœur et l'estomac serrés jusqu'au 8; la malade éprouva ce jour-là une crise pendant la magnétisation, mais celle-ci, quoique aussi très-violente, fut promptement terminée, et dissipa le malaise qui existait depuis la crise violente du 2 octobre.

Cependant la malade n'en fut pas autrement affectée, et son état est aujourd'hui des plus satisfaisants. Les crises ont cessé depuis longtemps d'être journalières; il se fait encore sentir quelquefois un peu de gêne au cœur, mais ces ressentiments sont peu douloureux. La malade sort, agit, se promène; il lui semble être entrée dans une nouvelle vie; arriverai-je à la guérir entièrement? Je l'espère; je fais plus, je le crois. Et c'est avec quelque raison, car le plus difficile est fait.

Le magnétisme a été assez puissant pour modérer et arrêter les hémorrhagies quand elles étaient dans toute leur violence, et lorsque la malade n'avait en elle-même aucune force pour réagir contre le mal. Aujourd'hui que Madame Laué s'est reprise à la vie et qu'elle n'est plus aussi faible; aujourd'hui que les hémorrhagies sont dominées, il ne reste plus qu'à continuer le même traitement, en proportion duquel les forces conquises par la malade augmenteront par la cessation des crises de cœur et des hémorrhagies.

Après avoir obtenu de si grands et de si prompts résultats, je dois espérer fermement une guérison complète. Le magnétisme aura donc une fois de plus, montré combien il est supérieur à la médecine, qui avait été impuissante à produire le moindre soulagement pendant de longues années.

C'est ici qu'il faut reconnaître la réalité de cette puissance donnée à l'homme; c'est ici qu'il faut avouer la nullité de la médecine, et proclamer le magnétisme comme le remède souverain, comme le remède divin, auquel rien n'est impossible.

Ch. Lafontaine.

CORRESPONDANCE PARISIENNE.

Absence de nouvelles magnétiques. — Le siècle de la publicité. — La poésie dans la science. — Un mémoire concis. — Critique du *Magnétiseur*. — Orblutes. — Phosphènes. — Question à M. d'Arbaud.

Paris, 10 octobre 1863.

Si je devais vous parler de locomotion aérienne ou si j'avais à vous entretenir des événements politiques, il est un grand nombre de considérations intéressantes qui me viendraient spontanément à l'esprit. Mais c'est sur le magnétisme que je dois écrire, c'est-à-dire sur une science muette en quelque

sorte, et qui n'offre au chroniqueur aucun fait digne d'être enregistré.

Si c'était dans le domaine spirite que je voulusse pénétrer, je n'aurais qu'à choisir au milieu d'un amas de productions surnaturelles, et ma besogne ne saurait être fort difficile ; mais j'ai pris l'engagement de ne pas trop me hasarder en compagnie des Esprits.

Je sais ce qu'il peut en coûter d'un manque de prudence, et j'entends encore l'honorable M. Clever de Maldigny traiter de « brave et aventureux jeune homme » votre très-humble serviteur.

Toutefois, je puis constater en passant que, plus heureux que le magnétisme, le spiritisme ne cesse pas d'être l'objet de discussions sérieuses dans la presse et dans la société.

La *Revue française* a publié une série de lettres spirites, et la *Revue des Deux Mondes* du 15 septembre dernier contient un examen de la doctrine fondée par M. Allan Kardec avec la collaboration d'un nombre indéfini d'Esprits de toute nuance.

Quant au magnétisme, c'est à peine s'il trouve quelques modestes publications qui veuillent bien lui faire une petite place. De ce nombre sont : *La Science pittoresque*, *L'Abeille médicale* et *le Qui-Vive*, revue bi-mensuelle à peine éclose et pleine d'avenir.

Cependant Lacordaire a dit : « Notre siècle est marqué au front du signe de la publicité. » Pas d'idée qui n'ait aujourd'hui des organes. Nous possédons le *Journal des toqués* et le *Journal des urines ! !*

Nous avons la faveur d'assister à la naissance du *Petit Journal*, ce recueil à cinq centimes des crimes et débats, bientôt suivi du *Peuple*, du *Journal du Peuple*, du *Parisien*, tous de même prix et de même valeur.

Enfin, n'avons-nous pas senti la nécessité d'acheter à trois cent mille exemplaires la chanson du *Pied qui r'mue ?*

Et, pour comble, ne lisons-nous pas des feuilles périodiques émanées des Esprits et qui s'appellent :

La Revue Spirite, La Revue Spiritualiste, Le Progrès spiritualiste, La Vérité (!), *La Ruche spirite ?*

Eh bien ! dans notre belle France, si fertile en élucubrations de toutes sortes, au milieu de ce déluge de livres, de brochures et de journaux, la science mesmérienne ne compte qu'un organe : l'*Union magnétique*.

Organe officiel, ce qui n'est pas un mince inconvénient ; organe insuffisant par la quantité, quand il ne l'est point par la qualité.

Ouvrez les deux dernières livraisons de l'*Union magnétique*, qu'y trouvez-vous? un compte-rendu officiel des discussions de la Société sur l'influence des saisons et la part de l'âge et du sexe, dans la production des phénomènes magnétiques. Or, qu'enseignent ces discussions?

Nous n'hésitons pas à répondre : rien.

Ce n'est pas en faisant de la littérature qu'on résout un problème scientifique, ni même en dissertant ou plutôt en *ergotant*, comme aiment à le faire quelques membres de l'Association mesmérienne.

Assurément, ce n'est pas sans plaisir qu'on peut lire des phrases telles que la suivante :

« Au printemps, la nature à son réveil développe une ac-« tion vitale s'étendant au dehors avec une suavité, un charme « inexprimable ; effluves magnétiques, les phénomènes d'at-« traction se produisent sur tout ce qui existe ; un bonheur in-« connu ou oublié rapproche les êtres de la création. »

Ce n'est pas, dis-je, sans plaisir qu'on peut lire cette prose poétique, mais est-il bien utile de nous rappeler que les oiseaux se caressent au printemps? Au fond, cette phrase signifie-t-elle autre chose?

S'il vous plait, moins de poésie et un peu plus de rigueur quand il s'agit de science!

Je vois ensuite dans l'*Union* un article de notre collaborateur M. d'Arbaud, magnétiste plein de savoir, mais un peu trop fantaisiste quand il s'agit d'anatomie ; puis, quelques bons travaux bibliographiques de M. A. Dureau, sans oublier le rapport de la commission chargée de décerner le prix du concours de 1863.

Ce rapport nous fait connaître un mémoire conçu dans ces termes :

« Le meilleur, l'unique moyen d'affermir le magnétisme dans « la voie scientifique, c'est d'affermir la science elle-même dans « la voie des phénomènes naturels en général et dans celle du « magnétisme en particulier. Tout est là. »

Oui, tout est là. Somme toute, M. le Dr Roux n'a pas dit davantage.

Les enfants mordent le sein de leur mère ; j'imite les enfants et, après avoir critiqué l'*Union magnétique*, je vais critiquer le *Magnétiseur*.

Pardonnez, cher monsieur Lafontaine!

N'est-ce pas dans le *Magnétiseur* que j'ai naguère entendu parler de contractions magnétiques internes et externes? N'est-ce pas dans le *Magnétiseur* qu'on *rentre la poitrine* quand on aspire fortement ; que l'on contracte à volonté *les muscles du*

cœur ; que « l'on aperçoit le fluide vital sous la forme de lueurs phosphorescentes, qu'on désigne sous le nom d'orblutes ! » (1)

Je ne connais pas le mot *orblute*, mais en supposant qu'il soit synonyme de phosphène (deux mots grecs signifiant *lumière* et *faire briller*). Je demanderai à M. d'Arbaud si c'est bien le fluide vital que l'on voit quand, ayant fermé les yeux, on exerce sur la paupière une pression quelconque?

Il est établi que l'on éprouve des sensations de lumière quand on excite directement ou indirectement le nerf optique, et l'on appelle la lumière ainsi produite *lumière subjective*. Cette expression, n'indiquant pas la nature du phénomène, ne plaît pas à M. d'Arbaud qui pense que la lumière subjective n'est autre chose que la manifestation évidente du fluide vital. Je ferai observer à M. d'Arbaud que les nerfs acoustiques, gustatifs, olfactifs, jouissent de propriétés analogues à celles du nerf optique. De même que la galvanisation du nerf optique a donné une sensation de lumière, de même la galvanisation des nerfs acoustiques, gustatifs, olfactifs donneront des sensations de bruit, de goût et d'odeur.

M. D'Arbaud verra-t-il encore, dans ces *sensations subjectives,* des manifestations visibles (*ab oculo*) du fluide vital?

Je lui adresse cette question.

Jean Bloc.

CAUSERIE SUR LE MAGNÉTISME ANIMAL.

(Suite et fin.) [2]

Autre épreuve. Nous prions une personne de placer un écrit ou une feuille d'impression dans un passe-partout cacheté, pour qu'on ne puisse attribuer le résultat obtenu au tact ; ce passe-partout, après avoir été recouvert de plusieurs enveloppes, est enfermé dans une boite, laquelle est remise au somnambule dans un lieu parfaitement obscur et éclairé momentanément par une seule bougie. Le sujet est invité à ouvrir la boîte et à transcrire le manuscrit qui est renfermé dans le passe-partout. Dès que le somnambule s'est mis en devoir d'exécuter notre ordre, nous éteignons la bougie et nous le laissons agir, en l'invitant à nous prévenir lorsqu'il aura fini. Le sujet n'a point conscience de l'obscurité dans laquelle il se trouve, car, s'il en était autrement, l'épreuve manquerait. D'un autre côté, ce que nous entendons par le mot *ténèbres* n'a pas de raison d'être pour les somnambules : l'obscurité n'est qu'une chose relative qui n'existe pas pour eux.

(1) 3me annee, numéro 5, pages 75 et 77.
(2) Voir le numéro de septembre, p. 101.

L'espace est occupé par le fluide universel ; celui-ci produit une lumière particulière qui n'est appréciable que de la part des sensitifs et des somnambules. Aux yeux de ces derniers, tous les corps sont diaphanes ; pour les distinguer, les somnambules sont en quelque sorte obligés de les reconstituer. L'univers entier est rempli par une lueur incandescente que nous ne croyons pouvoir mieux comparer qu'à un léger brouillard éclairé par les rayons solaires.

La vision magnétique s'opère *par ondulations concentriques* et non par *rayonnement direct* comme la vue ordinaire. Les vibrations de l'éther ou fluide universel agissent directement sur la rétine et non sur la cornée, le cristallin et l'humeur vitrée. La vision magnétique s'exerce dans toutes les directions à la fois. Pour apercevoir un objet, un somnambule est obligé de *se mettre en rapport* avec le dit objet. Il faut qu'il fasse rayonner son propre fluide, qu'il réagisse *par influence* sur le fluide ambiant, et il ne perçoit la sensation que par *le choc en retour* ou le courant induit.

La vision magnétique a ses limites comme la vue naturelle ; elle est proportionnée aux facultés de l'individu ; elle peut être en outre modifiée par une foule de causes internes ou externes, telles que l'afflux du sang au cerveau, l'état de l'atmosphère, le milieu dans lequel se trouve le somnambule, etc.

Un sujet qui cherche à se rendre compte du lieu où il est, aperçoit successivement les objets suivant leur distance respective par rapport à lui, quelle que soit d'ailleurs la situation de ces objets, qu'ils soient placés devant lui ou derrière, peu importe.

Quelques auteurs ont prétendu que la vision magnétique pouvait s'exercer sans le secours des yeux ; que certains somnambules voyaient par la nuque, par l'épigastre. Ce sont là des hérésies grossières qui résultent d'observations fausses.

Les somnambules ne peuvent se passer du concours des yeux, pas plus que des oreilles ou de tout autre organe. En un mot, les fonctions des sens ne peuvent être changées. C'est là un principe immuable qui a été méconnu par quelques myopes qui ont admis *la transposition des sens*. Erreur physiologique, monstruosité s'il en fut jamais !

Les somnambules voient et entendent au moyen des yeux et des oreilles. Il est vraiment curieux que nous soyions obligé de soutenir cette vérité, digne de feu M. de la Palisse ! Voici d'ailleurs une preuve irrécusable : c'est qu'un aveugle ou un individu atteint de surdité n'y voit pas plus clair et n'entend pas davantage dans le somnambulisme que dans son état naturel. Ce qui prouve encore l'exactitude de cette vérité, c'est qu'il

suffit d'exercer un frottement assez intense, soit sur les paupières, soit dans le tube auditif d'un somnambule, pour paralyser immédiatement la vue et l'ouïe. Ce fait n'a pas besoin d'être commenté.

Pour que la vision magnétique puisse s'exercer dans des conditions normales, les somnambules ne doivent pas être dressés aux expériences de transmission de pensée. Sans cela *ils se laissent influencer* par les personnes qui les entourent, ils jouent le rôle de miroirs sphériques et réfléchissent simplement les images microscopiques qui sont photographiées dans la substance grise du cerveau de ces personnes. C'est ce qui arrive dans le plus grand nombre des cas. On doit éviter également d'appliquer un bandeau sur les yeux des somnambules afin de ne pas attirer le sang dans l'encéphale, ce qui peut suffire pour oblitérer les facultés naturelles du sujet. Enfin on ne doit tenter les épreuves de vision à distance, de clairvoyance et de lucidité proprement dite, que dans des conditions tout à fait favorables, tant pour ce qui regarde la disposition d'esprit du sujet, que l'état de l'atmosphère. Si le somnambule est préoccupé ou distrait, s'il hésite pour répondre à vos questions, s'il manifeste la moindre impatience, gardez-vous de tenter aucune épreuve, car dans ce cas vous vous exposeriez infailliblement à des mécomptes. Les somnambules ne voient *réellement* que ce qu'ils *veulent bien voir :* ce qui a de l'attrait, du charme pour eux, ce qui les intéresse directement. Si vous cherchez à attirer leur attention sur un sujet qui leur est indifférent, qui les ennuie, soyez assurés qu'ils se moqueront de vous ; ils vous débiteront la première bourde qui leur passera par la tête, pour se débarrasser de votre importunité et poursuivre, à leur aise, le cours de leurs idées. Vous croirez le somnambule en rapport avec la personne que vous lui aurez désignée et il sera préoccupé d'un autre individu qui habite un lieu diamètralement opposé. Il vous transmettra des détails vrais pour lui, mais faux pour vous, qui ne connaîtrez pas le mot de l'énigme.

Quant à ce qui est de la clairvoyance ou véritable lucidité, cette faculté ne se manifeste ordinairement que pour ce qui concerne *la prévision personnelle*. Comme nous l'avons dit plus haut, la clairvoyance est indépendante de la volonté du somnambule et du magnétiseur. Ce phénomène est essentiellement fugace, il ne se produit qu'accidentellement ; on ne doit donc pas chercher à l'obtenir d'une manière permanente ; il faut se contenter de l'observer lorsqu'il se présente, ce qui arrive fort rarement.

Beaucoup de personnes considèrent comme des faits de lu-

cidité, des phénomènes qui ne sont que *des effets de transmission de pensée*. Il faut se tenir en garde contre ces erreurs, et, pour cela, suivre les prescriptions que nous avons tracées.

L. D'ARBAUD.

CHRONIQUE.

Le magnétisme semble prospérer actuellement à Genève, sinon par la qualité de ses grands prêtres, au moins par leur quantité. On y compte bon nombre de magnétiseurs, — non, je me trompe, — de *professeurs de magnétisme ;*— on y rencontre des somnambules lucides, extra-lucides, extra-extatiques, qui voient à travers les corps humides comme les aveugles voient en plein jour à travers les murs. Et qu'on n'aille pas croire que nous parlons ici de ces somnambules qui pullulent à Genève à chacune de nos fêtes nationales, et qui, établis dans une voiture, ou sous une tente, ne font qu'apparaître pour s'évaporer comme leur lucidité.

Nous avons d'abord, car à tout seigneur tout honneur, nous avons la marquise de San Milan ; — nous lui demanderions bien, — si nous l'osions, — si c'est là un titre ou un nom, — mais qu'importe, — elle est somnambule *clairvoyante,* et de plus, *professeur de magnétisme*.

Dans ses annonces elle s'adresse à *ses relations,* car il paraît qu'une somnambule, quand elle est *marquise* et *professeur,* n'a pas de clientèle, ni de public ; aussi Mme la marquise de San Milan *reçoit-elle ses nombreuses relations* tous les jours de 11 à midi et de 3 à 5 heures.

Puis vient M. Lecomte, *professeur de magnétisme,* qui magnétise sa femme, dont on a fait une somnambule pour les affaires d'intérêt. Puis Mme Michaud, qui est à Genève depuis une dizaine d'années et qui avait annoncé en 1855, après le tremblement de terre du mois de juillet, qu'il y en aurait un autre en août, lequel bouleverserait de fond en comble la ville et transporterait le lac sur le Salève où il se tiendrait en équilibre. Cependant, rendons justice à Mme Michaud, elle est clairvoyante quelquefois et nous connaissons chez elle, quoi qu'ils soient rares, quelques faits positifs.

Nous en avons une autre à Plainpalais, puis encore une autre à Rive ; nous n'en connaissons pas les noms, malheureusement. Nous possédons en outre la somnambule de M. Lacroix ; quant à celle-ci, elle doit être merveilleusement lucide, car M. Lacroix, son magnétiseur, est *professeur de magnétisme;* et de plus, s'il faut en croire les paroles qu'il a prononcées dans no-

tre domicile, en s'adressant à nous-même, — « *il attire à lui, — même à travers les murs, — les maladies, les douleurs des malades, il s'en charge, puis s'en débarrasse facilement.* » — Nous avouons en toute humilité, que, nous, simple magnétiseur, et *non professeur,* — malgré nos trente ans de pratique sérieuse, ou peut-être à cause de l'expérience que nous sommes censé avoir acquise, nous avouons, disons-nous, que nous ne sommes pas de cette force.

Il y a encore près de Chêne, dans un petit village de la Savoie, un *somnambule magnétiseur* nommé Moreau, venant de Lyon. Quant à celui-là nous n'osons pas en parler, nous craindrions de nous compromettre.

Nous avons bien encore cinq ou six autres *professeurs et somnambules* hommes ou femmes, dont nous ne donnons pas les noms. Toutes ces personnes donnent du matin au soir, des consultations bonnes ou mauvaises, — le plus souvent mauvaises, — mais ceci importe peu ; ce qu'il est essentiel de constater, c'est que la petite ville de Genève possède à elle seule douze ou quinze *professeurs* de magnétisme et autant de somnambules.

Ch. LAFONTAINE.

— CAROUGE, IMPRIMERIE A. JAQUEMOT. —



N° 8. **15 Novembre 1863.** **5me Année.**

LE MAGNÉTISEUR

JOURNAL DU MAGNÉTISME ANIMAL

PUBLIÉ PAR CH. LAFONTAINE

A GENÈVE.

Paraissant le 15 de chaque mois, par livraison de 16 pages in-8°.
Prix : Genève, 5 fr. ; Suisse, France, Italie, Belgique, 6 fr.
Angleterre, Amérique, Turquie, 10 fr.

ADMINISTRATION, RÉDACTION & ABONNEMENTS,
QUAI DES BERGUES, 31

On s'abonne **pour la France et l'étranger, chez M. GERMER-BAILLIÈRE, rue de l'Ecole de Médecine, 17, à Paris. — Chez MM. CAMMELLI frères, à Florence.**



LE MAGNÉTISME ET LA MÉDECINE.

Rhumatisme général aigu. — Suite de l'hémorrhagie utérine.

Dans les numéros précédents, nous avons cherché à démontrer par des faits la puissance infinie du magnétisme, comme moyen de guérison des maladies les plus terribles, les plus incurables par les moyens médicaux. Nous avons osé dire que la médecine n'était pas une science; nous avons provoqué, probablement, le rire chez les uns, et chez les autres un sentiment de pitié. En effet, pour la généralité du public, une pareille déclaration est un acte de folie, et cependant si l'on veut bien mettre en regard les maladies traitées par la médecine officielle, et celles traitées par le magnétisme, on reconnaîtra facilement que nous n'avons rien exagéré, et que nous sommes dans notre bon sens.

Généralement, lorsqu'on est malade, on appelle le médecin : il traite, il médicamente de telle sorte, qu'après un temps plus ou moins long, si l'on n'est pas guéri, ce qui arrive fréquemment, ennuyé de toujours souffrir, et fatigué de médicaments, on se décide à en appeler au magnétisme. La médecine a tenu le malade de longs mois sans lui procurer du soulagement; le magnétisme, lui, sans fatiguer par des médicaments qui sont plus nuisibles qu'utiles, guérit en quelques semaines et souvent en quelques jours.

Dans d'autres cas où la médecine a franchement déclaré qu'elle se trouvait à bout de moyens, et qu'elle considérait le malade comme perdu, ou tout au moins comme incurable, le magnétisme a toujours soulagé, et souvent, très-souvent, il a guéri le malade abandonné par le médecin.

D'ailleurs, que fait le médecin? il fait tirer la langue, il tâte le pouls; il reconnait ou croit reconnaître à divers symptômes telle ou telle maladie, et il ordonne tel ou tel médicament. Cependant telle autre maladie, entièrement opposée à la première, présente les mêmes symptômes, mais en exigeant un traitement tout contraire au premier.

Qu'arrive-t-il en pareil cas, si le médecin s'est trompé, ce qui arrive plus fréquemment qu'on ne le pense, c'est que les médicaments étant contraires à la maladie, ont causé des ravages intérieurs, affecté tel ou tel organe et déterminé une tout autre maladie dont le malade n'était nullement atteint, et qu'il faut alors combattre par d'autres médicaments, lesquels en réalité ne sont que des poisons plus ou moins mitigés, et dont les effets désastreux portent un trouble général dans toute l'organisation. Dès lors le malade, épuisé par la maladie, mais bien plus encore par les médicaments violents qu'on lui a administrés, succombe; —*mais* il a été traité par la médecine officielle, et alors, tout est pour le mieux; la terre recouvre la bévue, — et tout est dit.

Qu'on ne croie pas que nous exagérons à plaisir, et qu'il y ait chez nous parti pris contre les médecins; non, on se tromperait, nous en connaissons d'ignorants, mais nous en connaissons beaucoup qui ont étudié sérieusement, et qui apportent dans l'exercice de leur art toute leur conscience et tout leur savoir. Aussi lorsqu'ils sont impuissants à combattre telle affection, et si malgré toute leur science, ils commettent des erreurs, ce n'est point à eux qu'il faut s'en prendre, mais bien plutôt à l'art même qu'ils pratiquent.

Le magnétisme, lui, ne peut commettre d'erreurs. N'ordonnant point de médicaments, il ne saurait porter le trouble ou la désorganisation chez le malade. Quelle que soit la maladie, quels qu'en soient les symptômes, le magnétisme agit toujours d'une manière générale d'abord et dans un seul but: il cherche à ranimer la circulation de tous les fluides, pour obtenir la libre fonction des organes, et rétablir ainsi l'équilibre en aidant la nature entravée par une cause dont elle se débarrasse elle-même, grâce aux forces de réaction qu'elle ne possédait plus et que le magnétisme lui a rendues en stimulant les organes.

Nous citerons, pour exemple de cette vérité, un rhumatisme articulaire avec altération plus ou moins compliquée des séreuses, des ligaments, des cartilages, des os, et en même temps avec altération de quantité ou de nature dans les liquides inter-articulaires; si en pareil cas, on magnétise tantôt par des passes, tantôt par un massage léger les muscles, les tissus fibreux, on stimule ainsi le réseau nerveux de la peau; le fluide nerveux circule alors avec plus d'activité et réagit bientôt sur tout l'organisme en liquéfiant les liquides qui s'épaississaient dans les capsules et qui faisaient obstacle au jeu des articulations. Aussitôt la circulation, devenue plus active, s'augmente par elle-même, l'ordre se rétablit dans l'organisme entier, les douleurs disparaissent, les membres affectés reprennent le mouvement et tendent, par leur action même, au rétablissement de l'équilibre momentanément interrompu. Aussi la guérison arrive-t-elle promptement.

M. Prod'hom, relieur, âgé d'une trentaine d'années, fut pris tout-à-coup, en juillet 1853, dans toutes les articulations, de douleurs générales qui paralysèrent entièrement les mouvements des membres et de tout le corps. Il était depuis un mois étendu dans son lit, non-seulement sans pouvoir faire un mouvement, mais encore sans pouvoir tourner la tête ni remuer un doigt, et même sans pouvoir desserrer les mâchoires pour laisser passer un peu de bouillon, ou les potions ordonnées par les médecins. Il souffrait de tout le corps, au point de jeter des cris aigus; il n'avait plus de repos, et les nuits s'écoulaient sans lui apporter un instant de sommeil.

Aucun des moyens employés par la médecine officielle n'avait apporté de soulagement à cet état vraiment affreux.

M. Prod'hom me fit appeler le 4 août. Je le trouvai dans l'état que je viens de décrire; quoique le rhumatisme se fût étendu sur tout le corps, je ne jugeai pas nécessaire d'en-

dormir le malade; il devait suffire d'envahir fortement le système nerveux, de le saturer de fluide vital, afin de ramener par une circulation plus active le calme dans tout l'organisme, en faisant cesser la fièvre qui dévorait le malade.

Je pris les pouces pendant une demi-heure et je fis des passes pendant une heure; ensuite je posai mes mains sur les deux épaules, ce qui fit jeter au malade un cri perçant, car il ne pouvait supporter le plus léger attouchement. On peut juger par là, de ce qu'il dut éprouver de souffrance, lorsque mes doigts massèrent légèrement, il est vrai, ses épaules, ses bras, sa poitrine. Ce n'était plus un homme, c'était un moribond perdant connaissance à chaque attouchement, et qu'il me fallait ramener à lui à chaque instant. Le soir je recommençai de la même manière.

Le lendemain 5 août, je trouvai M. Prod'hom calme et souriant; il avait dormi, ce qu'il n'avait pu faire depuis un mois, et il remuait les mains et ouvrait la bouche sans douleur, ce qui lui permettait de prendre du bouillon et même un peu de nourriture plus substantielle.

Après la quatrième séance, qui eut lieu le 5 août, il put mouvoir, sans souffrir, les bras ainsi que les jambes; dès le 7 il se leva, le 8 il fit quelques pas dans sa chambre, et le 11 il allait se promener.

Sept jours m'avaient donc suffi pour obtenir cette guérison; j'ajouterai que depuis cette époque, M. Prod'hom n'a jamais éprouvé le plus léger ressentiment de ces affreuses douleurs.

Or, pendant un long mois la médecine s'était trouvée impuissante à amener aucun changement, ni même la plus légère amélioration à un état si douloureux.

Le magnétisme obtint un soulagement dès la première séance, et la guérison entière en sept jours.

Nous complétons aujourd'hui la relation du traitement de l'hémorrhagie utérine de Mme Laué. (1). On se rappelle que les règles, après dix-huit jours d'intervalle, avaient paru le 28 septembre, et s'étaient arrêtées le 5 octobre, n'ayant duré que 7 jours et demi au lieu de 22.

L'intervalle suivant entre les règles fut bien plus long, il dura 31 jours; les règles ne parurent que la nuit du 5 au 6 no-

(1) Voir le numéro 7 du 15 octobre, page 110 et suivantes.

vembre, l'écoulement était naturel et n'avait plus rien qui ressemblât à une hémorrhagie, au contraire, il fut trop faible, pour ainsi dire, et s'arrêta tout-à-fait le 12.

La malade avait eu le lundi matin 2 novembre, une crise de cœur très-violente, qui s'était présentée au moment où j'allais magnétiser, j'étais parvenu à la calmer. Aujourd'hui la malade est très-bien, très-gaie, les forces sont revenues; elle peut travailler, sortir, et nous pouvons la considérer comme guérie.

Ainsi cette femme qui depuis neuf ans perdait régulièrement des flots de sang pendant 22 jours, avec un intervalle de huit jours seulement, ne perdit plus que très-peu pendant six jours à peine, après avoir eu 31 jours de repos entre les deux apparitions des règles.

Nous donnerons le mois prochain la relation du traitement d'une jeune fille paralytique dont nous achevons en ce moment la guérison.

Ch. LAFONTAINE.

Observations du docteur Deslon, membre de la Faculté de Médecine de Paris.

Nous ajoutons ici la relation d'une cure faite par le magnétisme de MESSMER et rapportée par le docteur Deslon, l'un des premiers médecins de Paris dans le siècle dernier, et qui, comme on le sait, fut rayé du tableau de la Faculté de médecine de Paris, parce qu'il admettait le magnétisme et s'en occupait.

Ces observations tendent à prouver combien le magnétisme est puissant combien il est préférable à la médecine officielle si souvent impuissante et même nuisible.

CANCER OCCULTE.

Mademoiselle ***, d'environ trente-cinq ans, s'aperçut, il y a quelques années, d'une tumeur douloureuse dans la partie inférieure du sein gauche. Depuis, elle a employé différents remèdes; le succès n'a pas été heureux. Il s'est formé plusieurs glandes autour et à la partie supérieure du sein, qui, en s'agrandissant, se rapprochant et s'unissant, sont tellement enflées, que la peau y résistait avec peine. Deux éminences douloureuses et de couleur plombée se sont jointes aux premiers



maux, et le bout du sein a formé, en s'enfonçant, un cercle noirâtre: siége de douleurs particulières et lancinantes. Enfin, le sein droit était engorgé de glandes éparses. Toutes les habitudes salubres du corps étaient perdues : la simple marche occasionnait à la malade des douleurs très-vives; la voiture lui était insoutenable, elle ne se couchait plus dans son lit, elle s'y tenait sur son séant, et le plus souvent c'était pour se plaindre de ne trouver ni sommeil ni repos.

On ne connaissait plus d'autres ressources que l'amputation, avec cette circonstance effrayante, qu'un tel secours ne pouvait être regardé comme efficace, en ce que la masse du sang ou des humeurs étant viciée, il paraissait impossible de détourner la cause ou de la détruire.

Telle est la maladie que M. Messmer entreprit de traiter avec l'espoir du succès. Quand nous examinâmes l'état de la malade, nous en conclûmes que s'il empêchait le sein de s'ouvrir, il aurait fait une cure merveilleuse. Il s'y engagea cependant, et il a été bien plus loin, puisque la malade est infiniment soulagée. Les glandes vagues ont disparu; la principale est considérablement diminuée; les douleurs sont tolérables; la malade a repris le sommeil; elle marche et va librement en voiture; elle connait enfin une tranquillité dont elle avait désespéré pour la vie.

Réflexions.

Ceci n'est pas une cure, ceci n'est qu'un traitement; mais quel traitement! qu'il est consolant par les effets connus et par les espérances qu'il donne! le temps, la patience et la résignation de la malade peuvent seuls autoriser une décision plus tranchante.

D^r^. Deslon.

RÉPONSE A M. BLOC.

Notre collaborateur, M. Bloc, s'est amusé à critiquer certaines expressions dont nous nous sommes servi dans nos précédentes causeries.

Nous avons emprunté à George Sand le mot *orblute* pour désigner les lueurs phosphorescentes qui se manifestent devant les yeux dans les ténèbres lorsqu'on se frotte les paupières, lorsqu'on se mouche, qu'on éternue, qu'on tousse fortement ; lorsqu'on opère, en un mot, une contraction musculaire un peu énergique. Nous avons choisi le mot *orblute* plutôt que

celui de *phosphène*, que veut bien nous signaler M. Bloc, parce que le premier nous a paru plus euphonique et surtout moins savantasse.

Pour ce qui est de la contraction magnétique interne et externe, nous avons dit que le corps humain jouit, par rapport à l'*éther, od,* ou *fluide universel*, le rôle d'une pompe aspirante et foulante; que l'absorption et l'émission du fluide se produisaient par le jeu des muscles; que tous les phénomènes magnétiques étaient le résultat de *l'action mécanique* du fluide vital ou influx nerveux; que pour émettre le fluide, pour le faire rayonner autour de l'organisme, pour actionner un sujet soit directement, soit à distance, il fallait contracter fortement les muscles de la face, du cou et du thorax, en d'autres termes, *gonfler la poitrine*, c'est-à-dire imiter les mouvements d'une personne qui soutient un lourd fardeau sur ses épaules; que les bras et les mains devaient conserver une souplesse parfaite, afin de pouvoir servir de conducteurs naturels à la masse de l'influx nerveux, laquelle masse se trouve déplacée par cette contraction violente; que toute contraction d'esprit entraînait nécessairement la contraction des muscles, cela à l'insu de l'expérimentateur, chose qui a induit en erreur les *volontistes*.

Que pour absorber, pour soutirer le fluide, il fallait *rentrer la poitrine*, suivant l'expression consacrée, ou si vous le préférez, la région épigastrique ; c'est-à-dire contracter le diaphragme, imiter, en un mot, le geste d'une personne qui aspire un liquide au moyen d'un long tube. Le premier acte constitue la contraction dite *externe*, et le second la contraction *interne*.

Expériences. 1° Une personne hystérique est en proie à une crise naturelle, elle contracte la poitrine, elle éprouve de l'étouffement; si nous appliquons l'extrémité de nos doigts sur le creux de l'estomac, et si nous faisons la contraction externe, la crise continue, la suffocation augmente. Si nous changeons alors de tactique, si nous faisons la contraction interne, si nous *soutirons* le fluide, la poitrine se dégage, la crise cesse comme par enchantement. Par les mêmes procédés, nous provoquons à volonté des crises artificielles et nous les arrêtons.

2° Un sujet étant plongé dans le somnambulisme parfait, nous posons l'une de nos mains sur les muscles extenseurs du bras, et avec l'autre main nous saisissons celle du somnambule, de manière que l'extrémité de nos doigts se trouve placée

dans la paume de la main. Nous allongeons brusquement le membre, et faisant alors la contraction interne, nous maintenons le bras du sujet dans cette position, jusqu'à ce que nous sentions la rigidité tétanique se produire sous nos doigts. Si nous nous contentons d'allonger simplement le membre sans faire la contraction magnétique, *sans vouloir fortement*, la rigidité ne se produit point. Si après avoir paralysé le membre, nous le saisissons à l'articulation du coude avec le pouce et l'index, et si nous opérons une friction *en retirant*, c'est-à-dire avec la contraction interne, la rigidité cesse immédiatement.

Quelques magnétiseurs obtiennent la paralysie des membres simplement par la *transmission de pensée*, mais cet état n'est que factice. Pour se convaincre si la paralysie est réelle ou simulée, il suffit de suspendre pendant un quart d'heure, un poids de dix kilogrammes aux doigts du sujet, ou bien encore, après s'être mis *en rapport* avec lui, de transpercer les chairs ou d'appliquer un charbon ardent sur la paume de la main; si le bras du somnambule n'éprouve aucune flexion, et si ce dernier ne manifeste aucune sensation, on peut être assuré que la paralysie est réelle. On ne saurait prendre trop de précautions pour se prémunir contre les supercheries des somnambules.

Nous signalerons comme une preuve évidente de l'existence du fluide et du rôle important que joue la contraction musculaire dans la production des phénomènes magnétiques, l'impuissance où se trouvent tous les magnétiseurs pour provoquer certains phénomènes, tels que la paralysie des membres ou la catalepsie du corps entier, lorsqu'ils ont éprouvé une grande fatigue ou des souffrances physiques.

Dans ces conditions, les efforts de volonté les plus énergiques ne produisent aucun résultat. Dès l'instant où l'individu a dépensé la somme de fluide qu'il possédait dans son organisme, il devient impuissant, il faut qu'il absorbe, qu'il s'assimile une nouvelle dose de fluide pour pouvoir agir de nouveau; cette assimilation peut s'effectuer de trois manières, soit par la nutrition, soit par la respiration pulmonaire et lymphatique (par les poumons et par l'orifice des vaisseaux lymphatiques, espèces de stomates répandus sur toute la surface du corps), enfin, par la magnétisation ou transfusion du fluide, transfusion s'exerçant au moyen des papilles nerveuses et des vaisseaux lymphatiques, ceci en dépit des idées admises par la plupart des physiologistes.

Quant à ce qui est de la contraction des muscles du cœur,

c'est là une erreur typographique (voir l'errata dans le numéro du 15 septembre). Est-ce à dire pour cela que le cœur ne puisse être considéré comme un muscle et qu'on ne puisse modifier, pour ainsi dire, à volonté, les contractions de cet organe? Non!.. Nous savons, pour notre propre compte, qu'il est très-facile d'activer ou de ralentir les mouvements du pouls.

Si M. Bloc s'était donné la peine de vérifier les expériences odi-magnétiques de M. le baron de Reichenbach, et s'il avait répété celle que nous avons mentionnée dans notre causerie du 15 août, il se serait abstenu de nous adresser la question qu'il nous a posée dans le dernier numéro du *Magnétiseur*. M. Bloc aurait vu d'abord qu'il n'est nullement nécessaire de fermer les yeux et d'exercer une pression sur les paupières, d'exciter le nerf optique, en un mot, pour provoquer le phénomène des orblutes, qu'il suffit d'opérer une contraction musculaire quelconque, de *tousser*, par exemple; que dans ce dernier cas la lumière est beaucoup plus intense que lorsqu'on excite directement le nerf optique. S'il avait en outre répété l'expérience que nous avons fait connaître, il aurait aperçu distinctement le fluide vital ou od rayonnant sous la forme d'aigrettes à l'extrémité des doigts, il aurait vu encore que le fluide dégagé par la main gauche est *rougeâtre*, et celui dégagé par la main droite *bleuâtre*, d'où il s'ensuit que le corps humain est polarisé.

De tout ceci nous tirons les conséquences suivantes :

I. Le phénomène des orblutes n'est pas produit par le nerf optique.

II. La cause efficiente de ce phénomène réside hors de l'organe.

III. Les orblutes sont le résultat de l'action exercée par l'*éther* ou *od* sur les fibres nerveuses, c'est-à-dire une manifestation directe du fluide vital.

IV. Le mot *lumière subjective* est une expression vide de sens.

V. Si l'on considère les effets que nous venons de signaler comme étant dus à la prétendue lumière subjective, on doit également attribuer à la même cause : 1° les phénomènes lumineux observés par les *sensitifs*; 2° le genre de vision qui est propre aux noctambules et aux somnambules magnétiques, vision s'exerçant soit dans l'obscurité parfaite, soit à travers les corps opaques.

Or, cette hypothèse est inadmissible.

Pour ce qui regarde les sensations soi-disant subjectives du goût, du tact, de l'ouïe et de l'odorat, elles découlent toutes du même principe, elles sont produites par le *mouvement moléculaire* ou *vibratoire* de l'éther et de la substance cérébrale; mouvement modifié d'une manière toute spéciale par chacun des organes. Bref, tous les phénomènes qui se manifestent dans la nature sont engendrés par une cause unique : *les différents modes de vibrations de l'éther et de la matière pondérable, le* MOUVEMENT MOLÉCULAIRE, en un mot.

Pour notre compte particulier, nous modifions à notre guise la manière d'être d'un somnambule. Après avoir provoqué le somnambulisme parfait, nous cataleptisons le sujet, nous produisons l'extase, nous plongeons le somnambule dans le *coma*, nous le ramenons au sommeil magnétique, et *vice versà*. Nous paralysons à volonté la vue, l'ouïe, le goût, le tact, l'odorat, tout cela en *saturant* de fluide les divers organes, qui sont le siége des sens, autrement dit, *en modifiant le mouvement moléculaire* de chacun de ces organes.

Quant aux erreurs et fantaisies anatomiques et physiologiques que nous avons commises volontairement, nous nous dispenserons de nous expliquer à cet égard, vu que cela nous entrainerait beaucoup trop loin; nous ferons observer simplement que les erreurs et les fantaisies de la veille sont devenues bien souvent les vérités du lendemain.

Cette question étant vidée, nous reprendrons nos *causeries* le mois prochain.

Ludwig d'ARBAUD.

CORRESPONDANCE PARISIENNE.

Les miracles de Jésus. — Insuffisance des explications de M. Ernest Renan. — Opinion de Lacordaire sur le magnétisme. — L'expulsion des démons pratiquée par Jésus. — L'exorciste Gassner. — Les guérisons par « la force morale » et « l'imposition des mains. » — Transport des influences médicamenteuses par l'électricité humaine.

Paris, 10 novembre 1863.

Le premier livre de M. Ernest Renan sur les origines du christianisme se termine par ces mots : «Tous les siècles proclament qu'entre les fils des hommes, il n'en est pas né de plus grand que Jésus. » Abstraction faite de la sublimité de ses conceptions, Jésus ne serait qu'un homme ordinaire... Comment alors se rendre compte des nombreux miracles qu'il a opérés?

« Quand ses ennemis, » dit M. Renan, « lui demandent un miracle, *surtout un miracle céleste, un météore*, il refuse obstinément.

« . . . Tous les miracles que Jésus crut exécuter paraissent avoir été des miracles de guérison. La médecine était à cette époque en Judée ce qu'elle reste encore en Orient, c'est-à-dire nullement scientifique, absolument livrée à l'inspiration individuelle. La médecine scientifique, fondée depuis cinq siècles par la Grèce, était, à l'époque de Jésus, inconnue des Juifs de Palestine. Dans un tel état de connaissances, la présence d'un homme supérieur, traitant le malade avec douceur et lui donnant par quelques signes sensibles l'assurance de son rétablissement, est souvent un remède décisif. Qui oserait dire que dans beaucoup de cas, et en dehors des lésions tout-à-fait caractérisées, le contact d'une personne exquise ne vaut pas les ressources de la pharmacie? Le plaisir de la voir, guérit. Elle donne ce qu'elle peut, un sourire, une espérance, et cela n'est pas vain. » (*Vie de Jésus*, p. 260).

Non, en vérité, le contact d'une personne exquise ne peut valoir les ressources de la pharmacie. Non, ce n'est point assez pour guérir qu'un sourire ou qu'une espérance. J'ai peu de foi à la médecine de sentiment.

Il a paru que l'auteur de la *Vie de Jésus*, ne sachant de quelle manière expliquer les nombreuses guérisons opérées par le fondateur de la religion chrétienne, a voulu masquer son insuffisance par les quelques phrases ambiguës que nous venons de citer. Je ne partage pas cette idée, mais je ne puis cependant m'empêcher de regretter que tant de vague fasse la part du chapitre : Miracles. Assurément il est difficile de fournir sur un pareil sujet des explications claires et précises; mais, abordant cette question, il aurait fallu tenter de la résoudre avec une plus grande perfection.

N'existe-t-il pas, dans l'ordre des choses naturelles, une force qui pourrait, sans avoir recours à une intervention céleste, rendre accessible à l'intelligence les faits de guérison et même de résurrection?

Peut-être répugnait-il à M. Renan de nommer cette force généralement niée et qui s'appelle magnétisme. Peut-être ne la connaissait-il pas suffisamment... Si le magnétisme n'eût pas

été pour lui lettre close, à coup sûr il n'aurait pas négligé d'en parler.

Lacordaire a bien osé prononcer en pleine chaire le nom de magnétisme et affirmer hautement ses croyances! Il a fait plus, il a admis que Jésus a pu se servir de cet agent. Voici les paroles de Lacordaire :

« . . . Vous invoquez les forces magnétiques : eh bien, j'y crois sincèrement, fortement. Je crois que ces forces donnent à celui qui en est doué une puissance de vision et d'opération tout-à-fait supérieure à ce que l'humanité peut faire, et que, par conséquent, il n'est pas étonnant qu'à des époques antérieures, ce fait ait pu être découvert par le Christ et par des hommes qui se sont trouvés dans une situation analogue. »

Quel est le genre de guérison que Jésus opérait le plus souvent?

« L'exorcisme ou l'expulsion des démons. »

« Une facilité étrange à croire aux démons régnait dans tous les esprits. » On expliquait par la possession démoniaque l'épilepsie, l'hystérie, les maladies nerveuses. « On supposait qu'il y avait des procédés plus ou moins efficaces pour chasser les démons; *l'état d'exorciste était une profession régulière comme celle de médecin.* » (*Vie de Jésus.*)

Depuis le « fils de Dieu, » plusieurs hommes n'ont-ils pas possédé comme *exorcistes* une réputation considérable? Aux magnétistes, je citerai Gassner, et je n'aurai pas besoin de leur faire remarquer qu'il employait des procédés analogues à ceux que Mesmer a plus tard popularisés.

Comme Gassner, Jésus ne peut-il avoir admirablement usé d'une puissance dont il n'avait pas conscience?

A son époque, « guérir était considéré comme une chose morale; Jésus, qui sentait sa force morale, devait se croire spécialement doué pour guérir. » (p. 24). Du reste, il était convaincu que *l'imposition des mains* faisait du bien aux malades. (Luc, IV, 4°).

Marc (III, 6-7; IX, 29-30), Mathieu (XII, 14-16; XIV, 13), Jean (VII, 1 et suiv.), nous apprennent que « dans ses miracles, on sent un effort pénible, *une fatigue comme si quelque chose sortait de lui;* » et que « dans les exorcismes, le diable le chicane et ne sort pas du premier coup. » (*Loc. cit.* p. 251).

Eh bien, ces guérisons par un emploi pénible de « la force morale » et de « l'imposition des mains, » ne s'expliquent-elles pas aisément par le magnétisme?

M. Renan, s'il eût été magnétiste, n'aurait donc pas été obligé d'en appeler à la thérapeutique par trop idéaliste d'un *sourire* ou d'une *espérance*, pour comprendre les nombreuses guérisons accomplies par Jésus.

Une lacune considérable ne serait pas contenue dans son livre.

Disons, en terminant cette courte ébauche, que notre sujet n'est pas d'admettre ou de rejeter la divinité de Jésus. Ce n'est pas à cette place que nous pouvons formuler des opinions de ce genre, et d'ailleurs nous ne tenons pas à passer pour un *mécréant* ou un *fanatique*, deux épithètes qui, suivant notre ami Timothée Coutet, sont peu gracieuses pour un ami déclaré de la tolérance. Jean Bloc.

P. S — Je signale à l'attention des magnétistes un article de l'*Union magnétique* sur le *transport des influences médicamenteuses par l'électricité humaine*. Les idées émises par le docteur Viancin sont très-hardies; en même temps, sont-elles vraies? Voilà ce qu'il importe de rechercher.

FRAGMENTS DES MÉMOIRES (INÉDITS) D'UN MAGNÉTISEUR.

. . . En 1851, j'étais à Marseille, où je donnais des séances auxquelles se pressait un nombreux public, et où je magnétisais des malades dont les guérisons faisaient grand bruit. Je reçus à cette époque une lettre de Fribourg, par laquelle M. ***, habitant de cette dernière ville, me demandait des conseils pour magnétiser une jeune parente atteinte depuis dix ans d'une hémiplégie complète qui l'empêchait absolument de se servir de ses jambes; cette jeune fille avait en outre des crises nerveuses qui se présentaient à heure fixe et duraient plusieurs heures. Je m'empressai de donner les indications demandées, mais un mois après je reçus une lettre de la mère de la malade, laquelle me priait instamment de venir jusqu'à Genève, où sa fille pourrait se rendre, et où sans nul doute, ajoutait-elle, je trouverais beaucoup de malades.

J'hésitai un instant, mais le désir de voir les montagnes de la Suisse que je ne connaissais pas; le besoin de locomotion et de changement, et de plus un certain sentiment intime que je n'aurais su définir, m'inspirait la conviction que je guérirais

cette jeune fille si gravement malade, et vis-à-vis de laquelle la médecine s'était trouvée jusqu'à ce jour absolument impuissante : ces diverses considérations me déterminèrent à me rendre à l'appel que je recevais.

Je partis pour Genève, où j'arrivai le 16 juillet 1851, croyant y passer quelques mois seulement, et où j'habite depuis lors, c'est-à-dire, depuis plus de douze ans, sans avoir pu m'en éloigner un seul jour pendant ce long espace de temps. — Je descendis à l'hôtel de la Couronne, et dès le lendemain je louai la salle du Casino, car je voulais utiliser mon séjour à Genève en y faisant de la propagande, et j'allai à l'hôtel-de-ville m'informer des démarches nécessaires pour obtenir l'autorisation de donner des séances de magnétisme; il me fut répondu d'une manière fort aimable par M. Ritzchel, directeur de la police, que celle que je faisais dans ce moment était la seule nécessaire.

Je fis faire alors des affiches, et des annonces dans les journaux pour une séance expérimentale dans laquelle j'essaierais de faire entendre des sourds-muets de la ville.

Tout allait bien jusque-là, mais les contrariétés et les difficultés commencèrent bientôt.

D'abord, une de mes somnambules de Marseille qui devait me rejoindre, m'écrivit qu'elle ne viendrait pas. Il me fallut donc chercher une jeune fille dans Genève, qui voulût bien être magnétisée, ce ne fut pas chose facile; cependant j'en trouvai une qui se nommait Emilie, et que je parvins à endormir dès la première magnétisation. Le second jour j'obtenais déjà sur elle tous les phénomènes physiques du magnétisme. Mais à peine étais-je rassuré de ce côté, que je fus tourmenté d'un autre. On me fit prier de monter à l'hôtel-de-ville, où le directeur de la police me déclara qu'il était obligé de me retirer la permission qu'il m'avait d'abord accordée.

Aux questions que je lui adressai pour savoir si cette défense m'était personnelle au point de vue magnétique, politique ou à tout autre, il répondit négativement, et sur mes instances, il m'apprit enfin que M. le docteur Mayor père, président de la Société de médecine ou du Conseil de santé (je ne sais), s'opposait à ce qu'on laissât donner à Genève des séances de magnétisme.

Je ne compris pas d'abord comment la police se faisait la très-humble servante du président d'une Société plus ou moins savante, mais M. Ritzchel m'engageant à m'entendre avec le

docteur Mayor, je me rendis chez celui-ci: il était à la campagne. Je ne trouvai que son fils, M. le docteur I. Mayor, qui me dit qu'il ne faisait pas partie de cette Société, et que je devais m'adresser à M. le docteur Lombard, vice-président.

Je me rendis chez ce dernier, qui me reçut en ricanant au mot magnétisme, et qui m'engagea à adresser une demande en forme à la Société de médecine, qui s'assemblerait le mercredi suivant (nous étions au jeudi); ajoutant que la Société statuerait sur ma demande, et que dans la semaine suivante elle me ferait connaître sa décision. Je le remerciai poliment, mais en lui manifestant mon étonnement de voir la Société de médecine s'immiscer dans des affaires qui ne concernaient que la police; je lui déclarai en outre que je donnerais ma séance le samedi, comme je l'avais décidé, et que de plus je magnétiserais les malades de la ville de Genève sans faire aucune démarche auprès de la Société de médecine, attendu que mes séances ne la concernaient en rien, le magnétisme n'ayant aucun rapport avec la médecine.

Je retournais à l'hôtel-de-ville fort ennuyé de ces tracasseries, et décidé à passer outre, lorsque je rencontrai le docteur Despine, qui m'avait fort bien accueilli dans une visite que je lui avais faite quelques jours auparavant. Dès qu'il fut informé de ce dont il était question, il me proposa obligeamment d'écrire une lettre officieuse dans laquelle, comme membre de la Société de médecine, il déclarerait que ladite Société n'avait point à s'occuper de mes séances, et qu'elle outrepassait ses droits en entendant le faire. J'acceptai cette offre avec plaisir, et muni de cette obligeante déclaration, je retournai à l'hôtel-de-ville, où je trouvai près de M. Ritzchel, M. Fazy, alors président du département de justice et police. Dès qu'il sut ce dont il était question, il trancha la difficulté en m'autorisant avec la plus grande obligeance à donner une séance, quitte à s'opposer ensuite à ce que j'en donnasse d'autres, si la première n'était pas à sa convenance.

Le soir même de ce jour qui m'avait apporté tant de tribulations, j'avais chez moi, à l'hôtel de la Couronne, une réunion de plusieurs médecins, journalistes, etc., devant lesquels je devais essayer de faire entendre des sourds-muets, lesquels, sur la demande du docteur Despine, médecin de l'établissement, m'avaient été amenés par madame Chomel, la directrice. — Voici le compte que rendit de cette séance le *Journal de Genève* du 24 juillet 1851.

« M. Lafontaine, magnétiseur, dont nous avons annoncé l'arrivée à Genève, a fait hier soir, dans une réunion particulière, une expérience fort curieuse. Parmi plusieurs sourds-muets enfants, qui lui ont été présentés, il a choisi une jeune fille de quinze ans environ, qui n'entend absolument aucun son, et qui n'en reproduit aucun. Après l'avoir soumise pendant une demi-heure environ à l'influence du fluide magnétique (sans l'endormir), M. Lafontaine est parvenu à lui faire entendre et répéter plusieurs sons, dans lesquels entre la voyelle *O,* et à les lui faire reconnaître sur une feuille de papier où ils étaient tracés. Nous sommes assurés que c'était la première fois que M. Lafontaine voyait cette jeune fille. Quant au fait en lui-même, nous le donnons tel que nous l'avons vu et plusieurs médecins avec nous. »

Je donnai le samedi suivant ma séance publique, qui réussit à merveille, et quand le lendemain je montai à l'hôtel-de-ville, je reçus des compliments et l'autorisation de faire tout ce que je voudrais.

Le *Journal de Genève* contenait ces quelques mots dans son numéro du 30 juillet 1851, et l'on sait qu'il ne prodigue pas la louange.

« Avant-hier soir, M. Lafontaine a donné au Casino une première séance de magnétisme. Nous devons dire tout d'abord que les expériences de M. Lafontaine n'ont pas jusqu'à présent l'ombre d'un rapport avec celles de M. Lassaigne, et qu'il ne s'agit que des phénomènes infiniment curieux de la catalepsie. Dans cette séance, nous avons vu les jambes de la cataleptique conserver pendant tout le temps que les spectateurs l'ont désiré, une position rigide et horizontale; la sensibilité des membres était si complètement détruite, qu'on a pu lui enfoncer dans les chairs et même sous les ongles de longues aiguilles, sans que la somnambule témoignât le moindre sentiment de douleur, et sa force d'attraction était telle, que deux hommes vigoureux, dont un de nos docteurs-médecins, ont été absolument incapables de la retenir, lorsqu'elle était attirée par le magnétiseur. Ce sont ces phénomènes et bien d'autres avec ceux-ci, qui doivent être ***vus et touchés,*** nous en convenons, pour être ***crus,*** et ils méritent à notre sens, une attention infiniment plus sérieuse que les tours de jonglerie que nous avons vus au théâtre. Nous apprenons que M. Lafontaine se propose de répéter ces expériences d'une manière plus complète et plus décisive encore, vendredi prochain, et nous

croyons qu'elles sont dignes d'attirer un nombreux concours de spectateurs. »

Cette séance et celles qui suivirent m'attirèrent plusieurs malades que je magnétisai avec succès, guérissant les uns, améliorant l'état des autres. La jeune malade, Mlle de Landerset, pour laquelle je m'étais décidé à venir à Genève, y arriva; je la magnétisai et je parvins à la guérir entièrement de sa paralysie, de ses crises nerveuses et de bien d'autres maux dont elle était affectée, ainsi que j'en ai donné la relation dans le journal *le Magnétiseur,* dans les numéros des **15** septembre, **15** octobre et **15** novembre **1861**.

C'est aussi à Genève que je guéris en **1853**, Sivori, le grand violoniste, lorsqu'il se cassa le poignet gauche en tombant de voiture, et quand la nature de l'accident faisait craindre que les arts eussent perdu un de leurs plus dignes interprètes.

Grâce à l'habileté de l'un des premiers chirurgiens de Genève, M. le docteur Théodore Maunoir, la fracture fut réduite avec une adresse extrême. Pendant un mois on prit les précautions les plus minutieuses, et lorsqu'on enleva l'appareil, on reconnut que le bras était parfaitement remis. Malheureusement il était tellement raide et douloureux, que le jeu du poignet avait entièrement cessé pour faire place à une immobilité complète; les doigts remuaient un peu, mais la main ne pouvait se fermer; de l'avis des chirurgiens, Sivori ne pourrait jamais reprendre sa place artistique.

Ce fut alors qu'on m'appela. Après avoir magnétisé pendant un mois, je fus assez heureux pour avoir rendu à ce poignet et à ces doigts si précieux pour l'art, toute leur agilité, toute leur souplesse, toute leur vigueur primitive. Sivori le prouva dans une soirée musicale qu'il donna le **3** août.

Le *Journal de Genève* du 9 août **1853**, terminait ainsi un article sur cette soirée :

« Lorsque Sivori parut, tenant son violon, tous les cœurs battaient vivement, et sur chaque visage on lisait une émotion facile à comprendre. A peine quelques minutes s'étaient-elles écoulées, que toute crainte disparut pour faire place à la joie la plus vive, à l'étonnement le plus profond. Jamais peut-être cet archet magique n'avait versé tant d'harmonie et rendu les cris de cœur avec une vérité tour-à-tour si touchante et si vigoureuse. Les tours de force dont il éblouissait autrefois ses auditeurs, nous les avons entendus de nouveau. Réjouissons-nous

donc, car grâce à un miracle, Sivori restera le premier violoniste que nous ayons entendu; mais non, il n'y a point de miracle, c'est le magnétisme qui a produit cet heureux résultat.

« M. Lafontaine, avec cette puissance magnétique qu'on ne saurait lui nier, est parvenu, en un mois, à rendre à ces nerfs frappés d'immobilité la souplesse et la force qu'ils avaient perdues. »

Je continuai dès lors à magnétiser des malades sans que les médecins me cherchassent de nouveau querelle ; les petites difficultés que j'avais rencontrées à mon arrivée, m'avaient été suscitées par eux à l'occasion des sourds-muets, principalement parce qu'ils craignaient que je ne cherchasse à empiéter sur leurs droits ; mais comme je me suis toujours renfermé dans ma profession de magnétiseur, sans jamais me permettre d'ordonner le plus petit médicament, puisque je n'ai pas l'honneur d'être médecin (ce dont je suis très-glorieux), jamais les médecins de Genève, pas plus que d'autres, n'ont pu trouver l'occasion de m'attaquer ouvertement. Plusieurs d'entr'eux m'ont même donné des malades, ce dont je les remercie ; quelques autres m'ont fait une petite guerre sourde, à laquelle j'ai répondu par une déclaration de guerre ouverte. Mais les hostilités en sont restées là, comme dans l'affaire du Holstein entre la Confédération germanique et le Danemark...

. . . .
. . . .

Aujourd'hui où tout le monde s'occupe du voyage aérien de M. Nadar, qui a éprouvé tant de péripéties épouvantables, peut-être lira-t-on avec plaisir le récit du voyage infiniment plus modeste que j'accomplis de la même manière à Genève, en 1852, en compagnie de M. et de Mme Poitevin. Cette excursion fut aussi calme que l'expédition de M. Nadar fut agitée, et ne procura aux heureux passagers que des sensations agréables, sans la plus légère contrariété. Je me bornerai à répéter ici la narration que j'en écrivis alors dans le *Journal de Genève* du 2 mai 1852, sous l'empire des impressions délicieuses que j'avais éprouvées et qui sont encore loin d'être éteintes chez moi.

« Ce fut le dimanche 25 avril 1852 que je fus assez heureux pour faire partie d'une ascension en ballon. En voici l'histori-

que ; ce ne sera point une description pompeuse, mais le récit exact et simple de cette ascension, qui pour moi a été la première, mais qui, je l'espère, ne sera pas la dernière. J'ai été trop heureux, heureux, c'est le mot, d'avoir pu contempler le magique panorama qui se déroulait à ma vue, et je suis encore aujourd'hui sous le charme des sensations inouïes de douce quiétude et de bonheur dont mon âme a été remplie pendant ces trop courts instants.

« Pour beaucoup de personnes, et c'est le plus grand nombre, une ascension est un danger plus ou moins grand, et pour l'affronter, il faut un certain courage.

« Pour d'autres, le but est plus sérieux ; il est utile et scientifique, et il fait rêver à l'immense révolution qui s'opérera dans les sociétés, aussitôt qu'on aura trouvé le moyen de diriger les ballons dans les airs.

« Pourra-t-on obtenir un résultat pareil? oui ; car l'impossible d'hier est possible aujourd'hui ; il n'est pas donné à l'homme de mettre des bornes au possible.

« L'impossible, est-il dit quelque part, est un arrêt de notre ignorance cassé par l'avenir.

« Je n'avais point un but scientifique en accomplissant une ascension ; je l'avoue en toute humilité, j'étais poussé, comme notre mère Eve, par la curiosité ; j'avais un violent désir de savoir ce qu'on pouvait éprouver à quelques mille pieds de notre pauvre planète. Lorsqu'à Marseille j'avais vu les frères Godard exécuter une ascension en compagnie de plusieurs autres personnes, j'avais beaucoup regretté de n'en pas faire partie, et lorsque j'appris le triste dénouement de ce voyage, mes regrets n'en diminuèrent point. On sait, en effet, que ces messieurs allèrent se jeter sur des rochers, où ils se blessèrent en sautant hors de la nacelle pour ne point aller tomber en mer. Le ballon s'en alla seul ensuite s'abattre dans une plaine où il fut brûlé par des paysans malveillants ou ignorants.

« Les apprêts considérables qui étaient nécessaires pour mettre la masse énorme du *Zodiaque* en état de s'élever dans les airs, m'avaient frappé lors de la première ascension de M. Poitevin, le 18 avril, et c'était avec un vif intérêt que j'en avais suivi les plus petits détails. J'avais observé avec quels soins M. Poitevin suivait de l'œil tout ce travail, en y mettant lui-même la main ; et j'avais reconnu en lui l'homme prudent et expérimenté qui laissait le moins possible de prise au hasard.

« Tout en comprenant le danger qui pouvait exister dans

une excursion de cette nature, et sans être bien certain de ne pas manquer de courage, j'allai trouver M. Poitevin, aussitôt que j'entendis parler d'une seconde ascension.

« Nous fûmes bientôt d'accord, et je me retirai tout joyeux, quoique un peu tourmenté. M. Poitevin ne s'engageait que conditionnellement à m'enlever; il objectait que le gaz pouvait être trop lourd, que l'atmosphère pouvait s'opposer à ce qu'on mît une charge trop pesante pour le ballon; enfin il ne voulait rien décider avant l'heure même du départ, et cependant, il désirait mettre mon nom dans les journaux et sur les affiches.

« Après une telle publicité, s'il ne m'enlevait pas avec lui, j'étais couvert de ridicule. Le public n'aurait point voulu admettre que le refus venait de lui; il aurait préféré penser que je reculais au moment du départ.

« Ce fut dans cette disposition d'inquiétude et d'espérance que je me rendis le dimanche 25 avril, vers trois heures, dans l'enceinte préparée à la *Coulouvrenière,* et que je trouvai encombrée par une foule compacte. Le temps était calme : le soleil resplendissait; le gaz était plus léger que le dimanche précédent; l'employé avait eu l'obligeance de passer la nuit pour donner à M. Poitevin les dernières couches de gaz plutôt que les premières.

« Tout allait donc au mieux : le ballon était gonflé, j'allais être enlevé; mon inquiétude était dissipée, lorsque tout-à-coup j'aperçus M. Poitevin pesant son aérostat, et il me sembla qu'il ne pouvait s'enlever!...

« Oh! je l'avoue en toute franchise, dans ce moment *j'eus peur,* sérieusement *peur*..., de ne pas partir.

« Aussi, lorsque quelques minutes plus tard, M. Poitevin me chercha des yeux pour m'appeler, ce fut en courant que je m'élançai et que je sautai dans la nacelle; une fois là, bien sûr de partir, ma joie fut complète et mon calme reparut.

« Mme Poitevin se présenta bientôt sur son poney, qui devait faire partie de l'expédition, suspendu sous la nacelle et monté par l'intrépide écuyère. M. Poitevin monta dans la nacelle avec moi, et je m'y casai le moins mal possible; car, soit dit en passant, on n'a pas toutes ses aises dans cette petite corbeille percée au milieu, ce qui fait qu'on ne sait où placer les pieds pour ne pas descendre plus vite que l'on n'est monté.

« On lâcha un peu de corde pour nous élever de quelques pieds, afin de pouvoir attacher le cheval de Mme Poitevin sous la nacelle.

« Cela fait, M. Poitevin donna ses derniers ordres de la voix ferme d'un commandant sur son banc de quart, qui sent que le succès de la manœuvre dépend de l'exactitude avec laquelle on les exécutera. Aux mots : — *lâchez, lâchez tous ensemble!* — nous nous trouvâmes enlevés d'un seul coup à une centaine de pieds.

« Nulle secousse ne s'était fait sentir; aussi n'éprouvai-je point de frayeur, pas même un serrement dans la poitrine, ni dans l'estomac; mais une sensation douce, inconnue s'empara de moi, tandis que je saluais le public, en le regardant se faire petit à mes yeux.

« La foule immense qui stationnait sur les hauteurs des Tranchées s'amoindrit graduellement à notre vue, l'espace se resserra, la ville et la campagne diminuèrent de proportions appréciables, à mesure que pour nous l'horizon s'agrandissait; quelques secondes encore et nous nous trouvâmes à une grande hauteur.

« Je demandai à Mme Poitevin comment elle se trouvait sur son cheval. — « *Très-bien,* » me dit-elle ; « *mais c'est à vous qu'il faut faire cette question.* » — « *Oh! pour moi, la position est un peu nouvelle,* » répondis-je, « *mais je suis vraiment heureux de ce que je vois et de ce que j'éprouve.* »

« Nous montions toujours et nous pouvions être à 8 ou 900 mètres de hauteur, quand la voix de Mme Poitevin se fit entendre : « *Mon ami, je désirerais monter.* » — « *Bien, bien,* répondit tranquillement M. Poitevin, tout en continuant de mettre en ordre divers cordages. Mais Mme Poitevin répéta sa demande en ajoutant : — « *Je me fatigue.* » Alors son mari lui dit : — « *Vous le pouvez maintenant,* » et il laissa glisser jusqu'à elle une petite échelle de corde.

« Notre courageuse écuyère se lève debout sur son cheval, prend le devant de son amazone et le met entre ses dents, puis sans quitter sa cravache, elle monte tranquillement à l'échelle de corde; sa tête apparait au trou de notre demeure aérienne, je lui propose de l'aider en passant une main sous son bras, elle me répond : « *c'est inutile;* » cependant son pied ne trouve pas l'échelon et cherche dans le vide l'échelle que le vent agite.... Enfin elle est près de nous, assise, — si l'on veut, — sur le bord du trou et les jambes pendantes.

« Lorsque le dimanche précédent j'avais aperçu d'en bas M. Poitevin se dresser sur le cheval et monter à l'échelle,

mon cœur s'était serré, et je n'avais pu respirer que lorsque je l'avais vu disparaître dans la nacelle.

« Eh bien, ici, point d'émotion, point d'inquiétude, tout cela s'était dit sur un ton tranquille, et s'était fait avec un calme, un sang-froid impossible à rendre, et que l'on ne peut comprendre que dans une telle position, au milieu de ce silence entier de la nature même, et qui ne se trouve que là; dans cette immensité dont l'horizon recule à chaque seconde, dans cette atmosphère dont la pureté dégage le corps et l'âme de tout ce qui appartient à la terre; au milieu de ce vide, il n'est pas de sentiments terrestres, point de petites passions, tout est grandiose; l'âme s'élève à la hauteur du grand être ordonnateur de toutes ces lois immuables comme lui. J'ai la conviction qu'il serait impossible à l'homme le plus irritable de se mettre en colère en de telles conditions, et je crois aussi que toutes les crises nerveuses seraient calmées instantanément, si pendant leur durée, on pouvait enlever les malades à quelques centaines de mètres au-dessus du sol.

« Depuis que Mme Poitevin n'était plus sur le cheval, celui-ci s'agitait parfois, et par ses mouvements brusques donnait au ballon et à la nacelle, des secousses qui pouvaient faire chavirer cette dernière. Mais il suffisait à Mme Poitevin de dire : —« *Allons, Cocotte, allons,* » — pour que cet animal tournât la tête vers elle, puis il restait calme, tranquille et sans mouvements, pour recommencer un peu plus tard.

« Il faudrait la plume de Théophile Gautier ou de Lamartine, pour trouver des mots qui pussent exprimer et rendre toutes les sensations dont mon âme se sentit envahie, en apercevant le lac tout entier, et ses bords parsemés de villes que je distinguais très-bien; en voyant les montagnes bleues et le Jura que la brume nous cachait à demi, le Mont-Blanc avec ses teintes dorées, violettes, et qui changent d'aspect à chaque instant, nous dominait encore, lorsque les autres montagnes semblaient descendre à notre niveau. Le Salève, vers lequel nous nous dirigions et qui ressemblait à une pauvre colline; ces champs, ces villes, ces rivières qui dessinaient au-dessous de nous leurs sinuosités, ces points noirs qui semblaient des fourmis et qui étaient des hommes.

« L'esprit s'arrête, et l'âme reste ravie en extase devant un semblable panorama qui donne une idée de l'infini et que l'on ne peut comprendre sur terre, où tout est borné. Aussi l'âme jouit-

elle à ces hauteurs de ses facultés propres, et se réfugie-t-elle dans le sein de la Divinité, en contemplant et en admirant. Dire le bonheur inconnu dont j'étais pénétré, et qui coulait dans tout mon être, serait chose impossible. J'étais envahi, *magnétisé*, — qu'on me permette le mot, — par la grandeur du spectacle qui se déroulait à mes yeux, par ce silence si éloquent dans sa gravité.

« Arrivés à quinze ou seize cents mètres, de l'avis de notre habile aéronaute, nous n'avancions plus, nous tournions sur nous-mêmes; je n'en éprouvais cependant aucun malaise. Comme nous restions en place, et que nous ressentions une chaleur étouffante, le soleil dardant ses rayons sur nous avec une force extrême, M. Poitevin nous proposa de descendre. Il tira la corde de la soupape pour laisser échapper un peu de gaz, et nous descendimes avec rapidité; un air frais frappa notre visage et nous rafraichit. Nous fûmes légèrement poussés vers la ville de St-Julien, et M. Poitevin se disposa à choisir un endroit propice pour attérir.

« Nous continuâmes à descendre, et bientôt les cris des gens qui couraient sur les routes frappèrent nos oreilles : ces premiers bruits de la terre me furent extrêmement désagréables, et je ressentis un vif regret de ne pouvoir remonter.

« Nous approchions du sol; nous n'en n'étions plus qu'à quelques centaines de pieds. Jusqu'alors tout avait été calme et tranquille dans notre nacelle et autour de nous, nos paroles avaient été douces, nos voix harmonieuses, nos regards avaient exprimé la sérénité de nos âmes. Tout-à-coup cet homme sur lequel repose la responsabilité de trois existences, s'anime et change de visage; l'énergie et le courage se peignent sur ses traits et dans ses yeux; sa parole devient brève et saccadée; c'est cette voix de commandement qui s'est fait entendre au départ; — nous sommes près de la terre : voici l'heure du danger, il faut agir.

« Nous laissons filer l'ancre, et bientôt elle atteint un champ qu'elle laboure; un jeune homme de quinze à seize ans saisit la corde : il est entrainé. S'il lâche la corde, il aura les reins brisés par l'ancre qui est derrière lui; si le ballon s'élève, le malheureux est perdu, il retombera sur la terre et sera mutilé. A la voix de M. Poitevin, quelques hommes se précipitent en courant sur cette corde, ils en entourent un arbre, quelques-autres se saisissent des cordes de l'aérostat, qu'ils attirent au-dessus d'un champ

de luzerne, choisi du haut des airs par M. Poitevin pour le lieu de l'attérissement.

« Tout en dirigeant et en donnant ses ordres, notre aéronaute faisait échapper le gaz par la soupape, de manière à nous laisser arriver doucement sur la terre. C'est le cheval qui, le premier, touche le sol; il reste aussi calme que lorsqu'il planait dans les airs, où il suffisait de quelques paroles de Mme Poitevin pour qu'il restât parfaitement immobile.

« *Quittez vos pipes, jetez vos cigares!* » sont les cris de M. Poitevin, que nous répétons, afin d'éviter que le feu ne prenne au gaz, et n'enflamme le ballon, qui a coûté 20,000 francs.

« Bientôt nous touchons la terre sans secousse, et le ballon se couche mollement en laissant échapper le gaz qui infecte l'air; nous nous multiplions pour surveiller la foule qui nous entoure et qui voudrait toucher le ballon. Enfin, après une heure de travail, le *Zodiaque* se trouve vidé, plié, chargé sur un chariot avec sa nacelle, et nous prenons le chemin de Genève dans des voitures qui nous sont obligeamment offertes par des personnes accourues à la descente, qui certes n'est pas l'épisode le moins intéressant, ni le moins curieux d'une ascension.

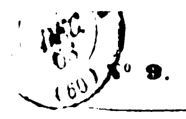
« Je ne puis terminer cette relation sans rendre hommage à la science pratique de M. Poitevin. En le voyant descendre à terre à l'endroit précis qu'il a désigné, lorsqu'il était encore à plusieurs centaines de mètres de hauteur, on ne saurait mettre en doute que la direction des aérostats dans les airs ne soit bientôt découverte et mise en pratique. »

Ch. LAFONTAINE.

ERRATA. — Notre imprimeur a commis un non-sens que nous tenons à réparer.

Dans le numéro d'octobre, à la ligne 11 de la page 119, il a été imprimé en parlant des somnambules lucides : *elles voient à travers les corps humides;* lisez : *à travers les corps humains*.

— CAROUGE, IMPRIMERIE A. JAQUEMOT. —



N° 9. 15 Décembre 1863. 5me Année.

LE MAGNÉTISEUR

JOURNAL DU MAGNÉTISME ANIMAL

PUBLIÉ PAR CH. LAFONTAINE

A GENÈVE.

Paraissant le 15 de chaque mois, par livraison de 16 pages in-8°.
Prix : Genève, 5 fr. ; Suisse, France, Italie, Belgique, 6 fr.
Angleterre, Amérique, Turquie, 10 fr.

ADMINISTRATION, RÉDACTION & ABONNEMENTS,
QUAI DES BERGUES, 51

On s'abonne pour la France et l'étranger, chez M. GERMER-BAILLIÈRE, rue de l'Ecole de Médecine, 17, à Paris. — Chez MM. CAMMELLI frères, à Florence.



LE MAGNÉTISME ET LA MÉDECINE.

Le magnétisme est-il, — oui ou non, — un agent puisé dans la nature même, offre-t-il des phénomènes qui lui sont propres et qui, infiniment supérieurs aux effets de tout autre agent connu dans la médecine officielle, prouvent que rien ne peut lui être comparé, et que la nature se déploie en lui dans toute sa magnificence?

Les phénomènes du magnétisme sont si étonnants pour ceux qui n'y sont pas accoutumés, ou qui n'en ont pas été témoins, qu'on les prend souvent pour l'effet de l'enthousiasme ou de l'illusion des esprits assez faibles ou assez crédules, pour attribuer à une cause physique des phénomènes qu'elle ne produit pas. Ces phénomènes apparaissent, au contraire, aux yeux du spectateur calme et tranquille, comme ayant une cause natu-

relle dont les effets immédiats doivent laisser infiniment loin ceux de tout autre agent.

Ainsi les premiers de ces phénomènes sont la puissance avec laquelle il ranime dans un corps épuisé les forces, puis, la chaleur et la nutrition qui en sont la conséquence, et l'énergie que donne le magnétisme au corps le plus affaibli pour supporter les effets des remèdes de la médecine officielle.

Un autre phénomène non moins étonnant et qui se lie étroitement avec ceux-là, c'est le courage et l'espoir qu'inspire le traitement magnétique. Plus on le suit, plus on s'y attache; aucun médecin ne saurait inspirer au malade la même confiance, ni éveiller en lui cette ardeur qui triomphe du temps et des obstacles.

Le magnétisme présente encore d'autres phénomènes directement opposés aux exigences accoutumées de la médecine ordinaire, — et cela doit être, dès que les traitements ne sont pas semblables, ou qu'ils reposent sur des bases et des principes différents.

Ainsi, dans la médecine officielle, qui est dénuée de secours assez prompts pour rétablir l'organisation générale du corps, et surtout le jeu de l'estomac, en le débarrassant de ses engorgements, on est réduit à suivre un régime sévère, à s'abstenir d'aliments substantiels, à observer une diète exacte qui, loin de réparer les forces et de disposer le corps à une réaction, l'affaiblit de plus en plus. — C'est là ce que la médecine appelle vaincre l'ennemi, en l'*affamant*.

Le contraire a lieu exactement dans le magnétisme; comme celui-ci débarrasse promptement l'intérieur du corps de tout ce qui l'incommode, l'estomac ne tarde pas à se trouver assez libre pour accomplir ses fonctions habituelles, sans aucune gène et sans conséquence fâcheuse; aussi, dès le premier jour du traitement magnétique, le malade crie famine et demande à manger.

Si les médecins permettaient aux malades de prendre des aliments, lorsqu'ils ordonnent une quantité de remèdes plus ou moins inoffensifs, ils tueraient immédiatement les malades. Aussi le public qui commence à voir clair dans ces vérités, arrive à préférer un traitement qui donne des forces à celui qui affaiblit et épuise le corps, non-seulement par la diète, mais encore par des médicaments qui désorganisent et détruisent l'économie vitale.

Chez beaucoup de malades, la souffrance physique n'est que la conséquence d'une souffrance morale, d'une peine, d'un

chagrin, d'un sentiment contrarié qui frappe le système nerveux, siége des sensations et foyer des émotions qui se communiquent de là à tout l'organisme, en y semant le trouble et l'agitation.

La médecine n'a pu élever encore son pouvoir jusqu'à réagir par ses drogues pharmaceutiques sur l'être moral, puisqu'elle n'a pas encore trouvé le moyen d'agir sur les nerfs.

Il n'en est pas de même du magnétisme : celui-là n'étant autre que l'usage ou l'application du fluide dont s'abreuvent nos nerfs, et à l'activité duquel ils obéissent, cet agent, communiqué directement à tout le système nerveux, doit rétablir l'harmonie primitive dans tout l'organisme, en stimulant les organes chez lesquels il y avait une perturbation momentanée produite par une secousse morale, et en les obligeant à fonctionner.

Le magnétisme peut donc, par son action directe et positive sur le système nerveux, et grâce au calme et à l'équilibre qu'il tend à rétablir dans la circulation et les fonctions organiques, réagir favorablement sur la cause morale des malaises physiques, si tant est qu'il ne parvienne à la vaincre entièrement.

Le moral étant lié intimement au physique, et le premier comme le second réagissant sur l'autre, il est donc de la plus haute importance, si l'on veut guérir, d'employer un agent dont l'action se fasse sentir en même temps sur les deux parties dont le corps de l'homme est composé.

Le magnétisme *seul* possède cette propriété, et la puissance qu'il exerce par sa double action est telle, qu'il guérit souvent et presque toujours les malades réputés incurables et abandonnés par la médecine officielle. Les exemples sont là pour démontrer l'évidence et la réalité de ce que nous avançons. Nous en avons déjà cité beaucoup; aujourd'hui nous en rapporterons encore quelques-uns, car il faut, sans se lasser, accumuler des preuves palpables, jusqu'au moment où les vérités magnétiques seront proclamées et reconnues par tous.

HYSTÉRIE.

L'hystérie est une maladie nerveuse des plus épouvantables, et dans certains pays elle devient en quelque sorte constitutionnelle, par mille raisons dépendantes du climat, des habitudes et de l'éducation des enfants. Les accès, quoique n'of-

frant pas les mêmes symptômes que l'épilepsie, sont effrayants par leur durée et par leur violence. L'hystérie est un vrai Protée, elle change de forme à chaque instant, et lorsqu'après avoir fait disparaître un genre d'accès, l'on espère la guérison, les crises se sont transformées, et l'on se trouve en présence d'accidents nouveaux qu'il faut combattre encore.

Le magnétisme est peut-être le seul remède à cette maladie toute nerveuse d'abord, et où le moral et l'imagination jouent un rôle d'auxiliaires en augmentant les souffrances et multipliant les accès.

Mlle Sh... avait depuis plusieurs années des accès d'hystérie qui duraient six heures et qui se renouvelaient tous les trois ou quatre jours. Elle éprouvait une angoisse indéfinissable à l'épigastre; c'était un poids comparable à ce qu'on ressent lorsqu'on est tourmenté d'un violent chagrin, une gêne au creux de l'estomac, qui le rendait douloureux à la moindre pression; des étouffements momentanés, une respiration pénible et suspirieuse; souvent aussi des bâillements réitérés qu'elle ne pouvait réprimer, ou un hoquet fatigant; des pleurs ou des rires convulsifs et quelquefois simultanés; enfin des convulsions accompagnées d'une sensation intérieure tout-à-fait semblable à celle que causerait une boule roulant dans le corps, et qui, partant tantôt de l'abdomen, tantôt de l'épigastre, remontait vers la gorge et produisait un véritable étranglement semblable à une violente suffocation. Les convulsions continuaient avec force, et pendant leur durée, Mlle Sh... se tordait, se roulait par terre et jetait des cris tantôt rauques, tantôt aigus.

Elle souffrait en outre d'une douleur au côté droit qui l'empêchait presque de marcher; elle éprouvait aussi des douleurs dans les reins et des palpitations fréquentes. Elle avait de plus une névralgie dans la tête, dont les douleurs aigües provoquaient les crises hystériques, de même que parfois les accès produisaient à leur tour les douleurs névralgiques.

Tous les traitements qu'elle avait suivis, loin de la soulager, avaient, au contraire, irrité la maladie. En tirant du sang, on avait appauvri, affaibli l'organisme, et développé de plus en plus l'irritabilité du système nerveux.

Lasse de n'avoir pu trouver aucun soulagement, aucune amélioration dans la médecine ordinaire, elle finit par où elle aurait dû commencer, et s'adressa au magnétisme.

Je la magnétisai : je provoquai de la torpeur, de la somnolence, qui amena du calme dans le système nerveux; pen-

dant la troisième magnétisation, une crise se présenta ; quand elle fut développée, je la fis cesser presqu'instantanément en magnétisant fortement l'estomac par l'imposition des mains et par une insufflation chaude.

Cette crise fut la dernière. Non-seulement il ne s'en représenta plus pendant le traitement, mais après avoir été magnétisée pendant six semaines, tous les accidents avaient cessé, et Mlle Sh... fut entièrement guérie et l'est encore maintenant.

Là encore, le magnétisme avait été plus puissant que la médecine ; il avait guéri en quarante jours une maladie épouvantable, que tous les moyens médicaux n'avaient pu même soulager pendant des années. Les passes, l'imposition des mains et de l'eau magnétisée avaient suffi.

Ch. Lafontaine.

CORRESPONDANCE DE LA *REVUE SPIRITUALISTE* DE PARIS.

Angers, 19 septembre 1863.

« Cher Monsieur Piérart,

« Notre médium guérisseur, M. Charles de Tr.., dont je vous ai plusieurs fois entretenu, a encore obtenu des guérisons remarquables ; mais ses facultés s'affaiblissent. Son Esprit docteur lui a déjà fait quelques mauvais tours mêlés à des manifestations curieuses. Cet Esprit, qui a procuré à M. de Tr... le bonheur de guérir miraculeusement des centaines d'affligés, lui fait souvent payer cette faveur par des convulsions effrayantes, qui semblent devoir le lancer au bout de sa chambre ou au plancher. Dans ces cas, de courte durée, sa figure crispée n'est pas reconnaissable, mais il n'en éprouve aucune douleur. C'est un menu plaisir que se procure son docteur, pour se payer, probablement, de ses consultations. Dira-t-on que ce médium est soumis à une possession? Moi, je me contenterai de penser qu'il a affaire à un farceur, un de ces Esprits qu'on a appelés lutins, et qui, tout thaumaturges qu'ils paraissent, sont loin d'être du premier ordre dans la hiérarchie spirituelle.

« Un ancien ministre d'une nation éloignée, ne pouvant pas marcher depuis vingt ans, est venu tout exprès ici pour se faire guérir. L'Esprit a dit au médium qu'il suffirait qu'il le touchât aux pieds, ce qu'il a fait chez moi. Cet étranger repartit le lendemain 16 août. Est-il guéri? Je ne sais ; mais ce dont

je suis certain, c'est que, de son hôtel à la rivière, à une grande distance, il était allé presque immédiatement faire des explorations.

« Le docteur aérien, qui avoue lui-même n'être pas un Esprit supérieur, a voulu prouver que le pouvoir qu'il avait de faire des miracles ne se bornait pas à guérir, mais qu'il savait aussi donner la maladie à qui se portait bien, puisqu'il m'a donné, *subito*, un frisson de cheval avec froid glacial pendant six minutes. Il a prouvé aussi qu'il peut lire dans les poches comme beaucoup de somnambules et de médiums. Une jeune fille que j'ai dû renvoyer de chez moi a été rencontrée dernièrement par mes domestiques à la porte de M. de Tr... ; elle était allée le consulter. Il lui dit : « Votre conduite n'est pas régulière. — Comment cela? Monsieur? — Vous avez des intelligences cachées avec un jeune homme. — Non, Monsieur. » — L'Esprit dit au médium de prendre du papier, et lui fit une dictée. M. de Tr... lut cette dictée à la jeune fille, qui ne put nier que c'était le contenu de sa *lettre* et se sauva confuse.

« Cela m'a rappelé qu'un Esprit a écrit également un jour le double d'un papier que j'avais dans ma poche, sans que j'en eusse le souvenir.

« Dans une maison de spiritualiste où l'on fait des ornements d'autels et de vierges, un collier en perles de verre avait disparu et on le chercha partout en vain. Soupçonnant qu'un Esprit avait pu le cacher, on fit un appel, et il fut dit d'en haut que ce collier serait trouvé dans l'un des trois placards de la chambre qu'il désigna, et sur la *première* planche. On débarrassa tout sans rien trouver, et, quelqu'un étant venu, on ne put pas en savoir davantage. Quelques jours après on eut besoin d'une pelote de laine, qui était dans le placard et sur la planche indiquée, et l'on trouva le collier au *fond de cette pelote*.

« Ceci me rappelle les ciseaux d'une dame, qu'un Esprit avait cachés dans sa paillasse. (Voir le 4e vol. 1860 de la *Revue spiritualiste.*)

« C'est dans cette même maison qu'un Esprit se présenta un jour sous le nom de Socrate, et donna, pendant plus d'un an, comme je vous l'ai rapporté en mars 1858, des leçons de grec tous les jours au plus jeune des fils de M. G..., ce dont j'ai eu des preuves. Or M. G..., voulant s'assurer s'il avait véritablement affaire à Socrate, lui demanda le nom de *sa femme*. Un nom lui fut donné. Il alla le lendemain le vérifier à la Bibliothèque, et il reconnut qu'il n'avait pas été trompé.

« L'Esprit docteur de M. de Tr... lui dit, d'une jeune fille qui était allée le consulter, que sa mère, très-malade, serait morte dans quinze jours; qu'elle avait un jeune frère qui la suivrait de près, et une petite sœur qui mourrait dans six semaines; que son père, mauvais sujet, la mettrait à la porte, mais qu'il ne tarderait pas à venir lui demander un gîte. Eh! bien, tout cela est arrivé suivant la communication faite au médium.

« Que dirait donc encore ici le docteur Brière de Boismont, qui a sué sang et eau pour nous prouver dans 700 pages de grosses erreurs, que les prétendues manifestations des Esprits ne sont dues qu'à des hallucinations, choisissant comme d'habitude à l'appui de sa thèse ce qu'il y a de plus aisé à combattre? Des lecteurs aussi peu familiarisés que lui avec les matières qui font le sujet de son livre en concluent que les Spiritualistes sont des fous. Voilà comment on parvient à égarer l'opinion publique. Mais quelles sont les conclusions de ces infaillibles? Elles sont toujours ainsi formulées : Il est *probable*...; on peut *supposer*...; je *présume*..., etc. Tout affirmatifs qu'ils paraissent, ils ne sont pas plus sûrs de leurs théories que ceux qui attribuent les communications et les manifestations des Esprits à l'influence des étoiles, du soleil, de la lune, des nébuleuses, des pantacles, des diagrammes, des grimoires et des saintes clavicules.

« Veuillez agréer, mon cher Monsieur, l'assurance de mon entier dévouement.

SALGUES.

« J'oubliais de vous parler d'autres faits que je tiens de personnes honorables et dans la bonne foi et le jugement desquelles j'ai parfaitement confiance.

« M. le baron C. de G. me disait dernièrement : « Un conseiller d'une de nos cours royales, d'abord très-incrédule en spiritualisme, puis convaincu, était chez moi avec un sceptique de Bordeaux. Celui-ci, pour acquértr une preuve de la possibilité d'action des invisibles, essaya cette proposition en javanais : étendant sur la table ses deux mains *ouvertes*, il dit à l'Esprit : « Si vous m'êtes *sympathique*, touchez-moi la main droite; ou dans la *gauche*, si vous m'êtes *antipathique*. » L'Esprit enleva très-haut la main du conseiller, et frappa comme un hercule en colère dans la main *gauche* de l'incrédule, qui jeta un cri de *douleur*, tandis que le conseiller n'en éprouva *aucune*.

« Notre médium de Latour-B. . n'est pas toujours heureux avec les Esprits, qui sont parfois espiègles, parfois *méchants* et *beaucoup*. Il me disait, il y a deux jours, que souvent à la chasse, ayant le doigt sur la gachette pour faire feu, son *bras* était *chaque fois tiré* en *arrière*, et qu'il n'avait d'autre chance que de voir le gibier se sauver. En d'autres temps, lorsque son chien semblait se mettre en arrêt, il paraissait saisi d'une terreur panique et allait précipitamment se cacher à plat ventre entre ses jambes, ce qu'il n'avait jamais fait autrefois. Cependant, une fois, le même Esprit familier lui indiqua un champ clos de haies, comme ils le sont tous ici, et le lieu où était un beau lièvre. M. de Tr... l'y trouva en effet et le tua.

« Mais les Esprits ne sont pas toujours de bonne humeur, ou ne sont pas toujours les mêmes. Récemment, une femme se présente chez ce médium, lui demandant la guérison de l'épilepsie dont elle était affligée depuis *cinq* ans, ayant une *vingtaine* d'accès en vingt-quatre heures *tous* les jours, et il en eut le témoignage de plusieurs personnes et même la preuve par un accès incontestable qui se passa *en sa présence chez lui*. La malade éprouvait des douleurs atroces dans les pieds, dans les genoux, dans les hanches et dans les épaules. L'Esprit guérissant dit à M. de Tr... qu'il devait seulement la *toucher* pour faire disparaître tous ses maux. Il est de notoriété publique que, de ce moment, cette femme n'a plus eu d'accès pendant près d'un mois.

« Attaqué de nouveau pendant trois ou quatre jours, elle s'est présentée chez ce médium, qui l'a encore touchée, et depuis ce moment elle n'a rien ressenti. Cette femme a cité un homme très-méchant qui, mécontent d'elle il y a *cinq* ans, lui dit : « De ce moment tu te souviendras de moi. » Peu après son départ, elle éprouva son premier accès d'épilepsie. Cet homme est mort depuis, mais cette femme dit l'avoir vu souvent la nuit en songe ou en vision sous une apparence effroyable, lui faisant entendre un bruit *vocal très-rauque*, effrayant. C'est à sa dernière visite que cet *Esprit bandit* jugea à propos d'ajouter les douleurs aux accès d'épilepsie. Or, depuis le moment où M. de Tr... délivra cette femme de ses maux, il a ressenti les mêmes douleurs pendant huit jours, mais de la manière la plus cruelle, et accompagnées de convulsions effrayantes et de crispations indicibles, à ce point que l'Esprit faisait *broyer, réduire* presque en *particules* les objets *cassants* qu'il pouvait avoir dans les mains. Ce médium, assez fréquemment obsédé

chez lui, comme je l'ai vu chez moi, à en éprouver de la terreur si je n'y avais pas été habitué, m'a dit que cet Esprit l'avait tellement mis hors de lui, pendant ces huit jours de tourments, qu'il av. it par moments l'apparence d'un hydrophobe.

Enfin une femme, parmi les nombreuses personnes qui font tous les jours queue à la porte de M. de Tr..., était sortie de la maison emportant une chaise. Mme de Tr... s'opposa à cet enlèvement qui eût été répété sans mesure. Alors cette femme, de très-mauvaise mine, lui dit : « *A partir de demain matin vous vous souviendrez de moi.* » En effet, le lendemain, vers six heures, commença pour cette dame un premier accès de *convulsions* qui se produisit *quatre* fois dans la journée et autant de fois pendant *quatre* jours. Alors ce médium fit, me dit-il, une conjuration et une prière spéciale à Dieu pour détourner le maléfice, et de ce moment Mme de Tr... n'a plus rien ressenti de fâcheux.

Qu'un sceptique lise ces détails, il dira que ces faits insolites résultent d'une imagination frappée. Peut-être que le chien de M. de Tr... avait aussi l'*imagination* frappée, une *hallucination*. C'est peut-être dans son *imagination* que ce Monsieur de Bordeaux a reçu une *vigoureuse tape* dans la main gauche, répondant d'une manière *sensible* et *très-sensible* à une question faite dans une langue que ne connaissait pas le conseiller.

Mais assez pour aujourd'hui, et sur ce, je vous prie, mon cher Monsieur, de me croire tout à vous.

SALGUES.

P. S. — M. de Tr... va aller demeurer en Bretagne. Qu'on le sache bien, pour qu'il ne me tombe pas encore une avalanche de lettres de malades. Je suis heureux de rendre service, mais l'état de mes yeux ne me permet pas d'écrire tant de lettres.

A côté de la lettre de M. Salgues, nous ne pouvons mieux faire que d'insérer l'article suivant, que la plupart des journaux ont reproduit.

Le *Courrier de Dax* a reçu de son collaborateur, M. le docteur Hiard, médecin à Mugron, le récit suivant :

« Vers le mois d'octobre 1862, une jeune bergère âgée de douze ans ramenait, au soleil couchant, son troupeau avec une grande précipitation et un air tout effaré, lorsqu'elle rencontre

son père, auquel elle raconte qu'elle avait laissé au bord du ruisseau voisin une vieille déguenillée qui, depuis cinq jours, suivait tous ses pas, la priant de lui ôter ses poux et de lui donner du pain, ce en quoi elle n'avait pu lui être agréable. « Rentrons à la maison, lui dit le père, elle ne viendra pas t'y « chercher. »

« Tous les deux avaient à peine rejoint au logis les autres membres de la famille, que de petites pierres commencèrent à pleuvoir dans les appartements, quoique portes et fenêtres fussent exactement fermées. Bientôt une voix mystérieuse sort des murs, des lits, des armoires, appelant chacun par son nom et répondant aux différentes questions qu'on lui adresse. On ne tarde pas à entendre des battements de mains, des sifflets faibles ou assourdissants; parfois la voix fredonne ou imite les grincements d'un violon campagnard. On fouille et refouille dans tous les recoins de l'habitation, on explore les alentours : rien ne fait découvrir la source du tapage, qui continue jusqu'après minuit.

« Ce n'est pas tout ; malgré les bougies bénites, malgré le concours des curieux, malgré les voisins qui viennent alternativement coucher à Beyrac pour rassurer nos colons, qui, tout effrayés, ne peuvent plus goûter de sommeil, toujours, dès l'entrée de la nuit jusqu'au matin, cela pendant trente-cinq jours consécutifs, cette singulière scène se renouvelle. Depuis, ce n'est qu'à des intervalles plus ou moins longs que les mêmes phénomènes se répètent pendant quatre mois, pour disparaitre tout-à-fait.

« Pendant ce temps, plus de cent témoins, et peut-être deux cents, ont été à même de pouvoir affirmer que nous n'exagérons rien. Le maire de Goutz, entre autres, à quatre reprises différentes, est entré en colloque avec la voix mystérieuse, dont il a été quelquefois impuissant à réprimer certaines paroles obscènes.

« Que dire de tout cela? Que nous avons été plusieurs fois à même d'interroger partie de ceux qui ont vu et entendu, et que de l'identité de leurs réponses on peut conclure que ce que nous venons de raconter est bien réel. Beaucoup, par ce seul motif qu'ils n'ont ni vu ni entendu, ne sachant pas que mille négations ne peuvent détruire un seul fait positif, de sourire de pitié et de crier à l'absurde!... D'autres nous parleront de ventriloquie; mais il n'existe pas dans Goutz un seul être assez intelligent pour être ventriloque. Puis, un ventriloque n'est pas invisible; puis, des battements de mains, des sifflets, des pierres

qui pleuvent dans les appartements fermés, ne sont pas non plus des faits de ventriloquie. Il en est de même de la rencontre qu'a faite la jeune fille d'une vieille inconnue qui semble avoir ouvert cette scène de désordre. »

« Lorsque ces faits nous furent connus, nous priâmes un de nos amis d'écrire au docteur Hiard et au maire de Goutz afin d'en avoir la confirmation. Voici la réponse du docteur : »

Monsieur,

« Malade depuis plus de deux ans, et ne pouvant écrire qu'avec beaucoup de difficulté, je me sers de la main de mon neveu Gaston Lataste pour répondre à vos désirs.

« Le récit que j'ai fait dans le *Courrier de Dax* des phénomènes qui se sont passés à Beyrac, ma métairie, située dans la commune de Goutz, n'est que trop vrai. Ces phénomènes m'ont été attestés par mon domestique et un voisin que j'ai envoyés sur les lieux, par plusieurs de mes métayers, par une infinité d'autres voisins, qui tous en ont été témoins oculaires et auriculaires. En un mot, ces phénomènes ont trouvé peu d'incrédules. Le maire de Goutz, accompagné de témoins, après s'en être assuré, en a cherché inutilement la cause. Loin donc d'avoir rien exagéré, je n'ai même pas tout rapporté.

« Ainsi, quatre témoins qui n'ont aucun intérêt à me tromper m'ont assuré avoir vu à plusieurs reprises les pailles sortir toutes seules de dessous un lit, et se placer au milieu de l'appartement comme conduites par une main invisible. Je vous dirai même que le matin de Noël cette scène de désordre se produisit en plein jour, à huit heures du matin; qu'un jour, au retour d'une lessive, des laveuses étrangères étant à diner, à six heures du soir, avec plusieurs hommes, à ma métairie de Beyrac, la voix mystérieuse s'installa au milieu de la table, demandant du pain, du vin, de la morue; qu'une autre fois cette scène de désordre se transporta dans une maison voisine pour revenir à son point de départ. M. Claveri, maire de Goutz, m'a affirmé lui-même avoir été plusieurs fois témoin de la plupart de ces faits, avoir causé avec la voix, ainsi que les témoins qu'il avait amenés avec lui.

« J'aurais bien d'autres choses à raconter, mais ceci me paraît suffisant.

« Encore un mot cependant : je ne serais pas étonné qu'on entendît encore à Beyrac, quelque rare sifflet, que l'on vit quelque pierre tomber; mais, soit par honte, soit par crainte

du procureur impérial, qui a fait des menaces, je crois que mon métayer l'avouerait difficilement, quoiqu'il me l'ait secrètement confié il y a environ deux mois, n'y attachant du reste, *lui*, qu'une médiocre importance, vu que le désordre est peu stable et peu marqué.

« Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

« Votre dévoué serviteur,

« T. HIARD,

« D. M. P. »

Mugron (Landes), 19 novembre 1863.

Nous avons puisé dans la ***Revue Spiritualiste*** de Paris de décembre 1863, les lettres qui précèdent, laissant à chaque signataire la responsabilité qui lui incombe.

Nous ne pouvons, cependant, nous empêcher de dire que les faits relatés dans ces lettres ont, selon nous, un principe tout différent de celui qu'on leur assigne, et que nous les expliquons très-bien par une cause aussi simple que naturelle, le *magnétisme*.

Quand M. de Tr... voit la maladie, le remède, ce n'est point un ***Esprit*** bon ou mauvais qui les lui indique. Quand M. de Tr... a des convulsions épileptiformes, après avoir guéri un épileptique en le touchant, ce n'est point un ***Esprit*** qui tourmentait le malade, qui, de colère, s'est vengé sur M. de Tr... d'avoir été mis en fuite.

L'épilepsie a pour cause soit un défaut de conformation dans le cerveau, soit une frayeur subite; — elle est souvent aussi la conséquence d'un excès de boisson, ou de ***mauvaises habitudes***.

On ne peut plus croire aujourd'hui aux possessions, nous ne sommes plus au temps où elles étaient admises; par conséquent M. de Tr... a tout simplement été impressionné fortement par les convulsions qu'il a pu observer, et son imagination frappée a fait le reste. Il en a été de même pour sa femme.

Qu'on nous fasse grâce de toutes ces opinions ***sataniques***, qui étaient bonnes alors que l'ignorance dominait les générations; mais aujourd'hui, dans un siècle éclairé comme celui dans lequel nous vivons, ces histoires d'***Esprits***, de ***Démons*** s'emparant des êtres humains, ne sont que des hallucinations, des aberrations d'hommes frappés, dont le jugement, sain sur tout autre point, est obscurci sur celui-ci.

Tous les faits attribués à M. de Tr..., toutes les guérisons qu'il a obtenues, nous ne les contestons pas. Nous n'attaquons que la cause à laquelle on les attribue, et nous reconnaissons en M. de Tr... un état semi-extatique naturel, pendant lequel il voit, il sent le mal et le remède. Si M. de Tr... avait été magnétisé pour calmer son système nerveux, ces facultés extatiques auraient disparu; si au contraire M. de Tr... se fait magnétiser pour exalter davantage la surexcitation nerveuse dont il est atteint, on doit obtenir de lui une lucidité des plus remarquables, mais qu'il faudra rapporter à sa cause naturelle. le magnétisme. C'est également par le moyen du magnétisme seulement qu'on pourra diriger cette lucidité, sans craindre les *Esprits* bons ou mauvais, qui ne peuvent rien sur nous, et qui doivent bien rire entr'eux du rôle que nous leur faisons jouer; si toutefois ils peuvent voir ce qui se passe dans ce monde terrestre.

Quant aux scènes de la ferme de Beyrac, les pierres jetées, les cris, les grincements de violon, les voix entendues, ce sont de ces tours de bohémiens très-connus, et répétés par ceux qui les commettent jusqu'au moment où le procureur impérial les met sur la sellette correctionnelle. Il y a là-dessous des fripons qui cherchent à exploiter, par la frayeur, d'honnêtes gens dont l'intelligence et l'instruction sont encore dans l'enfance.

Ch. LAFONTAINE.

FRAGMENTS DES MÉMOIRES (INÉDITS) D'UN MAGNÉTISEUR.

. . . . J'arrivais à Turin en janvier 1848, par un froid de quinze degrés et par une neige qui tombait avec tant d'abondance que l'on y voyait à peine pour se conduire dans les rues, où elle atteignait déjà une hauteur de deux pieds. C'était un changement bien grand pour moi qui venais de Nice, où la température était si chaude que le 14 janvier, veille de mon départ, je m'étais encore baigné dans la mer.

Mais si le climat était froid, l'exaltation populaire était chauffée à 36 degrés réaumur. C'était le moment où Gioberti, par ses écrits et par ses discours en plein air, mettait en mouvement tous les esprits et les poussait à la révolution.

Le soir même de mon arrivée à Turin, je fus spectateur d'une ovation aux flambeaux qu'on fit à ce patriote ; j'étais à peine entré dans l'hôtel (où demeurait aussi Gioberti,) que la rue s'emplit d'une foule compacte ; des cris, des vivats, des hourras se firent entendre, et par-dessus tout, le nom de cet homme célèbre répété par toutes les bouches.

Gioberti se montra au balcon, et parla pendant une demi-heure à ces hommes qui, la tête découverte, malgré le froid intense de la nuit, l'écoutèrent dans le plus profond silence ; puis des bravos, des vivats, des applaudissements frénétiques couvrirent sa voix. On sentait comme un courant électrique qui secouait toute cette foule et annonçait un événement d'importance.

Toutefois je n'étais pas venu à Turin pour faire de la politique, mais bien de la propagande magnétique ; aussi, dès le lendemain de mon arrivée j'étais en course avec mon bon et excellent ami le comte de Seyssel, et nous allions ensemble chez le ministre de l'intérieur, qui nous déclarait qu'il ne pouvait pas en un tel moment m'autoriser à donner des séances publiques de magnétisme ; ajoutant que si je voulais être prudent, il fermerait les yeux et les oreilles sur des séances qui n'offriraient pas un caractère de publicité ; il termina en nous assurant que si j'attendais quelque temps, j'aurais alors toute liberté pour faire tout ce que je voudrais. Je le remerciai, et me résignant à cette contrariété, je ne fis qu'annoncer modestement dans les journaux quelques séances dans un des salons de l'hôtel où je demeurais, au lieu de prendre une grande salle et de faire beaucoup de publicité.

Ces séances cependant furent suivies par beaucoup de monde, et le salon se trouva malheureusement trop petit pour contenir tous ceux qui se présentaient. J'y suppléai en multipliant les séances qui eurent un grand succès.

De son côté, le comte de Seyssel organisa quelques séances dans plusieurs salons aristocratiques; j'en donnai deux entr'autres chez la marquise Doria de Cirié, qui eurent un grand retentissement.

Dans la première, après quelques expériences faites sur la somnambule Madeleine que j'avais formée à Nice, et après avoir présenté les phénomènes du sommeil, de l'insensibilité, de la catalepsie artificielle, de l'attraction, de l'extase, etc., je me mis en devoir de magnétiser la maîtresse de la maison qui en manifesta le désir.

En quelques minutes, la jeune et belle marquise, renommée

aujourd'hui comme alors par l'éclat un peu hardi de sa riche chevelure dorée, ferma les yeux, et fut bientôt endormie et amenée à l'état de somnambulisme ; son sommeil était calme, on constata son insensibilité, et il est probable que si l'on eût provoqué la lucidité chez une nature aussi impressionnable, elle eût apparu dans le somnambulisme. La marquise se trouvait très-bien et voulait rester ainsi sans être réveillée, mais on insista pour qu'elle fut démagnétisée.

A quelques jours de là, dans une seconde séance, Madame de Cirié me demanda de la magnétiser; je m'y prêtai aussitôt. Elle fut promptement plongée dans la somnolence, mais chaque fois qu'elle était sur le point de passer au sommeil magnétique elle se trouvait tout-à-coup presqu'entièrement dégagée. En faisant un effort violent, je parvins à l'endormir magnétiquement, mais en levant les yeux pour me rendre compte de cet effet qui m'étonnait, j'aperçus non loin de là, la marquise Carpeneto qui était aussi endormie. J'allai à elle, je lui fis quelques passes pour consolider ce sommeil, puis je revins à la marquise de Cirié que je réveillai sur sa demande, car elle commençait à se trouver inquiète et agitée, mais au réveil elle fut très-bien, et fort étonnée de voir Mme de Carpeneto endormie.

Voici ce qui s'était passé : Madame Carpeneto, jeune femme brune et d'une impressionnabilité nerveuse excessive, avait attiré à elle le fluide que je cherchais à communiquer à Madame de Cirié. Je voulus faire quelques expériences, mais on s'y opposa, et voici ce qui en résulta :....

(*La suite au prochain N°.*)

Ch. Lafontaine.

A NOS LECTEURS.

Nous n'avons pas cru devoir insérer la *correspondance parisienne* que nous avons reçue, et qui était une nouvelle réponse à M. d'Arbaud, éternisant une discussion qui n'offre d'utilité pour personne. Nous nous permettons, pour la clore, de relever quelques idées pratiques que nous considérons, personnellement, comme erronées, afin de ne pas laisser croire à nos lecteurs que nous partageons celles de M. d'Arbaud.

Laissant de côté les idées théoriques qui peuvent toujours être discutées, nous arrivons à ce que M. d'Arbaud avance que :

« Pour *projeter* le *fluide* en dehors de l'organisme, pour le *faire rayonner*, il *faut faire une contraction externe*, c'est-

à-dire contracter les muscles du thorax, de la face, du cœur et du cou, en d'autres termes *gonfler fortement la poitrine.* »

Nous déclarons avec notre vieille expérience pratique, que personne ne contestera, — qu'il ne faut point agir ainsi, et que, pour magnétiser, quelque soit le phénomène ou l'expérience que l'on veuille obtenir, ou dans un cas de crise accidentelle, il ne faut faire aucune contraction volontaire, soit interne, soit externe, — nous disons plus, c'est que les contractions volontaires, loin de faire émettre le fluide avec force, en paralyseraient l'émission. — Si dans certains moments, où l'on veut agir fortement, comme dans les cas de crise, il y a contraction chez le magnétiseur, elle se fait inconsciemment, sans aucune volonté de sa part et tout à fait à son insu, de même que l'homme qui fait un violent effort pour soulever un pesant fardeau, raidit ses jambes et ses bras sans en avoir conscience. Ces contractions ne sont pas le résultat de sa volonté, mais la conséquence de l'acte même de soulever le fardeau.

Nous nous arrêterons ici, ne voulant point réfuter d'autres assertions de M. L. d'Arbaud.

Ch. Lafontaine.

JURY MAGNÉTIQUE.

Concours de 1864. — Une médaille d'argent ou de bronze sera décernée à l'auteur du meilleur mémoire sur la question suivante : *Traiter de la lucidité en général et principalement au point de vue magnétique; de sa nature et des matières sur lesquelles elle peut s'exercer; des moyens de la constater et du parti qu'on peut en tirer.*

Les mémoires devront parvenir avant le 1er avril 1864. Ils pourront être écrits en français, anglais, allemand, italien, espagnol, et seront insérés s'il y a lieu. Le nom de l'auteur devra être sous enveloppe cachetée, sur laquelle se trouvera un signe ou une épigraphe reproduite sur le mémoire.

Adresser les pièces au bureau du journal, ou au rapporteur de la Commission du Jury, M. A.-S. Morin, rue Bellechasse, 50.

— CAROUGE, IMPRIMERIE A. JAQUEMOT. —

N° 10. 15 Janvier 1864. 5me Année.

LE MAGNÉTISEUR

JOURNAL DU MAGNÉTISME ANIMAL

PUBLIÉ PAR CH. LAFONTAINE

A GENÈVE.

Paraissant le 15 de chaque mois, par livraison de 16 pages in-8°.
Prix : Genève, 5 fr. ; Suisse, France, Italie, Belgique, 6 fr.
Angleterre, Amérique, Turquie, 10 fr.

ADMINISTRATION, RÉDACTION & ABONNEMENTS,
QUAI DES BERGUES, 31

On s'abonne pour la France et l'étranger, chez M. GERMER-BAILLIÈRE, rue de l'Ecole de Médecine, 17, à Paris. — Chez MM. CAMMELLI frères, à Florence.



PARAPLÉGIE

AVEC ATROPHIE DES DEUX JAMBES.

En avril dernier (1863), Mlle Césarine Jaquemot fut atteinte de boutons aux jambes, puis d'un malaise général. Le médecin appelé ordonna une friction et quelques boissons rafraichissantes; les boutons disparurent; mais il se présenta dans les jambes une raideur douloureuse qui rendit la marche difficile : puis une suppression mensuelle et une inflammation générale se déclarèrent. La malade ne pouvait plus supporter aucune nourriture; elle eut de violents vomissements de bile. Il y eut alors chez elle un état général de douleurs rhumatismales et névralgiques, de crampes à l'estomac, de crises nerveuses, de nuits sans sommeil, puis enfin une fièvre bilieuse.

Nous ne dirons pas que toutes ces misères furent provoquées par les remèdes médicaux; — non. — mais nous dirons, que tous ces accidents arrivèrent *malgré* l'emploi de tous les moyens pharmaceutiques qu'ordonnèrent les médecins.

La malade était retenue au lit par une fièvre des plus violentes, souvent accompagnée de délire; ses sens s'affaiblissaient, elle devenait sourde, au point qu'elle n'entendit pas ces fameux coups de tonnerre qui éclatèrent un dimanche de juillet; ses yeux lui permettaient à peine de distinguer dans la chambre.

Elle accusait des picotements, des fourmillements dans les pieds; elle ressentait en outre, dans les jambes, des douleurs crampoïdes qui lui faisaient jeter des cris, et avec cela un engourdissement qui la mettait dans l'impossibilité de remuer les jambes dans son lit. Elle avait de plus une diarrhée continuelle, avec coliques aiguës dans le ventre.

Cet état durait depuis plusieurs mois, pendant lesquels les moyens médicaux étaient demeurés non-seulement impuissants à procurer aucun soulagement à la malade, mais encore semblaient venir aggraver un état aussi douloureux.

La malade accusait journellement au médecin toutes les souffrances de ses jambes et de ses pieds, et le suppliait de s'en occuper; mais ce ne fut qu'à la fin d'août qu'il consentit enfin à le faire.

A la première inspection, il trouva, à sa grande surprise, non-seulement les jambes et les pieds paralysés, et sans un seul mouvement, mais il eut encore à constater une atrophie complète qui avait envahi ces deux jambes depuis les hanches jusqu'aux pieds. La maigreur des bras et du corps était considérable, toutefois elle n'était que la conséquence ordinaire d'une maladie aussi prolongée.

Mais à la vue des jambes et des cuisses, le médecin fut stupéfait, et il déclara une paralysie accompagnée d'atrophie.

En effet, la jeune fille, dont la constitution était nerveuse, avait toujours été bien portante, et sans être grasses, ses jambes et ses cuisses avaient toujours été garnies de chairs en plus grande quantité qu'on n'aurait pu le supposer en considérant ses traits nerveux; elle avait ce qu'on appelle les membres forts, charnus et bien fermes. Hélas! après cette période de maladie, il ne restait absolument plus rien sur les membres que la peau, non collée sur les os, — comme on le dit vulgairement, — mais cette peau vide, flasque et pendante qui accuse tout ce qu'elle a perdu.

En présence d'un état aussi sérieux, le médecin employa divers remèdes : les bains soufrés, l'électricité, des eaux ferrugineuses, des pilules diverses furent tour à tour mis en usage, mais rien n'arrêtait la marche ascendante de la maladie ; au contraire, l'électricité, moyen trop fort et trop excitant pour une nature épuisée par la maladie et les médicaments, produisit un effet désastreux sur le système nerveux de la malade. Les douleurs, les contractions des membres et celles du diaphragme, ne laissèrent plus, ni le jour ni la nuit, un instant de repos à Mlle Jaquemot, qui ne possédait plus en elle-même aucune force pour soutenir cette action trop excitante et trop irritante.

Car il faut bien comprendre que l'électricité, salutaire dans certaines affections et chez certaines natures, peut être nuisible dans les mêmes affections chez d'autres tempéraments, par son action plus excitante que fortifiante. — C'est là ce qui arrive trop souvent.

L'électricité que les médecins emploient, et qui est presque toujours l'électricité à courants continus provenant d'une pile modifiée de telle ou telle manière, est toujours de nature à ébranler le système nerveux, pour arriver à exercer ensuite une action tonique, par une réaction nerveuse, quand cette dernière peut avoir lieu.

Mais qu'on veuille donc bien considérer que lorsqu'un corps est épuisé, que la vie s'en va, ce n'est pas en produisant seulement une surexcitation dans le système nerveux de ce corps anéanti, qui ne peut même plus la soutenir, que l'on parviendra à obtenir une réaction favorable.

Il faut autre chose, — il faut ce fluide, que le magnétisme seul peut transmettre, qui, tout en calmant, tout en fortifiant le système nerveux du malade, pénètre sans secousse par toutes les fibres nerveuses, jusqu'au plus profond des organes, stimule ceux-ci sans cependant les agiter ni les ébranler, ranime la vie dans ce corps déjà presque inerte, et lui donne la force réelle de réagir sur lui-même, en le soutenant continuellement par la transmission de ce principe vital.

La médecine ordinaire a-t-elle un moyen, un médicament pour arriver à ce résultat ? — hélas, non ! —

L'opium, la belladone, la jusquiame, la morphine, etc., et tant d'autres poisons tout aussi stupéfiants, et qu'on est convenu d'appeler des calmants, n'arrivent à produire un certain

calme, qu'en entravant la circulation par un engourdissement du système nerveux, qui paralyse alors le mouvement. Ils produisent tout le contraire de ce qu'il faudrait produire. Ils engourdissent et éteignent la vie au lieu de la ranimer.

Aussi, quand ils ont produit leur effet, le médecin cherche alors, par un autre médicament violent, à obtenir une réaction. Mais le corps, épuisé autant par les remèdes que par la maladie, ne peut plus supporter l'action trop vive du dernier médicament, et il s'éteint dans ses souffrances, ou bien il se débat quelque temps dans une agonie convulsive et des plus douloureuses.

On conçoit qu'en suivant de pareils traitements, Mlle J... s'affaiblissait de plus en plus; elle avait des défaillances dont elle ne sortait que pour retomber dans des évanouissements plus longs, et son état devenait de plus en plus inquiétant pour sa famille.

Ce fut alors, 12 septembre, qu'on eut recours au magnétisme. La maladie, qui existait depuis le mois d'avril, avait toujours fait des progrès. Aussi, lorsque j'eus examiné la malade, et constaté dans les membres inférieurs une paralysie compliquée d'une atrophie complète, qui ne laissait aucun vestige de chair sur les jambes ni les cuisses; lorsque je reconnus qu'en outre, les organes réparateurs ne fonctionnaient pas, que la malade ne pouvait prendre aucune nourriture, je trouvai l'état bien dangereux, mais non désespéré; Mlle J... n'était âgée que de vingt ans, on pouvait espérer de sa jeunesse une réaction salutaire, si l'on parvenait à arrêter la marche ascendante de la maladie. — J'entrepris le traitement.

Je fixai mes regards sur les yeux de la malade, en tenant ses pouces, afin d'envahir doucement et fortement toutefois les centres nerveux. Bientôt les yeux se fermèrent et les paupières alourdies ne purent se relever. Voulant éviter de produire le sommeil, je cessai de tenir les pouces, et je fis des passes sur tout le corps, afin de régulariser l'action magnétique dans tout l'organisme, de stimuler par ce moyen certains organes, et de rétablir tout d'abord la circulation nerveuse, pour ramener le calme et la force dont ce malheureux corps avait tant besoin. Après une heure et demie de magnétisation de ce genre, j'obtins une diminution dans les douleurs; les crampes devinrent moins violentes et plus rares, la nuit fut moins mauvaise, la malade put dormir un peu. Je fis suspen-

dre l'usage de tout médicament et je fis prendre ce premier jour seulement de l'eau magnétisée.

Le lendemain, après une magnétisation pareille, qui me montra chez la malade une sensibilité à l'action magnétique, égale à celle du premier jour, je permis deux potages et un peu de vin, tout en continuant l'usage de l'eau magnétisée pour boisson ordinaire. Je fis appliquer sur le bas-ventre des compresses d'eau froide magnétisée, qui enlevèrent promptement l'inflammation et firent cesser la diarrhée et les douleurs intestinales qui en étaient la conséquence.

En quelques jours je devins maître de toutes ces douleurs qui fatiguaient et irritaient la malade; le corps n'était plus secoué nerveusement par des soubresauts violents, le mal de tête et la diarrhée avaient entièrement cessé, les crampes des jambes et même celles de l'estomac disparurent aussi, ce qui permit à Mlle Jaquemot de prendre une nourriture plus substantielle. Je l'autorisai à manger de la viande de bœuf et de mouton deux fois par jour, à boire un peu de vin de Bordeaux, et bientôt tous les accidents cessèrent, les crises nerveuses comme les autres; puis le sommeil reparut complet, et produisant ce calme qui repose et fortifie les malades. L'appétit était revenu avec le sommeil; toutes les fonctions de l'estomac et des intestins se faisaient régulièrement et les forces augmentaient de plus en plus.

L'amélioration produite dans toute l'organisation de la malade, et qui avait été de jour en jour en augmentant, pouvait donc me faire espérer que je deviendrais maître de la paralysie et de l'atrophie, puisque le magnétisme avait eu déjà pour effet de débarrasser la jeune malade de tous les symptômes et de tous les accidents des autres maladies qui l'avaient accablée jusque-là. Je me trouvai dès lors en face de la paralysie seule, qu'il m'était par conséquent plus facile de combattre.

C'était là un succès immense obtenu en quelques jours par le magnétisme en regard de la médecine, qui pendant de longs mois n'avait pu procurer le moindre soulagement et qui semblait aggraver au contraire l'état général par ses médicaments.

Les magnétisations se succédèrent, et avant la fin de septembre (nous avions commencé le 12), la malade put rester assise pendant deux heures dans un fauteuil; depuis les premiers jours d'octobre elle y resta sans fatigue une partie de la journée.

Puis les jambes s'agitèrent sous l'imposition des mains sur

les genoux et sous les passes jusqu'au bout des pieds : et quelques jours après Mlle J... essaya, étant soutenue, de faire quelques pas dans la chambre; ses jambes lui obéissaient bien, mais ses pieds étaient encore inertes, ils s'en allaient à l'aventure et se posaient à terre d'une façon indépendante de la volonté de la malade.

Pendant la journée, Mlle Jaquemot recommença à pouvoir lire et travailler un peu à des ouvrages d'aiguille; l'ouïe et la vue étaient entièrement revenues.

Les règles, qui avaient disparu depuis le mois d'avril, époque du commencement de la maladie, reparurent enfin le 21 octobre, après des magnétisations spéciales faites dans ce but, du 10 au 20 de ce même mois. La circulation ainsi rétablie constituait un grand progrès, aussi les forces augmentèrent dans les jambes qui reprirent un peu de vie, les chevilles devinrent moins molles et les pieds plus obéissants; cependant ces derniers étaient encore bien douloureux: au moindre attouchement, ils faisaient jeter les hauts cris à la malade, qui se tordait convulsivement lorsque je faisais un massage sur les cuisses, les jambes et les pieds. Les frictions sur l'épine dorsale avaient fait disparaitre tous les petits points douloureux, en fortifiant considérablement le corps entier.

Les grandes passes que je continuais calmaient tout le système nerveux, le fortifiaient et en régularisaient toutes les fonctions; les règles reparurent régulièrement aux époques voulues dès leur première réapparition.

Nous sommes en janvier, et malgré un rhume violent, gagné on ne sait comment, nous avons, malgré la rigueur de la saison, le plaisir de constater que Mlle Jaquemot marche seule, en tremblant encore, il est vrai, mais plutôt de crainte que de faiblesse.

Le magnétisme peut enregistrer une belle guérison de plus, là où la médecine n'avait pu produire aucun soulagement, et où elle entrainait fatalement la malade à une fin précoce.

Ch. Lafontaine.

Nous empruntons encore aujourd'hui, aux *Observations sur le magnétisme animal* faites et publiées en 1781 par le Docteur *Deslon,* membre de la Faculté de médecine de Paris, expulsé de son sein comme partisan du magnétisme, les diver-



ses guérisons qui suivent et qui ont été obtenues à cette époque par MESMER. Elles ont d'autant plus de mérite pour nous, qu'elles ont été accomplies sans sommeil magnétique.

Cancer occulte compliqué de goutte sereine.

«Mademoiselle ***, âgée de vingt ans, a eu la vue basse dès l'âge le plus tendre. Elle n'apercevait de l'œil gauche que les objets placés directement vis-à-vis de l'organe.

«Au mois d'octobre 1778, elle sentit tout-à-coup une tension douloureuse autour des yeux, un déchirement dans la tête et sur les paupières un spasme qui l'empêchait de les lever.

«Au mois de juin 1779, elle observa que l'œil gauche avait totalement perdu la faculté de voir. L'œil était tellement affecté, qu'il suffisait à peine à la conduire : tout travail des mains lui causait des douleurs très-vives, et elle ne pouvait se tenir en face du grand jour qu'elle ne risquât de tomber dans des convulsions. Les médecins consultés attribuèrent ces accidents à la délicatesse du genre nerveux.

«Mais il existait une autre maladie. La demoiselle *** avait depuis quinze ans des glandes squirreuses au sein. La plus considérable était adhérente. En tout, elles étaient au nombre de vingt-deux. De longs traitements n'avaient produit aucun bien, et la terrible extirpation était le seul remède conseillé par les gens de l'art.

«Le magnétisme animal réussit encore dans cette occasion. En moins de cinq semaines la demoiselle *** vit parfaitement des deux yeux. Elle distinguait sans douleur les objets à des distances éloignées; et même l'œil gauche voyait non-seulement directement, mais encore de côté; avantage dont il n'avait jamais joui. Les succès ne se sont pas démentis depuis. Cependant on observe toujours un reste de pesanteur dans les paupières.

«Le moyen employé ne s'arrêta pas là. En même temps qu'il attaquait la goutte sereine, il détruisit vingt-une glandes. Nous espérions que la dernière ne tiendrait pas longtemps. Sa forme aplatie et le travail journalier que nous y remarquions étaient des augures très-favorables; nous nous trompions également, M. Mesmer et moi; dans le fait, la glande était adhérente. On n'en découvrait que la superficie. Mais lorsque, par suite du traitement, elle se fut détachée et qu'elle fut devenue roulante, nous nous aperçûmes que le noyau en

était beaucoup plus considérable et beaucoup plus résistant que nous ne l'avions supposé.

«Ce qui doit consoler la malade de la longueur du traitement, c'est que d'ailleurs elle se porte très-bien, et qu'elle éprouve tous les jours de nouveaux soulagements. Le noyau va sans cesse en diminuant. Elle a même un moyen immanquable de prédire chaque diminution, qui ne se fait jamais, sans que la glande se gonfle et grossisse quelques jours auparavant. Cette marche assurée n'est pas un phénomène peu remarquable.

« *Réflexions.*—Ainsi qu'un torrent entraîne aisément les sables amoncelés devant lui et ne détruit que par succession de temps le rocher qui leur servait de base, de même on voit ici le magnétisme animal enlever avec facilité les humeurs nouvelles non consolidées, et ne travailler qu'avec lenteur et confiance dès qu'il est parvenu au siége invétéré du mal.

« Y a-t-il ici une cure? n'yen a-t-il point? M. Mesmer répond assez froidement à cette interrogation, que faire voir des deux yeux une personne qui ne voyait pas d'un seul, est une cure réelle. Nous, nous lui répliquons que la cause de la goutte sereine étant, suivant les apparences, la même que celle du cancer : il n'y a qu'une seule maladie, qu'un seul traitement, qu'une seule guérison, et qu'ainsi il faut que tout soit détruit, pour annoncer une cure.

« C'est ainsique Descartes apprit à ses antagonistes à se servir de ses propres armes contre lui.

« Quoiqu'il en soit, voilà matière à disserter pour ceux qui en ont le goût. (1)

Taie sur l'œil avec ulcère et hernie. Système des glandes engorgé.

Lorsqu'on présenta la nommée*** à M. Mesmer, je jugeai qu'il refuserait de la traiter. En élaguant des détails très-graves, il suffira de dire qu'elle avait l'œil gauche profondément enfoncé dans l'orbite, et vraisemblablement fondu. L'œil droit au contraire était saillant en même proportion, et recouvert d'une taie grise et épaisse, en sorte que cette personne était absolument aveugle.

Après l'examen, M. Mesmer, jugeant que l'œil gauche était fondu; dit qu'il ne se chargeait pas de rétablir des organes

(1) Ces dernières lignes renferment un sens contradictoire avec le reste de la relation; nous pensons qu'il y a eu là quelque faute d'impression, ou que l'expression a mal répondu à la pensée de l'écrivain, mais nous ne nous sommes pas permis d'y rien changer.

détruits, mais qu'il se faisait fort de remettre les deux yeux à leur place, de rendre la clarté à celui qui était recouvert d'une taie, et de procurer de l'embonpoint à la malade. Il a parfaitement tenu parole en quatre ou cinq semaines : elle voit très-bien, et est aussi grasse qu'elle était maigre.

«Reste la cause qui existe vraisemblablement dans l'engorgement du système des glandes. Elle est vivement attaquée, mais non encore entièrement détruite par le magnétisme animal. On sait assez que les humenrs scrofuleuses ont été de tout temps le désespoir de la médecine. Cette enfant en particulier avait inutilement essayé les secours des gens renommés dans notre art.

« Il ne faut pas cependant en conclure que M. Mesmer ne réussira pas dans ce traitement. Les progrès en bien sont trop marqués à tous égards pour que l'on ne doive pas les compter pour beaucoup et tout espérer pour les suites.

« *Réflexions.*— On peut élever ici la même question que sur le fait précédent. Y a-t-il une cure? n'y en a-t-il pas? Des yeux sont-ils quelque chose ou rien? »

Jaunisse et pâles couleurs.

«La jeune demoiselle*** avait la jaunisse depuis deux ans. Les maux de tête, les maux de cœur, les lassitudes dans les jambes lui occasionnaient un tel anéantissement qu'elle pouvait à peine marcher. Un appétit fantasque, ainsi qu'il est d'usage en ces sortes d'incommodités, la portait à préférer les aliments nuisibles aux aliments nutritifs. Nubile depuis trois ans, elle n'en avait les apparences que tous les six mois.

« Cette demoiselle se présenta pendant quinze jours au traitement de M. Mesmer. Le troisième, les maux de tête, d'estomac, les lassitudes et les anéantissements disparurent successivement; les bonnes digestions rendirent à l'appétit des goûts salutaires: quelques accès de fièvre annoncés eurent lieu : la diarrhée dura cinq jours. Cependant il restait de la pâleur et le cours périodique de la nature ne s'était pas manifesté lorsque la demoiselle *** alla passer quelques jours dans une campagne près de Paris où elle réside : elle assista à un bal où elle mangea, but et dansa à l'égal de ses compagnes. A son départ, M. Mesmer l'avait prévenue qu'elle ressentirait sous peu des atteintes de coliques suivies de nouvelles éva-

cuations. Ces pronostics réalisés, la demoiselle *** est revenue passer six jours au traitement, après quoi elle s'est retirée en parfaite santé.

«*Réflexions*. — Il suffit d'aller aux promenades publiques pour s'assurer de l'insuffisance de l'art dans l'espèce de maladie que je viens de citer. Mille témoins décolorés déposent chaque jour contre l'inefficacité de nos soins les plus suivis.»

Flux hépatique.

«M***, âgé de trente-cinq ans, était depuis plusieurs années d'une assez mauvaise santé. A tous les renouvellements de saison, il éprouvait des dérangements d'estomac. Il fut attaqué dans les premiers jours d'octobre 1779, d'une espèce de dyssenterie, appelée flux hépatique. Il allait à la garde-robe trente à quarante fois dans la journée, tant de nuit que de jour : il y rendait des mélanges de sang et de glaires.

«Il s'adressa à un médecin estimé : il en fut traité pendant deux mois et demi sans succès.

«Un second lui fit prendre des tisanes : il ne fut pas plus heureux.

«Un troisième, après lui avoir déclaré que sa maladie serait longue, et lui avoir fait prendre quantité de remèdes, le remit au mois de mai suivant pour être guéri : le mal augmentait.

«Un quatrième le traita pendant un autre mois : nul soulagement.

«Le cinquième (M. Mesmer), l'entreprit le 3 mars 1780. Dès le quatrième jour le malade s'est senti beaucoup mieux. Successivement il a dormi, bu, mangé; les aliments qui lui étaient autrefois les plus contraires, lui sont salubres. Enfin, dans le mois d'avril il jouissait d'une santé beaucoup meilleure qu'avant sa maladie.

«*Réflexions*. — On a prétendu que les effets avantageux opérés par le magnétisme animal n'étaient que momentanés. Cela peut être. Nous verrons ailleurs quelle réponse solide on peut faire à cet argument; mais en attendant, on ne peut nier, d'après l'exemple ci-dessus, et bien d'autres, que le magnétisme animal n'ait opéré des soulagements là où les remèdes usités n'avaient fait qu'aggraver les maux.»

Paralysie commençante.

«L'hiver dernier, M. ***, tomba subitement paralytique de la moitié du visage. Il parlait de la moitié de la bouche, ne respirait que par une narine, ne remuait qu'un œil, était borgne, et les rides caractérisées de son front n'étaient visibles que d'un côté. Enfin la moitié de la figure était dans son état ordinaire, l'autre était tombante, faute d'élasticité dans les muscles destinés à la soutenir : à son aspect les uns riaient et les autres s'attendrissaient.

«Le malade ayant réflechi quelques jours sur son état, me pria de l'introduire chez M. Mesmer dont il avait beaucoup entendu parler. Je l'y menai, et quatre jours après, la paralysie était dissipée. Les amis du malade qui ne l'avaient pas vu dans l'état que j'ai dépeint, ne pouvaient pas croire qu'il eût été incommodé.

«*Réflexions*.. — Voilà une cure dont j'espère que l'on sera généralement satisfait. Son ostensibilité, sa singularité, son espèce, ont permis aux plus ignorants d'en reconnaître le genre et la vérité.

«Il n'y a que les partisans de l'imagination qui puissent le disputer au magnétisme animal.

«Cependant cette cure, toute extraordinaire qu'elle est, M. Mesmer en fait peu de cas. « Vous avez éprouvé,» disait-il au malade « un accident très-grave: mais vous ne l'avez « éprouvé que parce que vous êtes vaporeux, et vous n'êtes « vaporeux que parce que vous êtes rempli d'obstructions. » Il lui conseilla de se faire traiter plus amplement. Le malade sentit la vérité et la nécessité du conseil; mais plus amoureux de son cabinet et de ses livres que de sa santé, il ne s'occupe de cette dernière que lorsque, à son avis, il n'a rien de mieux à faire.»

Paralysie avec atrophie de la cuisse et de la jambe

«Mademoiselle ***, âgée de dix à onze ans, eut à la suite de la rougeole ou de la dentition, la jambe, la cuisse et le bras gauche paralysés. On parvint dans le principe à rétablir le bras, mais la jambe et la cuisse ont résisté pendant huit ans aux efforts de l'art. La malade présentée il y a deux ans aux écoles de chirurgie y fut jugée incurable.

«Lorsqu'elle entra chez M. Mesmer, vers le mois d'août 1779,

le pied, la jambe gauche et la cuisse avaient depuis longtemps perdu toute chaleur naturelle : les chairs étaient desséchées et racornies, et mêmes les os étaient plus courts et plus minces que ceux de l'autre côté du corps. Ces parties n'étaient susceptibles d'aucun mouvement spontané, et la malade ne marchait qu'en jetant sa jambe en avant à l'aide d'un mouvement de la hanche.

« Aujourd'hui les chairs sont revenues, les osont grossi, les mouvements sont libres, et ce qu'il y a de très-singulier, le pied gauche autrefois le plus court, est aujourd'hui le plus long, soit qu'originairement la nature l'eût voulu ainsi, et n'ait fait que reprendre ses droits à l'aide du magnétisme animal, soit par tout autre effet incompréhensible pour moi. Cette jeune fille cahote encore très-désagréablement en marchant; mais elle peut tellement passer pour ingambe en comparaison de ce qu'elle était autrefois, que tout en assistant au traitement, elle se plaît à faire dans la maison les commissions des autres malades. »

« *Réflexions.*—M. Mesmer continue ce traitement. Il espère mieux. D'après le passé, on ne peut raisonnablement disputer avec lui l'avenir; mais quelque soit l'évènement, il m'est impossible de ne pas ranger les effets obtenus au nombre des cures parfaites. Il n'y a pas de médecin au monde qui ne se glorifiât d'en avoir fait autant, et qui ne taxât d'injustice celui qui en prendrait occasion de déprécier ses talents

« Pour ne plus parler de paralysie, j'ajouterai que j'en ai vu traiter deux *parfaites* par M. Mesmer. Les deux sujets étaient sexagénaires.

« L'un commençait à ressentir de bons effets, mais par des arrangements particuliers, il n'a pas suivi son traitement.

« L'autre a été plus confiant. Ses progrès sont très-visibles, puisqu'il marche, écrit de sa main paralytique, agit sans secours, et que d'ailleurs il a acquis de l'embonpoint et de la vigueur. Néanmoins, je pense que tout en aurait été mieux si le chagrin le plus vif et le plus légitime n'avait pas traversé son traitement. »

RÉFLEXIONS.

Toutes ces cures obtenues autrefois par Mesmer, au moyen du magnétisme, de même que celle dont nous donnons aujourd'hui la relation en tête de ce journal, et que nous avons

obtenue en magnétisant directement la malade (sans parler de toutes les autres que nous avons citées précédemment), ne prouvent-elles pas d'une manière positive, combien la médecine est insuffisante à guérir, et combien, au contraire, le magnétisme est efficace et puissant?

En effet, voici des maladies traitées par plusieurs médecins; ceux-ci, dont le talent est souvent incontestable, n'ont rien négligé; ils ont, au contraire, mis en œuvre, durant plusieurs mois, tous les moyens pharmaceutiques connus, et cependant ces maladies ont résisté à tous leurs médicaments, et les résultats ont été nuls, sinon fâcheux. De guerre lasse, on en appelle au magnétisme; à peine celui-ci est-il employé, qu'aussitôt on voit se produire du soulagement d'abord, puis une amélioration soutenue, et enfin la guérison même de ces diverses maladies.

Pourquoi donc alors s'obstiner à repousser encore le magnétisme? Pourquoi donc ne se décider à l'employer qu'après avoir épuisé les ressources de tous les médecins diplômés et toutes leurs médecines; pourquoi?

— Parce que le public routinier ne peut encore admettre, que sans médicaments, et avec des moyens aussi simples que ceux dont le magnétisme prescrit l'emploi, on puisse guérir des maladies aiguës, qui sont dangereuses dès leur début. Parce qu'il faut à ce public, pour le satisfaire, des moyens plus matériels, sangsues, saignées, purgatifs, vomitifs et tous ces médicaments qui, tous plus ou moins vénéneux, détériorent à tout jamais une constitution, quand ils n'entraînent pas la mort elle-même.

— Le magnétisme n'est pas encore employé :

— Parce que les médecins en ont toujours été et en sont encore les ennemis déclarés; non qu'ils ne le reconnaissent pas, non qu'ils ne l'admettent pas dans leur for intérieur; ils ont trop étudié pour en être là; mais, parce que le magnétisme lèze leurs intérêts, en froissant leur amour-propre, et parce qu'ils pensent que les malades sont leur bien, leur propriété, à laquelle il n'est permis à personne de toucher.

Voyez-les, quand il arrive dans leur ville un médecin étranger, voyez comme ils lui cherchent noise, comme ils prennent toutes les mesures possibles pour l'empêcher d'exercer, quelsque soient d'ailleurs son talent, sa science.

Napoléon Ier disait que les hommes étaient de la chair à ca-

non, — les médecins disent et pensent surtout, que les malades sont la marchandise, la vache à lait qui doit les enrichir, et ils crient au voleur sur quiconque se permet de guérir un de ces malades qui leur appartiennent.

— Puis encore, le magnétisme est négligé, sinon repoussé, parce que les magnétiseurs en général ont exploité presqu'exclusivement un seul des phénomènes du magnétisme, le somnambulisme; or, il est bien reconnu et admis par tous les magnétiseurs sérieux, que la lucidité, ce phénomène si merveilleux, n'apparait que par moments, et qu'il est surtout indépendant en quelque sorte du magnétiseur et du magnétisé, quoiqu'il subisse leur influence, et de plus celle de mille autres causes, suivant lesquelles il brille comme un météore, ou au contraire demeure enfoui sous une enveloppe de brouillards.

Si les magnétiseurs s'étaient plus occupés du magnétisme direct sur les malades, ils auraient fait faire des pas à la croyance populaire, en donnant de la publicité aux guérisons positives et presque toujours certaines, des maladies dont le traitement leur aurait été confié.

Dans un avenir plus ou moins prochain, la vérité se fera jour; les magnétiseurs comprendront qu'avant de présenter au public les phénomènes éblouissants du magnétisme, il faut d'abord l'édifier sur la réalité du magnétisme lui-même, sur sa puissance et son efficacité comme moyen thérapeutique applicable à toutes les maladies; nous disons *toutes* les maladies, ***aiguës*** ou ***chroniques, inflammatoires*** ou ***nerveuses,*** car nous n'avons pas eu à reconnaître de différences entre ces diverses affections; ou plutôt, quand une maladie inflammatoire ou aiguë nous a été confiée au début, la guérison s'est faite si promptement sous l'action magnétique, que souvent les malades et leurs familles mettaient en doute l'existence d'un danger qui avait été si facilement dompté.

Répétons donc ici ce que nous avons dit dans l'***Art de magnétiser*** (1) que :

« Sans faire du magnétisme une panacée universelle, nous pouvons conclure qu'il peut être employé avec succès dans toutes les maladies, car il est le principe de vie sans lequel nous ne pouvons exister.

« Nous pouvons penser, avec quelque apparence de raison, que Dieu, dans sa bonté infinie, en nous donnant le magné-

(1). L'*Art de magnétiser*, par Ch. Lafontaine, 3me édit., p. 409 et 410. Germer-Baillère, éditeur, rue de l'Ecole-de-Médecine, 17, à Paris.

tisme, a placé dans l'homme même le principe qui répare, à côté de la cause qui détériore, et qu'ici, comme dans toute la nature, le bien est à côté du mal. Disons donc avec Sénèque : *ad id sufficit natura quod poscit* (la nature suffit à ce qu'elle demande).

« Considérons donc le magnétisme principalement sous le côté thérapeutique ; ne voyons en lui d'abord qu'un moyen de guérir; c'est sous ce point de vue que je l'ai surtout observé, pratiqué, et que je le présente au public. Mon but est de décider les hommes de science à s'occuper du magnétisme. D'illustres savants, à croyances faites, à volonté ferme, l'ont déjà reconnu et admis sous les rapports physique et physiologique; bientôt ils accepteront aussi les phénomènes psychologiques qui ne sont pas plus étonnants que la plupart des phénomènes que l'on rencontre dans l'organisation humaine. Mais c'est quand l'art de guérir aura fait tourner au profit de l'humanité l'action thérapeutique du magnétisme, que le but principal sera atteint.

« Le magnétisme ne prendra rang parmi les sciences et ne rendra véritablement de grands services à l'humanité, que lorsque les corps savants l'auront reconnu et adopté.

« Magnétiseurs ! si vous comprenez bien votre mission, vous abandonnerez provisoirement le côté merveilleux du magnétisme, tant de fois présenté et tant de fois repoussé; vous ne vous occuperez que du côté simple et facile, du côté utile et sérieux; la part est large et belle, et vous pouvez vous en contenter. Réunissez d'innombrables masses de faits, afin que les académies s'en émeuvent et finissent par provoquer un examen sévère, mais vrai.

« Présentez les phénomènes physiologiques qui sont les plus simples, les plus faciles à produire et les moins contestables; n'offrez que des effets dont l'utilité soit reconnue : le sommeil, l'insensibilité, qui permettent de faire les opérations chirurgicales, sans que les malades éprouvent les douleurs affreuses qui en sont la conséquence.

« Soumettez à l'action curative du magnétisme des malades dont on ne puisse mettre en doute les affections; faites constater l'état de ces malades avant et après; ayez de la persévérance et du courage; ne vous rebutez pas pour des taquineries de mauvais goût, qui retombent d'elles-mêmes sur leurs auteurs; dédaignez le sarcasme et le ridicule; n'offrez aux injures que le froid mépris d'une conscience tranquille. C'est en agissant

ainsi que vous pouvez conquérir, pour le magnétisme, la place qu'il doit occuper.

« Puisse ma voix être entendue des magnétiseurs et du public. »

Ch. Lafontaine.

— Notre journal était sous presse, lorsque nous avons reçu un article de M. d'Arbaud. Nous l'insérerons dans le numéro de février.

— Nous avons reçu une lettre de Mme Laué, nous donnant de bonnes nouvelles de sa santé; nous l'insérerons aussi dans le numéro de février.

— M. Lafontaine donnera une séance expérimentale gratuite, le mercredi 20 janvier, à 8 heures du soir.

On peut se procurer des billets en s'adressant à M. Lafontaine.

JURY MAGNÉTIQUE.

Concours de 1864. — Une médaille d'argent ou de bronze sera décernée à l'auteur du meilleur mémoire sur la question suivante : *Traiter de la lucidité en général et principalement au point de vue magnétique ; de sa nature et des matières sur lesquelles elle peut s'exercer ; des moyens de la constater et du parti qu'on peut en tirer.*

Les mémoires devront parvenir avant le 1er avril 1864. Ils pourront être écrits en français, anglais, allemand, italien, espagnol, et seront insérés s'il y a lieu. Le nom de l'auteur devra être sous enveloppe cachetée, sur laquelle se trouvera un signe ou une épigraphe reproduite sur le mémoire.

Adresser les pièces au bureau du journal, ou au rapporteur de la Commission du Jury, M. A.-S. Morin, rue Bellechasse, 50.

— CAROUGE, IMPRIMERIE A. JAQUEMOT. —

N° 11. 15 Février 1864. 5me Année.

LE MAGNÉTISEUR

JOURNAL DU MAGNÉTISME ANIMAL

PUBLIÉ PAR CH. LAFONTAINE

A GENÈVE.

Paraissant le 15 de chaque mois, par livraison de 16 pages in-8°.
Prix : Genève, 5 fr.; Suisse, France, Italie, Belgique, 6 fr.
Angleterre, Amérique, Turquie, 10 fr.

ADMINISTRATION, RÉDACTION & ABONNEMENTS,
QUAI DES BERGUES, 31

On s'abonne pour la France et l'étranger, chez M. GERMER-BAILLIÈRE, rue de l'Ecole de Médecine, 17, à Paris. — Chez MM. CAMMELLI frères, à Florence.



La cinquième année du *Magnétiseur* finissant le 15 mars, nous engageons les personnes qui veulent continuer leur abonnement, à nous en faire remettre le montant à Genève, ou chez M. Germer-Baillière, libraire, rue de l'Ecole de Médecine, 17, à Paris.

FLUXION DE POITRINE.

Le mardi 26 janvier dernier, je fus appelé près de M. J. L., marchand tailleur bien connu à Genève. Depuis deux ou trois jours il avait été atteint d'un coup de froid, lequel s'aggravant chaque jour, avait déterminé une fluxion de poitrine.

Lorsque j'arrivai, M. L... avait le poumon droit entièrement

pris ; il ressentait des points douloureux dans l'épaule, sous l'omoplate et dans la poitrine, surtout vers le haut près de la clavicule, et tout en bas sous les dernières côtes. Il pouvait à peine respirer ; chaque inspiration, si courte qu'elle fût, le faisait souffrir ; la peau était sèche et brûlante, une fièvre violente, qui s'était emparée de lui, l'accablait et lui enlevait les forces et le repos ; il n'avait pas un seul instant de sommeil pendant la nuit, et il était absolument sans appétit.

Je le magnétisai en lui prenant les pouces, je fis ensuite de grandes passes dans l'intention de diminuer la fièvre. Je lui donnai de l'eau magnétisée à boire par petites gorgées et aussi souvent qu'il le désirait. Il passa encore une nuit sans sommeil, avec la fièvre aussi violente et la respiration lui manquant à chaque instant.

Le mercredi 27, je le magnétisai vers 8 heures du matin ; après avoir pris les pouces et fait de grandes passes, je posai une de mes mains sous l'épaule et l'autre sur l'estomac ; je cherchai, en magnétisant fortement, à provoquer de la transpiration ; je fus assez heureux pour qu'après une heure de travail, une forte moiteur s'établit, je fis ensuite des passes pour faire cesser la fièvre, et je permis au malade de prendre quelques globules d'aconit qu'il avait chez lui et dont il faisait quelquefois usage. Il continua à boire de l'eau magnétisée et un peu de bouillon de veau, en alternant avec une légère infusion des quatre fleurs.

Le soir, la fièvre avait diminué, il respirait moins péniblement, la moiteur avait persisté toute la journée. Je magnétisai de la même manière et j'amenai bientôt une forte transpiration. Les points douloureux sous l'épaule disparurent pendant la magnétisation, et M. L... dormit pendant quelques heures.

Le lendemain, jeudi 28, il respirait facilement, et ne ressentait plus à la poitrine que la douleur principale, celle des côtes avait disparu. La transpiration provoquée la veille au soir avait continué toute la nuit, et la fièvre avait entièrement cessé. Son eau magnétisée lui faisait toujours grand plaisir à boire, quoiqu'elle fût froide, car c'est ainsi qu'il faut la faire prendre. Il put ce jour-là manger un potage et boire guelques gouttes de vin de Bordeaux mélangées avec de l'eau magnétisée.

Après la magnétisation du soir, faite comme les précédentes, il dormit pendant cinq heures.

Le vendredi 29, il fut encore magnétisé deux fois, il se trouvait très-bien et ne ressentait que de temps en temps le point

au haut du poumon, mais presque sans douleur. Il mangea plusieurs potages, après chacun desquels il but du vin de Bordeaux pur.

La nuit du vendredi au samdi 30, M. L... dormit pendant sept heures; la fièvre n'avait pas reparu et la respiration était redevenue naturelle Il resta levé une partie de la journée, mangea de la viande et des potages avec appétit. Il avait déjà repris des forces et marchait solidement dans son salon. Le dimanche 31 janvier, il n'était plus malade, il n'y avait plus trace de fluxion de poitrine.

Le lundi 1er février, il prit deux cuillerées d'huile de ricin; malheureusement, le soir, en se couchant, il sentit un peu de froid, son lit n'ayant pas été bassiné, il en résulta une toux légère d'abord, qui dégénéra en un catharre, mais qui ne le faisait nullement souffrir, et qui ne ramena aucun accident.

Les magnétisations cessèrent le 4 février, et nous pouvons constater, que là encore, dans une maladie aiguë, une fluxion de poitrine, remise en nos mains sans que la médecine eût fait des siennes, a été guérie en quatre jours par le magnétisme seul. Nous ne pensons pas que la médecine eût beaucoup de cas pareils à enregistrer. Il en sera toujours de même toutes les fois qu'on s'adressera de suite au magnétisme, et cela à l'exclusion des sangsues, des vésicatoires, de tout l'attirail pharmaceutique que les médecins sont obligés d'employer.

Ch. LAFONTAINE.

CONTRE-COUP à la tête, suite d'une chute avec engorgement sanguin sous le crâne, suivi de la paralysie de plusieurs muscles du cou, et de la difformité de cette partie, sur Mlle *Oberlin, âgée de* 8 *ans* (somnambule), *à Weisembourg,* 1786, *par M. le Blanc, médecin et chirurgien-major.*

(Magnétisme immédiat.)

De toutes les cures opérées par le magnétisme animal il n'en est point qui démontre avec plus d'assurance son efficacité, que la guérison des maladies externes susceptibles de tomber sous le sens du vulgaire. Une difformité frappe également les yeux de l'ignorant comme ceux du savant, le degré de certitude est égal pour l'un comme pour l'autre; et si le mal disparait, peut-on, sans injustice, ne pas attribuer la cause du retour de la santé au moyen qu'on a mis en usage? Au moins

c'est ainsi que la guérison d'une maladie prouve ordinairement la bonté du remède, surtout quand l'un et l'autre ne sont pas communs. L'humanité ne peut que gagner à leur publicité, et ces motifs m'ont déterminé à extraire de mon journal l'observation suivante :

« Une enfant de huit ans, fille de M. Oberlin, bourgmestre à Weissembourg, fit, au mois d'août 1786, une chute assez considérable pour lui casser le bras gauche ; on remédia à la fracture, mais on négligea la tête, qui avait reçu un choc dont les suites ne furent pas moins qu'une torsion forcée du cou, qui la jetait absolument de côté, de façon que le derrière était appuyé sur l'épaule droite, et le menton tourné vers la gauche, sans qu'il fût possible de lui donner une autre position. Les plus légères tentatives causaient les plus vives douleurs. Le cou était gonflé et très-dur ; une fièvre lente était survenue : la maigreur était extrême, le teint jaune ; il n'y avait plus de sommeil, et le mal de tête était continuel. Excepté la saignée, qui était très-bien indiquée, et qu'on négligea, on employa beaucoup de remèdes, mais inutilement. Le peu de succès découragea, et l'on avait abandonné à son malheureux sort la petite malade, qui courait au moins les risques de rester estropiée toute sa vie.

« Ce fut dans cet état que, vers la fin d'octobre on me présenta cette petite fille, pour laquelle on me demandait mon avis. Le pronostic que je portai n'était pas bien consolant ; mais je fondai sur le magnétisme l'espoir de guérir, et l'événement a prouvé la solidité de ma confiance. Je n'avais pas alors de somnambules sur les connaissances médicales desquels je pusse assez compter pour suivre hardiment les conseils qu'ils auraient pu donner relativement à cette singulière maladie ; mais j'assistais régulièrement tous les jours aux séances magnétiques d'une dame somnambule très-savante, dont M. de ***, capitaine d'infanterie, était le magnétiseur. Je leur demandai la permission d'amener une nouvelle malade ; tous les deux y consentirent avec d'autant plus d'empressement, qu'il était question de secourir l'humanité souffrante, et d'accroître les preuves du magnétisme. Le 1er novembre, cette enfant fut donc mise en rapport avec notre somnambule, qui la toucha avec le plus grand intérêt ; elle s'arrêta surtout à la tête avec beaucoup d'attention et assura qu'il y avait eu contre-coup. Elle indiqua du doigt la place où elle voyait, sous le crâne, un amas de sang qui faisant compression sur le cer-

veau, avait causé la paralysie de plusieurs muscles au côté droit, raison qui déterminait les antagonistes à tirer la tête sur l'épaule gauche. La tête avait été frappée vers le milieu du pariétal droit, et le doigt de la somnambule désignait le milieu du pariétal gauche pour lieu de l'engorgement. Cet endroit était aussi celui où la malade permettait le moins d'appuyer, et conséquemment le plus douloureux. Ce diagnostic me parut d'autant mieux fondé en raison, que ces conséquences étaient pafaitement conformes aux observations des plus grands médecins. Ce rapport ne m'a pas toujours guidé dans ma confiance au dire des somnambules, mais toutes les fois que les oracles de la nature se sont trouvés d'accord avec nos idées médicales, j'ai vu avec un certain plaisir, que si les hommes se sont souvent trompés, leurs travaux ont eu aussi la vérité pour guide dans bien des occasions. On ne sera sûrement pas étonné de ce qu'une compression sur le côté gauche du cerveau occasionne une paralysie du côté droit; la raison s'en trouve dans le croisement des nerfs, que les anatomistes ont observé depuis longtemps, et notre somnambule a encore approuvé cette explication, que les hommes n'ont pu donner que d'après la contemplation raisonnée de la nature. Un seul mot de notre somnambule avait donc éclairé la cause des accidents difformes qui avaient donné lieu à des avis différents, et à l'explication des remèdes variés qui, comme tant d'autres, avaient été au moins inutiles. J'avoue que ce n'était pas sous le pariétal gauche que j'aurais été chercher la cause de tous les désordres qui se passaient du côté du droit. Mais les ravages ne s'étaient pas bornés au cou : et conformément encore à l'observation des médecins les plus célèbres, qui ont constamment remarqué que le foie se ressentait toujours des commotions du cerveau, notre somnambule trouva de l'empâtement au foie de la petite, et l'estomac tapissé d'une bile épaissie. Cette nouvelle découverte nous expliquait aussi la perte d'appétit, la maigreur, la teinte jaune de la peau, et la fièvre lente dont nous avons parlé plus haut. D'après l'exposé que je viens de décrire, quels remèdes fallait-il prescrire? Devait-on prendre des tempéraments, et ménager un sujet faible, maigre, fiévreux, souffrant depuis trois mois et à qui la plus légère secousse d'un faux pas causait la plus vive douleur? ou bien son état exigeait-il qu'on brusquât la nature, et qu'on commençât le traitement par un vomitif? C'est pourtant à ce dernier parti que tint notre somnambule, qui ordonna pour le lendemain un

grain d'émétique dans trois verres d'eau, et ajouta que si, par des événements qu'on ne pouvait prévoir, les évacuations n'étaient pas relatives à la quantité de bile épaissie qui devait être évacuée par le haut, il faudrait recommencer la dose. Malgré le ton assuré avec lequel notre oracle dictait son ordonnance, de manière à persuader qu'elle connaissait aussi bien la nécessité de l'effet du remède que la maladie qu'elle avait décrite, les assistants doutaient encore si l'on devait suivre à la lettre ses conseils. La mère surtout exposait ses craintes, et je l'avouerai, la timidité générale s'empara aussi de moi : plus j'examinai cette enfant, qu'on ne pouvait toucher sans lui arracher des cris, et moins j'espérais un bon effet d'un émétique chez un sujet sec et moribond. Je fis alors des représentations à la somnambule, qui, par pitié pour notre peu de confiance, voulut bien prendre avec nous des arrangements plus doux ; elle ordonna le lendemain une médecine simple, mais c'était par complaisance, car elle nous assura qu'avant trois jours il faudrait toujours en revenir à l'émétique, que le retard obligerait peut-être de récidiver. Elle ne disait que trop vrai : ces évacuations qu'on désirait devait débarrasser les premières voies, rendre le jeu aux solides, et préparer les organes à recevoir un meilleur effet du magnétisme, qu'elle recommanda avec un intérêt qui annonçait déjà tout ce qu'elle a fait depuis, tant en somnambulisme qu'en veille : pour guérir plus sûrement cette petite malade, elle voulait se charger de la magnétiser, pourvu que son magnétiseur la suppléât en cas de fatigue. Cette prévoyance n'était pas hors de propos ; elle assura que la petite deviendrait somnambule avant la dixième séance; on verra tout à l'heure si la prédiction fut exacte. Le purgatif ne fit pas un grand effet ; l'état de la petite malade n'en devint donc pas meilleur, ce qui surprit d'autant moins que notre somnambule en avait assez prévenu, et, sur ce point, son avis se trouvait encore conforme à ce principe de la médecine qu'un vomitif bien indiqué ne peut jamais être remplacé par un purgatif.

Toutes les fois que l'occasion se présentera de prouver le rapport des connaissances médicales des somnambules avec celles des meilleurs médecins, je crois que les magnétiseurs ne pourront me savoir mauvais gré de montrer aux uns que leur incrédulité n'est que le produit d'une obstination mal entendue, qui leur fait refuser des oracles de la nature les lumières qu'ils acceptent des observateurs médecins, et de faire remarquer aux autres que la médecine, toute conjecturale

qu'elle est, a le plus grand nombre de ses principes fondés sur la nature même ; en conséquence, on peut donc avancer avec assurance que les deux partis pourraient naturellement se prêter de grands secours. La preuve de cette assertion exigerait des détails trop longs pour être renfermés dans l'exposé d'une simple observation, et je réserve cette matière pour une Dissertation dont un surcroit d'occupations étrangères ne m'a encore permis que de jeter les apperçus. Le lendemain de la purgation, on ne manqua pas de ramener la petite malade, et notre somnambule s'aperçut bientôt que la quantité de bile épaissie n'avait pas diminuée ; c'est alors qu'elle insista sur l'émétique d'une façon si persuasive, qu'on ne put se refuser à suivre son avis. Dès qu'elle fut rendue à l'état de veille, et qu'on lui fit le rapport de ce qu'elle avait dit, un instinct qu'elle ne pouvait expliquer alors anima son attachement pour cette enfant, que ci-devant elle connaissait fort peu ; et concevant déjà tout le plaisir de la soigner elle-même, elle fit aux parents la proposition de garder chez elle l'intéressante malade, qui semblait partager aussi le même désir ; et leur consentement fut une joie véritable pour les deux magnétisées. J'insiste exprès sur ces événements étrangers à la maladie, pour remarquer en passant que le rapport magnétique affectueusement établi laisse des traces d'intérêt qui, dans l'état de veille, forment des attachements dont on ne peut se défendre. Cette observation n'est pas neuve, les magnétiseurs l'ont faite avant moi ; au moins vient-elle à l'appui de celles qui l'ont précédée.

Cette enfant ne retourna donc pas coucher chez elle, et, dès le lendemain matin, son nouveau médecin lui présenta le premier verre d'eau émétisée, et continua ses soins toute la matinée pour lui faire prendre la dose prescrite. La qualité de la bile évacuée par les vomissements ne démentait pas le diagnostic qu'en avait porté notre somnambule ; mais soit qu'on eût dû plutôt suivre son avis, soit que la répugnance de la petite à boire assez d'eau tiède pour aider l'effet du remède se soit opposée à l'abondance des évacuations, nous apprimes, dans la séance du soir, qu'il fallait absolument, le jour suivant, donner encore un demi-grain d'émétique pour débarrasser entièrement l'estomac, ce qui fut exactement exécuté avec satisfaction. Dès lors la petite, qui fut magnétisée tous les jours, parut plus sensible, les paupières se fermaient quelques instants : mais l'inquiétude et la curiosité d'une enfant qui est soumise pour la première fois à un appareil silencieux, ne lui permet-

taient pas de s'endormir facilement. Elle était si dépourvue de fluide, que notre somnambule, qui la comparait à un oiseau pour le sommeil, la regardait comme une éponge sèche et insatiable pour le fluide ; aussi, dès la cinquième séance, la fatigue qu'elle éprouvait à la magnétiser seule la détermina à prier son magnétiseur de se charger de cette besogne, qui ne fut pas moins accablante pour lui ; car il était si difficile de saturer cette malade, qui manquait absolument de principe vital, que tous les jours il était obligé de se faire magnétiser par sa somnambule, pour rétablir chez lui l'énergie qui s'affaiblissait. On verra dans la suite de cette observation, que la fatigue n'était pas le seul motif qui avait déterminé cette somnambule à se faire seconder par son magnétiseur; car elle n'abonna pas tout à fait la malade, qu'elle touchait tous les jours en crise ; et même elle l'a magnétisée plusieurs fois dans le cours du traitement.

(La suite au prochain numéro.)

CORRESPONDANCE PARISIENNE.

Singulier rapprochement : Le Magnétisme et l'Hétérogénie, ou génération spontanée. — Les titres de M. le Dr Léger à la reconnaissance des magnétistes. — Fâcheuses tendances ; — indifférence vis-à-vis d'un travail important. — Une philosophie orthodoxe qui n'est point à sa place. — M. Bouchat et l'Histoire de la médecine. — Une déclaration.

Paris, 10 février 1864.

Il semble qu'une inexorable fatalité doive toujours s'appesantir sur les innovations scientifiques qui présentent un vrai caractère de grandeur. Je ne veux pas revenir vers le passé, pour énumérer toutes les découvertes qui ont été indignement repoussées ; mais je désire vous entretenir d'une doctrine que l'Académie des sciences va juger incessamment. C'est nommer la Génération spontanée.

Ici, vous êtes prêt à m'interrompre pour me rappeler que j'écris dans un journal consacré au magnétisme. — Je ne l'oublie point. Mon but est de vous présenter quelques rapprochements entre le magnétisme et l'hétérogénie.

Il vous semble, sans doute, que j'aborde tout bonnement

une impossibilité. — Que peut-il y avoir de commun entre le mesmérisme et la genèse des êtres inférieurs? Rien, si l'on n'envisage les choses que par leur côté exclusivement pratique; mais, pour l'hétérogénie, comme pour toutes les sciences, on a rattaché les phénomènes partiels à une loi générale : à une théorie. Or, cette théorie, — je voudrais vous le faire sentir — se rapproche beaucoup de celle du magnétisme.

Que faut-il entendre par génération spontanée? Veut-on dire que des animaux et des végétaux peuvent naître de toutes pièces dans un milieu privé de substances organiques, et faire croire à l'apparition subite d'organismes, sans une cause productive? — Nullement. Aussi, le mot ***hétérogénie*** a-t-il été substitué à la dénomination vicieuse de ***génération spontanée***.

L'hétérogénie, dit M. Ch. Musset (1), est la production d'un être organisé nouveau, dénué de parents, et dont les éléments primordiaux sont tirés de la matière ambiante organique

Y a-t-il, parmi les animaux et les végétaux inférieurs, des espèces qui peuvent se former sans parents, à l'aide de l'eau, sous l'influence isolée ou combinée des agents lumière, électricité, chaleur?... En un mot, est-ce que

« Vivre, c'est s'organiser? »

Je laisse de côté les faits et les expériences tendant à démontrer cette manière de voir, et je me demande sur quelle théorie repose l'hétérogénie. — J'ose répondre : Sur une théorie analogue à celle qu'a évoqué le génie de Mesmer pour abriter sa découverte. C'est à l'extension à l'homme et aux animaux, des lois de Newton sur les corps bruts, que se rattachent le mesmérisme et l'hétérogénie. A Mesmer et à Etienne Geoffroy Saint-Hilaire revient l'honneur d'avoir entrevu, dans l'organisation des animaux, une application de l'attraction planétaire. Pour ce dernier, « les corps vivants ne sont pas dus à d'autres lois que les corps bruts. »

C'est de « la loi d'affinité de soi pour soi » que l'on peut faire découler les phénomènes intimes du mesmérisme. C'est à cette loi qu'on a fait appel pour expliquer la naissance des organismes infiniment petits.

Par une véritable *attraction vitale,* les molécules organiques se portent les unes vers les autres pour se coordonner

(1) Nouvelles recherches expérimentales sur l'Hétérogénie ou génération spontanée. 1862.

et manifester bientôt le phénomène d'une vie plus complexe. D'après M. Ch. Musset, il n'y a ni molécules matérielles sans pesanteur, ni molécules organiques sans attraction vitale. Si, dit-il, il nait des êtres dénués de parents, c'est parce que les molécules organiques s'attirent en vertu d'une loi dérivée de l'attraction universelle. Que de fois, ajoute ce savant, n'avons-nous pas été assez heureux pour constater cette affinité physiologique? Nous l'avons vue de nos yeux, touchée, pour ainsi dire, du doigt; et c'était pour nous une cause d'émotion pleine d'un charme sans mélange de voir ainsi le monde des détails soumis à la même loi qui régit le monde des ensembles, de nous convaincre de plus en plus que le *tout* est *un*, et que cette « universelle unité se modifie seulement par les nouvelles relations que l'affinité fait contracter aux molécules qu'elle a rendues indépendantes, et par les nécessités mystérieuses de l'harmonie parfaite qui en résulte. »

Pour compléter les rapports qui existent entre le magnétisme et l'hétérogénie, je pourrais ajouter que l'une et l'autre de ces doctrines sont également proscrites par l'enseignement officiel. Nées d'un principe semblable, elles éprouvent des infortunes identiques. Bizarre coïncidence!...

— Vous savez déjà que la Société de Magnétisme de Paris a opéré quelques changements dans la composition de son bureau. Le fauteuil de la présidence a été accordé à M. le Dr Du Planty, à qui je souhaite des inspirations plus heureuses que celles de son prédécesseur. M. le Dr Léger, dont au reste je ne songe pas à médire, n'a rien fait pour mériter la reconnaissance de ceux qui s'intéressent réellement au progrès de la science mesmérienne. Ce qu'il croit avoir institué de plus profitable, je pourrais dire de plus grand, est la création d'une grande soirée *pseudo-musico magnétique*, le jour anniversaire de la naissance de Mesmer. Or, Jules Lovy l'avait dit avant nous, ce ne seront pas des ritournelles sur le violon qui feront adopter notre chère doctrine. Le temps du spectacle est passé; que la science ait son tour!

— Au risque d'être traité de pessimiste, je répéterai sans cesse que l'on abandonne le magnétisme sur une pente déplorable. Ceux-là même qui, par leur instruction et leur intelligence, devraient guider la barque et mettre la main à l'œuvre, laissent les vains phraseurs se jeter à grands pas dans des ré-

gions inaccessibles où leur pauvre bon sens ne tarde pas à faire naufrage. Je ne condamne pas les hautes spéculations de l'esprit, bien au contraire; mais je ne les reconnais opportunes que lorsqu'elles trouvent un point d'appui solide sur les faits et sur les détails. Quelle valeur peuvent avoir les grandes dissertations sur le magnétisme, tant que ses phénomènes n'auront pas été scrutés minutieusement et appréciés avec certitude? Et cependant les magnétistes semblent leur donner la préférence, au détriment de l'analyse laborieuse qui, seule, permet de constituer quelque chose de durable. Ils aiment mieux s'endormir sur le *doux et mol chevet de l'ignorance et de l'incuriosité*, suivant l'expression de Montaigne, que de se livrer aux procédés de l'observation judicieuse et de l'expérimentation sévère. Afin de prouver ce que j'avance, je signalerai l'indifférence absolue qui a accueilli le travail de M. le docteur Viancin, sur la propriété qu'aurait le fluide magnétique, en passant sur une substance médicamenteuse, de se charger des principes actifs de cette substance.

Je m'attendais à voir les expériences de M. Viancin, quoique n'étant pas nouvelles, répétées par un grand nombre de travailleurs. Mon espoir a été déçu, et je ne serais pas surpris d'avoir presque été seul à en contrôler l'exactitude. Je dois même avouer que les résultats que j'ai obtenus sont loin d'être favorables à la thèse soutenue par M. Viancin.

— Dernièrement, M. S. Morin démontrait, dans un article excellent publié par l'*Union Magnétique*, combien il est ridicule de faire intervenir *Dieu et la Sainte Vierge* dans une question de science. Cela n'a pas empêché M. Loisson de Guinaumont de vider son encrier et d'érailler sa plume, pour démontrer que Rome n'a point qualifié de diabolique l'emploi du magnétisme. « Rome n'a point parlé, » nous dit-il. La sacrée pénitencerie est seule à s'être prononcée, et elle n'a pas reconnu d'intervention diabolique dans les pratiques mesmériennes ne tendant pas à une fin illicite ou mauvaise.

Est-ce bien la peine de noircir du papier pour argumenter sur des niaiseries renouvelées du moyen âge!... Au reste, M. Loisson de Guinaumont discute en homme fort au courant des subtilités de la *casuistique*. Il saisit cette occasion pour nous parler de Dieu et de ses saints, de l'immortalité de l'âme et d'une foule d'autres bonnes choses qui sont à leur place dans les séminaires. On peut aimer les paroles édifiantes et trouver

cependant que les *Etudes philosophiques* de M. Loisson de Guinaumont n'auraient rien à perdre en devenant moins orthodoxes.

— M. Bouchat, de qui M. S. Morin parassait attendre une juste appréciation du magnétisme, s'est contenté de glisser sur ce sujet qu'il n'a pas l'air de comprendre. C'est faire un peu légèrement l'*Histoire de la médecine*.

— La suppression de ma réponse à M. d'Arbaud a peut-être fait croire que je m'étais livré à son égard à des personnalités blessantes. Je respecte toujours l'homme quand je m'attaque à ses opinions, et je considère M. d'Arbaud comme un magnétiste distingué et très-estimable. Telle est ma déclaration.

Jean Bloc.

CAUSERIE SUR LE MAGNETISME ANIMAL.

L'une de mes dernières *Causeries* a soulevé une discussion dans le sein de la *Société de magnétisme de Paris*; le journal de la Société, l'*Union magnétique*, rapporte ainsi les faits : « Le docteur Louyet communique un article de M. d'Arbaud, inséré dans le *Magnétiseur de Genève*, et relatif au fait de vision sans le secours des yeux, que notre collègue de Cahors repousse. M. Louyet pense que pour être d'accord, il faut distinguer la vision (magnétique) qui, en effet, ne peut avoir lieu qu'avec le secours des yeux et *la perception*. Celle-ci est incontestable.

MM. Ogier, Dubois, Voilquin, Chamonin, Maussart, parlent dans le même sens. »

Je ne sais ce que mes honorables collègues entendent par le mot perception. Mais je persiste dans mon opinion, à savoir : qu'un somnambule entièrement aveugle ne peut en *aucune façon* se rendre compte des couleurs, si l'on ne réagit sur son cerveau au moyen de la transmission de pensée. Bref, je nie formellement le phénomène que M. le docteur Louyet veut bien désigner sous le nom de *perception*.

Voici une des expériences qui ont servi à asseoir ma conviction

Après avoir provoqué le somnambulisme parfait chez un

individu atteint de cécité complète, je le conduisais dans un appartement parfaitement obscur; alors je remettais entre ses mains plusieurs billes de même grosseur, mais de couleurs différentes, et je l'invitais à m'accuser ces couleurs, ou bien encore je déposais dans un vase une poignée de maïs blanc, une de maïs jaune, une de maïs brun et je priais le somnambule de trier ces graines suivant leur nuance. Malgré tous ses efforts de volonté, et bien que le sujet en question possédât des qualités remarquables pour tout ce qui avait rapport à l'ouïe, au tact, à l'odorat ou au goût, le sujet, dis-je, n'a jamais pu résoudre ce problême, du moins lorsque j'ignorais moi-même la couleur de ces objets. Mais si j'étais fixé à cet égard, le somnambule exécutait assez facilement ce tour de force, grâce à la transmission de pensée, qui bien souvent s'opérait à mon insu, c'est-à-dire sans aucune intention formelle de ma part.

Mes collègues n'ont qu'à répéter cette expérience, et ils acquerront la certitude qu'un somnambule aveugle et livré à ses propres facultés est tout à fait incapable de se rendre compte des couleurs. Donc, la prétendue perception, considérée en dehors de la transmission de pensée, est un mot vide de sens.

Je n'ignore pas que l'ouïe et surtout le tact peuvent, jusqu'à un certain point, suppléer au sens de la vue. Ainsi, j'ai connu une dame aveugle, qui jouait aux cartes avec la plus grande facilité, qui reconnaissait la nuance des étoffes rien qu'au toucher. Je sais encore que le tact peut remplacer l'ouïe à un tel point, qu'on peut aisément se méprendre. Je connais un aveugle sourd-muet qui perçoit les moindres vibrations de l'air et se rend compte de presque tout ce qui se passe autour de lui, l'épigastre joue surtout un rôle important chez cet individu. On dirait qu'il sent, qu'il entend et qu'il voit par le creux de l'estomac. Ce phénomène se produit habituellement chez les somnambules et chez les personnes très-impressionnables. Ce fait physiologique a donné lieu à une foule d'erreurs et d'observations fausses.

Puisque je suis en train de faire la chasse aux préjugés et aux hérésies magnétiques, je dirai quelques mots de l'*instinct des remèdes* et de la *propriété intentionnelle communiquée aux objets inertes,* ces deux hérésies monstrueuses admises par la plupart des magnétiseurs.

J'ai failli être mis à l'index pour avoir osé combattre ces erreurs. Mais comme je cherche avant tout la vérité, je reviens à la charge.

Les personnes qui voudront se former une opinion à cet égard n'ont qu'à répéter les expériences suivantes :

1° A diverses reprises j'ai fait soumettre à l'appréciation de somnambules lucides des mèches de cheveux appartenant à des individus malades ou valides, cela par des personnes tierces qui ignoraient complétement la nature des affections, *ce qui est une condition essentielle*, si l'on veut éviter une transmission de pensée, laquelle joue un grand rôle dans les consultations magnétiques. Eh bien ! sur six somnambules consultés successivement, deux ont assez bien reconnu le genre de maladie, mais ils ont prescrit un traitement diamétralement opposé. Les quatre autres se sont fourvoyés entièrement, tant pour la diagnostic que pour les prescriptions. Ces épreuves ont été répétées un grand nombre de fois ; et elles ont toujours donné le même résultat négatif : les somnambules pataugeaient et divaguaient à qui mieux mieux.

2° Après avoir provoqué le somnambulisme lucide chez certains malades, je les consultais sur leur propre état ; j'écoutais leurs prescriptions, puis je réagissais sur leur esprit soit par la parole, soit par la suggestion mentale. Je leur persuadais qu'ils étaient dans l'erreur ; je leur faisais adopter un autre traitement en leur donnant la ferme assurance qu'ils guériraient, je les trompais sciemment, je substituais des boulettes de mie de pain aux remèdes prescrits, et ils guérissaient quand même, car ils avaient foi en moi.

Il résulte des nombreuses expériences que j'ai faites pendant plusieurs années, à propos de la faculté que l'on prête aux somnambules de pouvoir guérir les maladies, faculté désignée sous le nom d'*instinct des remèdes;* il résulte, dis-je, d'une foule d'expériences que cette hypothèse est loin d'être fondée. En effet, j'ai acquis la certitude que les somnambules qui n'avaient pas fait des études spéciales, divaguaient au moins quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent.

Les guérisons merveilleuses obtenues par les somnambules, les médiums, les neuvaines, les *ex voto*, doivent être attribuées *à l'action physiologique que le moral exerce sur le physique.*

Maintenant j'ajouterai quelques réflexions : Pourquoi les somnambules posséderaient-ils l'instinct des *remèdes* plutôt que celui de la chimie ou de la mécanique, par exemple?

Les somnambules ne possèdent réellement que les connaissances qu'ils ont acquises, seulement leurs facultés sont dans un état d'éréthisme extraordinaire, et leur esprit peut être *in-*

fluencé facilement. Le cerveau des somnambules est un instrument très-délicat qui vibre sous les moindres impressions, un miroir sphérique qui réfléchit non-seulement tous les objets à la ronde, quelque soit leur distance, mais encore la pensée intime des individus.

Depuis quatre-vingts ans que Mesmer a remis le magnétisme à la mode, plus de deux mille somnambules lucides ont été consultés, soit pour leur compte particulier, soit pour celui d'autrui. Si les somnambules possédaient réellement l'*instinct des remèdes*, il n'y aurait plus aujourd'hui de maladies réputées incurables. Mais les somnambules sont comme le commun des mortels, ils subissent l'influence de leur entourage, ils errent, ils radotent, dans les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des cas, ainsi que j'en ai acquis la certitude.

Pour mon propre compte je n'admettrai l'*instinct des remèdes* chez les somnambules que lorsque l'un de ceux-ci aura découvert un traitement efficace pour guérir la phthysie et les cancers.

Les personnes sérieuses ne doivent donc avoir recours aux somnambules que pour faciliter la diagnostic, encore faut-il que les sujets possèdent des connaissances spéciales, sans cela ils peuvent occasionner des erreurs grossières.

La seule méthode qui me paraisse rationnelle, c'est d'appliquer le magnétisme directement, comme agent thérapeuthique.

Quant à ce qui est de la propriété intentionnelle, communiquée aux objets inertes, c'est là une absurdité et rien de plus.

Eh quoi! vous supposez que par l'acte seul de la volonté, l'on puisse communiquer à de l'eau pure, par exemple, une propriété purgative, astringente, emménagogue, altérante, révulsive? etc. Allons donc! ce sont là des utopies.

On m'objectera peut-être que la plupart de ces effets se produisent avec l'eau magnétisée. Je l'admets, ceci dépend de la prédisposition dans laquelle se trouve le malade, de l'état des organes et surtout de l'action physiologique que le moral exerce sur le physique, car pour que le phénomène se produise positivement, il faut que le sujet soit prévenu, qu'il s'y attende, qu'il ait foi dans l'efficacité du remède. Dans ces conditions, l'eau *non magnétisée* produit également le même résultat, ainsi que j'en ai eu vingt fois la preuve.

Je n'ai nullement l'intention de révoquer en doute la propriété excitante que possède l'eau magnétisée.

Je sais en outre que l'eau qui a été influencée avec la main droite a un goût acide et une propriété purgative; que celle qui a été magnétisée avec la main gauche a une saveur alcaline et une propriété vomitive; que celle qui a été saturée de fluide avec la bouche est tonique. Tout cela parce que le corps humain est polarisé : la main droite dégage du fluide ***positif***, la main gauche du fluide ***négatif***, et la bouche du fluide ***neutre***.

L. D'ARBAUD.

— CAROUGE, IMPRIMERIE A. JAQUEMOT. —

N° 12. 15 Mars 1864. 5me Année.

LE MAGNÉTISEUR

JOURNAL DU MAGNÉTISME ANIMAL

PUBLIÉ PAR CH. LAFONTAINE

A GENÈVE.

Paraissant le 15 de chaque mois, par livraison de 16 pages in-8°.
Prix : Genève, 5 fr.; Suisse, France, Italie, Belgique, 6 fr.
Angleterre, Amérique, Turquie, 10 fr.

ADMINISTRATION, RÉDACTION & ABONNEMENTS,

QUAI DES BERGUES, 31

On s'abonne pour la France et l'étranger, chez M. GERMER-BAILLIÈRE, rue de l'Ecole de Médecine, 17, à Paris. — Chez MM. CAMMELLI frères, à Florence.

A NOS LECTEURS.

Voici le douzième et dernier numéro de l'année 1863-1864, nous osons espérer que nous avons satisfait nos abonnés, et les efforts que nous avons faits dans ce but nous permettent, croyons-nous, de venir aujourd'hui les prier de nous continuer encore leur concours, qui nous est de toute nécessité pour ne pas interrompre cette publication.

C'est avec un bien grand plaisir que nous constatons que presque tous nos abonnés des années précédentes nous sont restés fidèles; nous nous plaisons à compter sur eux pour celle que nous commencerons en avril; nous espérons aussi que les personnes qui ont répondu à notre appel l'année qui vient de s'écouler, ne nous abandonneront pas non plus; elles nous ont mis à même de continuer, avec moins de perte, ce journal, qui n'est point une spéculation, et qui, nous le pensons, n'est pas sans utilité.

En effet, si le *Magnétiseur* cessait de paraître, il n'existerait plus qu'un seul journal de magnétisme, l'*Union magnétique*, organe de la *Société de magnétisme* de Paris. Deux journaux sont bien insuffisants pour se faire l'organe d'une science, à plus forte raison un seul le serait-il, quand celui-ci, par sa position de représentant d'une Société, est obligé de consacrer bien souvent des pages à des rapports de réunions, à des questions privées, à des discussions théoriques qui, pour la plupart, sont plus ou moins oiseuses, et ne peuvent être d'aucune utilité à l'avancement du magnétisme.

Dans le *Magnétiseur*, comme dans nos ouvrages (1), nous nous sommes, avant tout, attaché aux faits, comme étant les seuls utiles au progrès et à la propagation du magnétisme. Nous avons relaté des guérisons anciennes opérées par Mesmer et ses contemporains; nous publions celles que nous obtenons, en y joignant les détails du traitement magnétique que nous employons pour y parvenir. Nous sommes souvent réduit à parler de nous-même; ce n'est pas que nous n'ayons engagé souvent et toujours, les magnétiseurs à nous adresser la relation des guérisons qu'ils ont obtenues, et celle des faits qu'ils ont pu provoquer et observer dans leur pratique; nous aurions inséré ces communications avec bonheur, elles nous eussent aidé à prouver combien le magnétisme est puissant comme agent thérapeutique et combien il se propage dans tous les pays.

Mais, disons-le hardiment, il règne, par malheur, chez les magnétiseurs de profession, une indifférence extrême, et de plus, un isolement réciproque qu'aucun d'eux ne cherche à rompre. Nous avons essayé d'y parvenir par notre publication, car un journal, quel qu'il soit, est toujours utile; en ralliant les partisans épars d'une même foi, il en forme une corporation, il les réunit en société, et par la publicité donnée aux guérisons obtenues par celui-ci, aux phénomènes observés par cet autre, il en forme un faisceau solide qui devient la pierre de l'angle d'une science qui a sa base, sa théorie, sa pratique et qui doit inévitablement prendre rang, tôt ou tard, parmi celles qui sont déjà reconnues.

Mais les magnétiseurs sont insouciants, nous l'avons dit et nous le prouverons facilement.

Une idée d'une haute portée humanitaire a pris naissance

(1) L'*Art de Magnétiser*, troisième édition, Paris, par Ch. Lafontaine. Chez Germer-Baillière. --- *Eclaircissements et Cures magnétiques*, à Genève, par Ch. Lafontaine.

dans la Société magnétique de Paris, celle d'un dispensaire ou hôpital magnétique où les malades seraient traités par le magnétisme, les plus pauvres gratuitement, les autres en payant une modique somme. Eh bien ! il y a plus d'un an que la Société magnétique, qui est nombreuse, a cherché à mettre à exécution cette bonne pensée ; elle a établi des listes de souscription, qui ont produit, d'après l'*Union magnétique*, la somme de 1,425 fr. 5 c.

Un fait comme celui-ci ne démontre-t-il pas toute l'indifférence des magnétiseurs aux progrès de la propagation du magnétisme? Aussi nous ne devons pas nous étonner que parmi le millier de magnétiseurs qui pratiquent à Paris et en France (1), nous en comptions à peine une centaine qui soient abonnés à notre journal.

Notre pauvre petit missionnaire, le *Magnétiseur*, n'a pas un bien grand mérite, nous le savons mieux que personne, et nous nous rendons justice; cependant nous pensons que bon nombre des magnétiseurs qui nous délaissent, arriveraient plus facilement à résoudre le problème d'une guérison devant laquelle ils échouent souvent par ignorance, s'ils voulaient bien se donner la peine d'étudier avec attention celles que nous publions, et la manière dont nous agissons pour les obtenir.

Si quelque lecteur est tenté de voir dans notre manière d'envisager cette question, un amour-propre déplacé peut-être, qu'on nous le pardonne, nous le puisons dans les succès que depuis trente ans nous avons pu enregistrer, pendant une pratique sérieuse et dévouée, qui nous a permis, en magnétisant des milliers de malades, d'étudier les diverses maladies qui affligent l'humanité, et d'y adapter les différents procédés de magnétisation par lesquels les guérisons sont obtenues avec le plus de rapidité et de certitude.

Nous prions ceux de nos lecteurs qui voudront bien s'abonner, de le faire à notre domicile, quai des Bergues, 31, ou à Paris, chez M. Germer-Baillière, libraire-éditeur, rue de l'Ecole de Médecine, 17. Il suffit, pour la France, d'envoyer à cette maison un mandat sur la poste.

Ch. LAFONTAINE.

EPANCHEMENT AU CERVEAU.

Le jeune Ernest R., âgé de six ans, tomba, le samedi 13 février, dans le bassin du jet d'eau du square des Bergues. Il

(1) Nous ne parlons que des magnétiseurs de profession.

y avait été poussé par un de ses petits camarades d'école. Il en fut effrayé et se contusionna un peu l'épaule droite, puis, tout mouillé, il courut chez sa mère ; on le mit promptement au lit, où on le tint chaudement. Le dimanche matin il paraissait très-bien portant, n'éprouvait aucun malaise, et lui-même me racontait en riant sa mésaventure.

Le lundi soir il se plaignit d'un mal de tête, qui, le mardi matin, disparut. Mais le soir, en rentrant de l'école, il ne voulut pas manger, se plaignit d'un mal de tête violent; on le coucha, une fièvre violente se déclara, et alla en augmentant ; toute la nuit il eut une fièvre et un délire pendant lequel il croyait se battre avec tous ses petits camarades. Mais le matin, vers 4 heures, il s'apaisa et dormit d'un sommeil très-calme jusqu'à 8 heures. Il voulut se lever et aller à l'école, mais sa maman jugea prudent de le garder à la maison. Il mangea un peu, mais vers les 9 heures il vomit le peu qu'il avait mangé, puis quelques autres vomissements survinrent et vers midi il s'endormit d'un sommeil tranquille.

A 4 heures il eut de l'agitation, et le sommeil persistant, on m'envoya chercher. Je reconnus ce sommeil profond qu'on a désigné sous le nom de *coma* et qui dénote un état dangereux, provoqué par l'envahissement du cerveau. Les membres étaient agités, secoués convulsivement, sans cependant que l'enfant s'éveillât. Je ne voulus pas assumer sur moi seul la responsabilité de cet état, et pendant que je le magnétisais et que je lui mettais sur la tête des compresses d'eau magnétisée, j'envoyai chercher un médecin, qu'on ne trouva pas, on courut chez deux, trois, cinq, qui tous étaient absents. Je continuais à magnétiser, mais je sentais instinctivement qu'il fallait en plus, un dérivatif. Enfin à 9 heures du soir, le docteur S.... arriva. A son premier coup-d'œil je compris qu'il avait peu d'espoir de sauver l'enfant. Il ordonna une sangsue derrière chaque oreille, fit mettre de la glace sur la tête au lieu des compresses. Je l'accompagnai et il me déclara que l'envahissement du cerveau était tel, qu'il ne conservait aucun espoir ; que cependant il viendrait le lendemain matin.

Je mis les sangsues, je les fis saigner pendant trois heures, je maintins toujours de la glace sur la tête et je continuai toujours à magnétiser, en cherchant à attirer en bas pour dégager le cerveau. A onze heures le médecin de la famille, le Dr M...., arriva, il approuva ce qu'on avait fait et promit de se rencontrer le lendemain avec le docteur S..... En descen-

dant, il dit au père qu'il croyait l'enfant perdu, à moins d'un de ces revirements subits qui se présentent quelquefois sans qu'on n'ose l'espérer.

Je continuai sans cesser un seul instant à magnétiser l'enfant, cherchant à dégager la tête par de grandes passes, stimulant fortement l'estomac par l'imposition des mains. Mais l'enfant était toujours impassible, sans aucun mouvement, tout son côté droit paralysé, et ne donnant aucun signe de vie, si ce n'est que le cœur avait encore quelques battements à peine sensibles.

Enfin, à 4 heures du matin, sans faire un mouvement, l'enfant dit d'une voix faible : — *de l'eau.* — C'était le premier mot qu'il prononçait depuis 16 heures. Aussi je ne puis dire ce qui se passa en moi ; je trempai mon doigt dans de l'eau magnétisée et je le passai sur ses lèvres, ses mâchoires étaient toujours contractées et ne pouvaient rien laisser passer. Cependant ses lèvres remuèrent ; je passai plusieurs fois mon doigt mouillé, il semblait se ranimer. A 5 heures il dit encore — *de l'eau,* — je lui passai encore mon doigt mouillé sur les lèvres, et il me sembla que les mâchoires se dessèraient, alors j'essayai de lui introduire un peu d'eau magnétisée dans une cuillère à café, j'y parvins. A 5 heures trois quarts il me disait : — *à boire de l'eau.* — C'était cette fois plus facile, il y avait progrès ; mais l'enfant n'avait point encore ouvert les yeux.

A 7 heures le docteur S. vint et fut en quelque sorte étonné de trouver l'enfant vivant. Il ordonna un peu de calomel pour dégager les intestins. Je continuai à magnétiser jusqu'à 8 heures du matin ; je revins à 10 heures, puis à 1 heure : l'enfant avait demandé de l'eau plusieurs fois. A 3 heures et demie les deux médecins se rencontrèrent et déclarèrent qu'il y avait un peu d'espoir. Je magnétisai toute la soirée, jusqu'à 11 heures, et je me retirai après avoir fait administrer un lavement d'eau de savon qui fit beaucoup d'effet.

Le lendemain vendredi, je continuai à le magnétiser et à lui donner à boire tantôt de l'eau magnétisée, tantôt un peu de tilleul. Ce ne fut que le samedi enfin qu'il ouvrit les yeux et qu'il me dit : — *bon jour, ami,* — j'avais encore passé la nuit à le magnétiser, et vers les trois heures du matin, son bras droit, dont le mouvement était un peu revenu, se couvrit d'une éruption qui se changea en un érysipel. Bientôt le bras gauche en fut aussi couvert et deux ou trois pustules se présen-

y avait été poussé par un de ses petits camarades d'école. Il en fut effrayé et se contusionna un peu l'épaule droite, puis, tout mouillé, il courut chez sa mère; on le mit promptement au lit, où on le tint chaudement. Le dimanche matin il paraissait très-bien portant, n'éprouvait aucun malaise, et lui-même me racontait en riant sa mésaventure.

Le lundi soir il se plaignit d'un mal de tête, qui, le mardi matin, disparut. Mais le soir, en rentrant de l'école, il ne voulut pas manger, se plaignit d'un mal de tête violent; on le coucha, une fièvre violente se déclara, et alla en augmentant; toute la nuit il eut une fièvre et un délire pendant lequel il croyait se battre avec tous ses petits camarades. Mais le matin, vers heures, il s'apaisa et dormit d'un sommeil très-calme jusqu 8 heures. Il voulut se lever et aller à l'école, mais sa mam jugea prudent de le garder à la maison. Il mangea un p mais vers les 9 heures il vomit le peu qu'il avait man puis quelques autres vomissements survinrent et vers mi s'endormit d'un sommeil tranquille.

A 4 heures il eut de l'agitation, et le sommeil persistan m'envoya chercher. Je reconnus ce sommeil profond qu désigné sous le nom de *coma* et qui dénote un état dange provoqué par l'envahissement du cerveau. Les me étaient agités, secoués convulsivement, sans cependa l'enfant s'éveillât. Je ne voulus pas assumer sur m la responsabilité de cet état, et pendant que je gnétisais et que je lui mettais sur la tête des co ses d'eau magnétisée, j'envoyai chercher un médeci ne trouva pas, on courut chez deux, trois, cinq, étaient absents. Je continuais à magnétiser, mais je se tinctivement qu'il fallait en plus, un dérivatif. Enfin à du soir, le docteur S.... arriva. A son premier c je compris qu'il avait peu d'espoir de sauver l'enfa donna une sangsue derrière chaque oreille, fit m glace sur la tête au lieu des compresses. Je l'accon il me déclara que l'envahissement du cerveau était t conservait aucun espoir; que cependant il viendra main matin.

Je mis les sangsues, je les fis saigner pendant t je maintins toujours de la glace ... et je c jours à magnétiser, en cher ... bas ger le cerveau. A onze heu ... la M...., arriva, il appro ... t rencontrer le lendem



a-
la
. le
eu-
sur
deux

esque
te avec
bserva-
l'avant-
endait et
nétiseur.
lais, ainsi
nait sa po-
u'elle était

ir était sou-
disparu, l'ap-
romenades en
, d'après l'or-
prouvait aussi,
agnétisme était
pas lieu de pen-
ferait toucher au

nambule dormait
mes très-distincte-
irement semblable
ie remplie d'air, et
contre son ordinaire
usque, étaient pour
avions déjà quelques
ent si singulier. Cette
e m'annonçait trop un
as craindre les dangers
e, paraissait toute éton-
e se trouvait ; et plus elle
elle augmentait nos crain-
livrer à la joie. La nature
nts d'un prompt succès, la
changement, notre malad
nt encore si éloignés de

térent sur le front, du côté gauche : je regardai cet effet comme salutaire et le médecin confirma mon opinion. On fit quelques lotions de glycérine sur les bras et quelques jours après l'enfant était très-bien. On lui donna un bain de son.

Aujourd'hui, il est sauvé, et très-bien portant.

Ch. LAFONTAINE.

CONTRE-COUP à la tête, suite d'une chute avec engorgement sanguin sous le crâne, suivi de la paralysie de plusieurs muscles du cou, et de la difformité de cette partie, sur Mlle *Oberlin, âgée de* 8 *ans* (somnambule), *à Weisembourg*, 1786, *par M. le Blanc, médecin et chirurgien-major*.

(Magnétisme immédiat.)

(*Suite.*) (1)

On apercevait pourtant chaque jour que le sommeil se soutenait davantage ; aussi, à la neuvième séance, l'enfant devint décidément somnambule. Assignerai-je le degré de sa crise? c'est ce qu'il serait assez difficile de faire d'une manière précise, même après les intéressantes remarques de M. le comte de Lutzelbourg. (Voyez *Extrait des journaux d'un magnétiseur*, p. 28.) Mais pour me servir des expressions de cet estimable auteur, il y aura tant de degré que l'on voudra dans le somnambulisme ; ce sera toujours monter du rez-de-chaussée au dernier étage. (Voyez l'ouvrage cité, p. 41.) Or l'état de crise de notre petite malade se trouvait certainement entre ces deux points : on lui donnera donc la place que l'on jugera à propos. Ainsi, je me contente de dire qu'elle voyait sa maladie, en assignait la place, et répondait très-bien à toutes les questions qu'on lui faisait à ce sujet ; cependant elle ne pouvait en expliquer le comment. Peu à peu elle sut mesurer le temps, assigner à la minute son réveil, distinguer aussi chez les autres les parties malades, et magnétiser avec méthode. Elle assurait toujours que le magnétisme la guérirait, et que sans lui elle serait morte. Elle témoignait alors sa reconnaissance par tous ses moyens ; et ce qui lui méritait le plus notre confiance, c'est qu'elle était parfaitement d'accord avec notre autre somnambule sur la nature et le lieu de sa maladie. Quoiqu'elle ne put s'indiquer aucun remède, elle se reprochait pourtant d'avoir négligé la saignée dans les commencements.

(1) Voir le numéro du 15 février, page 179.

Presque tous les jours, la réunion de nos deux somnambules nous donnait le spectacle le plus intéressant. A peine la dame somnambule était-elle en crise, que la petite sentait le désir intérieur d'en faire autant, et l'autre lui tendait affectueusement la main, la mettait sur ses genoux, la tête appuyée sur son sein, leurs bras s'entrelaçaient, et la petite n'était pas deux secondes sans dormir.

Pendant toutes ces crises magnétiques, qui étaient presque toutes tranquilles et gaies, la petite malade remuait la tête avec assez de facilité : remarque qui vient à l'appui de l'observation faite à Toulon sur une jeune fille de dix ans, dont l'avant-bras s'était retiré sur le bras, et qui, en crise, s'étendait et exécutait tous les mouvements à la volonté du magnétiseur. (Voyez le tome 2 du *Journal* de M. Tardy, p. 39.) Mais, ainsi que le bras de celle-ci, la tête de notre malade reprenait sa position fâcheuse, et le cou la même raideur, dès qu'elle était éveillée.

Cependant, jusqu'au 24 novembre, notre espoir était soutenu par un mieux assez sensible ; la fièvre avait disparu, l'appétit se trouvait meilleur. Si ce n'est quelques promenades en carosse et quelques prises de poudre céphalique, d'après l'ordonnance de notre somnambule, que l'enfant approuvait aussi, quoiqu'elle y répugnât en état de veille, le magnétisme était le seul remède employé ; mais nous n'avions pas lieu de penser que la séance du soir de ce jour-là nous ferait toucher au but de nos désirs.

Il y avait une heure que notre petite somnambule dormait assez tranquillement, lorsque nous entendîmes très-distinctement se faire dans sa tête un bruit de déchirement semblable à celui que produirait la rupture d'une vessie remplie d'air, et aussitôt elle ouvrit les yeux d'elle-même, contre son ordinaire et fut éveillée. Ce bruit, ce réveil si brusque, étaient pour nous des choses si nouvelles, que nous avions déjà quelques inquiétudes sur les suites d'un événement si singulier. Cette espèce de claquement si extraordinaire m'annonçait trop un déchirement de membranes, pour ne pas craindre les dangers d'un épanchement. La malade éveillée, paraissait toute étonnée, stupéfaite du nouvel état où elle se trouvait ; et plus elle nous regardait avec surprise, et plus elle augmentait nos craintes ; c'était bien plutôt le cas de se livrer à la joie. La nature nous avait apprêté tous les agréments d'un prompt succès, la crise avait opéré le plus heureux changement, notre malade était guérie ; mais les hommes sont encore si éloignés de cette

bonne mère commune, qu'ils ne savent pas distinguer le moment de sa bienfaisance. Nous avions donc des terreurs paniques; aussi quel fut notre étonnement, quelques instants après, de voir que cette enfant tenait la tête parfaitement droite, et la remuait en tout sens avec la plus grande facilité. Nous ne pouvions nous lasser de lui faire répéter les mouvements qu'elle n'avait pu exécuter depuis trois mois. Le gonflement douloureux qui existait tout à l'heure avait entièrement disparu; le doigt fortement appuyé sur les parties qu'une heure avant on ne pouvait toucher, même légèrement, sans douleur, ne causait aucune impression désagréable. La joie de cette petite ne le cédait pas à la nôtre; elle se frappait la tête de plaisir, mais les plus fortes secousses n'étaient plus douloureuses. Elle chantait, dansait, sautait et devint d'une gaieté folle. Il était tard, et ce fut avec beaucoup de peine qu'on la fit mettre au lit. Son sommeil fut un peu agité, mais elle dormit toute la nuit, ce qui ne lui était pas arrivé depuis son accident. La guérison de notre petite malade n'était pas assez complète pour abandonner le moyen qui l'avait sauvée; il y avait encore du sang à rendre par le nez, et le magnétisme pouvait seul opérer une terminaison heureuse; aussi d'après les demandes de l'enfant et les conseils de la dame somnambule, elle fut magnétisée tous les jours jusqu'à l'époque fixée de sa parfaite guérison (le 8 décembre); et ensuite, pour l'accoutumer par degré à cette privation, à laquelle elle allait être obligée de se conformer chez ses parents, qui la demandaient pour le 1er janvier, on ne lui donnait des crises que tous les deux, trois et quatre jours, et sensiblement au bout de huit jours, jusqu'à l'instant où elle est retournée chez elle. Cependant elle resta encore longtemps susceptible de somnambulisme magnétique, et depuis elle me l'a prouvé plusieurs fois, en se mettant seulement au baquet. Depuis la crise qui a décidé de sa vie, elle a mouché beaucoup de sang, et à compter de ce moment l'appétit est devenu excellent; l'embonpoint augmentant tous les jours, a bientôt fait perdre à la peau son teint jaune, auquel a succédé le rosé et la blancheur animée chez une brune; les formes sont devenues plus rondes, l'accroissement s'est fait à vue d'œil; enfin, à la plus brillante santé, cette enfant a bientôt joint les traits d'un esprit sémillant, dont la maladie avait émoussé la finesse.

Voilà, je crois, une de ces guérisons publiques qui doit soutenir la réputation du magnétisme (1), tant en raison des cir-

(1) Tout le monde, à Weissembourg, avait vu la petite Oberlin dans

constances particulières qui l'ont accompagnée, qu'à cause de l'âge du sujet. Dira-t-on que cette malade a été guérie par *imagination* ou par *imitation?* Dira-t-on que c'était un jeu? L'auteur des *Doutes sur le magnétisme* pourrait-il crier encore à l'illusion, à l'imposture?

Il demande qu'on agisse sur les individus avec lesquels on ait le moins à craindre cette source d'erreurs, sur des personnes sensées, des têtes froides, sur des gens peu instruits, tels que des paysans, des enfants, enfin sur des animaux. Le magnétisme a été démontré sur tous ceux qu'il désigne. Un enfant de huit ans, guéri par ce moyen, achève, ce me semble, la solution du problème, et ce n'est pas le seul exemple qu'on peut citer.

Puisse cette cure venir à l'appui du grand nombre de celles qui, depuis longtemps, auraient dû éclairer les hommes sur leur plus cher intérêt, celui de la santé et de la vie!

Signé, Le Blanc, méd.

Témoin, Oulès, Steinbrenoer, chir.

TRIBUNAL CORRECTIONNEL DE RIOM

LE SORCIER DES MONTAGNES D'AUVERGNE.

On a cru longtemps que les sorciers, si nombreux jadis dans les montagnes de l'Auvergne, avaient disparu sans laisser de postérité; mais voici qu'un de leurs descendants vient de comparaître devant le Tribunal correctionnel de Riom, sous la prévention d'exercice illégal de la médecine.

Jean May de Condat, dont la figure amaigrie et les cheveux en désordre rappellent le type de ses ancêtres, est âgé d'environ 50 ans. Domicilié aux confins des trois départements du Puy-de-Dôme, de la Creuze et de la Corrèze, il a eu occasion d'exercer son pouvoir occulte dans un grand nombre de localités, et plusieurs de ses clients, cités comme témoins, sont entendus successivement.

Une jeune femme, Françoise Chauvy, de Jangouloux, raconte qu'elle avait un grand mal de dents et une fluxion de la joue, le 15 août dernier, lorsqu'elle rencontra dans une maison Jean May, qui la *toucha* du bout du doigt en récitant tou

le pitoyable état que j'ai décrit. Le lendemain de la crise heureuse, on l'a menée au bal public, où elle a beaucoup dansé, et toute la ville a été témoin du rétablissement, qui se soutient toujours.

bas une petite prière qu'elle n'entendit pas, et lorsqu'elle fut rentrée chez elle, son mal avait cessé et sa fluxion avait disparu.

Antoine Favier, maréchal, à Tralaignes, fit conduire, il y a plusieurs mois, chez Jean May, sa petite fille, âgée de six ans, qui s'était tordu le bras. Jean May l'ayant *touchée*, l'enfant fut guérie deux jours après.

Antoine Jalicon, scieur de long. — J'avais une douleur très-vive dans une jambe. Je trouvai Jean May à la porte de l'église de Condat et le priai de venir me voir. Sans regarder ma jambe, il me prescrivit une fumigation de graines de genièvre avec des prières et ma jambe fut guérie.

Jeanne Saintigny, femme Blondel, âgée de soixante et un ans, avait des coliques fréquentes. Elle appela May, qui lui fit des signes sur la poitrine, lui prescrivit cinq *Pater* et cinq *Ave* neuf jours durant, et son mal s'en alla pour ne plus revenir.

Pierre Antony, menuisier, âgé de quarante-cinq ans, raconte qu'il avait un violent mal de reins. Il manda May, qui lui fit des signes mystérieux sur le corps avec ordonnance de *Pater* et d'*Ave*, et son mal de reins cessa de le faire souffrir.

M. le Président, au témoin : — Ainsi, May est arrivé chez vous ; il vous a simplement *touché*, et il s'en est allé disant au mal de reins de le suivre ?

Le Témoin : — Oui, monsieur le président.

Nous n'en finirions pas si nous voulions rappeler ici toutes les dépositions des témoins : la science de May est universelle ; il guérit les rhumatismes en tous genres, les fièvres, le choléra, les faiblesses, les coups de corne dans la poitrine, les maladies des femmes, etc., etc.

Cécile Chanaud, jeune femme de gendarme, raconte au Tribunal qu'elle était alitée depuis deux mois, et que les soins des médecins étaient restés sans résultat, lorsqu'une de ses amies lui conseilla de faire venir Jean May. Celui-ci se rendit chez elle et la guérit très-promptement, sans lui prescrire aucun remède.

Cette dernière cure extraordinaire étant venue aux oreilles d'un brigadier, avait été la cause du procès-verbal dressé contre Jean May.

S'il est curieux de voir avec quelle reconnaissance tous les témoins parlent de la science merveilleuse et du désintéressement du prévenu, il est encore plus curieux d'entendre celui-ci parler de sa *mission* providentielle.

M. le Président : — Prévenu, le Tribunal espère que vous comprendrez désormais qu'il ne faut pas, encourageant la crédulité des gens malades, les exposer à se priver des secours des hommes de l'art, ce qui peut leur devenir funeste.

Me Lavraygne, qui présentait la défense de Jean May, fait valoir en sa faveur son excellente moralité, la complète innocuité des remèdes dont il s'est servi, et surtout son désintéressement. Le Tribunal, prenant tous ces faits en considération, ne condamne Jean May qu'à cinq francs d'amende et aux dépens d'une partie de l'instance.

(*Gazette des Tribunaux*.)

RÉFLEXIONS.

Ce brave Jean May n'est pas un sorcier, personne n'a pu le croire, et lui-même ne se donne pas pour tel, quoique les populations de l'Auvergne le nomment ainsi. C'est un bon et honnête homme dont la moralité a été reconnue, — même — par le Tribunal.

Comment se fait-il donc qu'il ait été condamné?

Il a guéri !

Oui, et cela suffit, par le temps qui court, pour qu'un homme honnête et bon soit puni d'avoir soulagé ses semblables souffrants. On dira peut-être, — comme le Tribunal, — il a *illégalement* exercé la médecine, — il n'est pas diplômé de par une faculté quelconque. — Ceci est-il bien vrai? — A-t-il exercé la médecine? — A-t-il fait quoi que ce soit que les médecins, — *ou les hommes de l'art,* — comme les appelle le président, aient jamais fait? — Depuis quand les signes, les gestes, les attouchements, les *Pater*, les *Ave* sont-ils inscrits dans le Codex et dans les habitudes de ces *hommes de l'art?* — Il a guéri, dit-on, — oui, il a guéri en un instant, en deux ou trois jours, ce que les médecins, — tout hommes de l'art qu'ils sont, — n'avaient pu guérir pendant des mois. — Il a guéri des hommes, des femmes et des enfants *en les touchant;* à son approche, tous les maux qui accablaient ces malheureux semblaient fuir : coliques, sciatiques, rhumatismes, foulures, maux de dents, maux de jambes, maux de ventre, tout disparaissait. Jean May a fait, dans son ignorance et dans sa simplicité, — ce que faisait le Christ, — il a *touché,* il a *guéri*.

N'est-il pas dit dans St-Marc, ch. VII, ch. VIII, que le Christ

a *touché* un sourd-muet, un aveugle et *qu'il les a guéris, mais qu'il lui a fallu les toucher deux fois?*

N'est-il pas dit, dans les *Actes des Apôtres*, ch. VI, que St-Etienne, qui n'était que disciple, accomplit les guérisons les plus miraculeuses en *touchant* les malades? etc., etc.

Oui, Jean May a *touché*, il a *guéri*, — et cela s'appelle faire de la médecine? — Nous en demandons pardon à messieurs les Juges, mais il est déplorable que des magistrats de sens droit et rassis, puissent, en 1864, avoir encore de pareilles idées.

Cet homme que l'on vient de condamner pour avoir fait *illégalement* de la médecine, n'a point donné des remèdes, à moins que les *Pater*, les *Ave* et les signes mystérieux se vendent maintenant dans les pharmacies.

Cet homme a touché. — Cet homme a magnétisé. — Cet homme a guéri.

Oui, cet homme magnétise, — oui, Jean May est un puissant magnétiseur, — il ignore ce qu'il fait et comment il le fait, — mais il sent en lui une force, une puissance, — dont il comprend la portée, sans en discerner la nature. — En honnête homme qu'il est, il reporte vers Dieu ce pouvoir même, et dans son innocence pieuse, il croit avoir reçu une mission providentielle pour soulager ses frères.

Cet homme a guéri par des signes, par des attouchements, des centaines de malades que les médecins ne pouvaient guérir ; il l'a fait instantanément et sans les empoisonner, comme le font les *hommes de l'art*. — Il a fait ce qui nous est ordonné par Dieu lui-même, — c'est là le crime pour lequel vous le condamnez, vous, juges, qui ne savez pas, ou ne voulez pas apprécier ce qu'il y a de grand, de sublime, de divin, dans les faits qui vous scandalisent.

L'humanité roulera-t-elle éternellement dans ces ornières où l'homme s'abaisse devant des convenances sociales, absurdes et surannées ; l'homme n'aura-t-il pas un jour le courage de secouer le joug et d'agir selon ce qu'il sent, selon sa conscience?

Oh! juges de Jean May, si vous aviez rendu le verdict que vous dictait votre conscience, au lieu de vous attacher faussement à la lettre d'une loi, vous auriez acquitté Jean May en l'encourageant à suivre la voie dans laquelle il est engagé.

Jean May est un de ces hommes précieux, qui par leur candeur, leur bonne foi et la puissance dont ils sont doués, méritent au plus haut degré l'estime, la considération et le respect de tous.

Vous avez frappé cet homme pour sauvegarder un droit faussement acquis par les médecins, il eût été bien plus à propos que vous eussiez protégé les pauvres malades contre messieurs *les hommes de l'art*, qui, par droit de diplôme, les *déciment légalement*, comme bétail à eux appartenant.

Ch. Lafontaine.

EMMANUEL DE SWEDENBORG

ESQUISSE BIOGRAPHIQUE.

Matérialisme! Spiritualiste! Deux grands principes autour desquels ont tourné les plus beaux génies, sans jamais oser les fonder en un seul. Et pourtant, qui sait si les mots matérialisme et spiritualisme n'expriment pas les deux côtés d'un seul et même fait?...

Parmi les apôtres du spiritualisme, brille, entre tous, le philosophe suédois Emmanuel de Swedenborg, dont nous allons esquisser à grands traits la belle et étrange figure.

Le baron E. de Swedenborg naquit à Upsal, selon les uns, à Stockolm, suivant d'autres, en 1668. Il mourut à Londres, à l'âge de 85 ans, ou plutôt, suivant ses disciples, il ne fit que *changer d'état*, puisqu'ils purent le voir à Paris, postérieurement à cette date.

Dans la première moitié de sa vie, Swedenborg se fit remarquer par une science tellement vaste, qu'elle effraye nos intelligences bornées. Nous le voyons tour à tour aussi versé en physique, minéralogie, mathématiques, astronomie, que dans les langues grecque, latine, hébraïque et orientale. Ses écrits renfermaient des idées de l'ordre le plus élevé, que quelques savants osèrent s'approprier. Buffon, « ce naturaliste de cabinet, » puisa en grande partie sa *Théorie de la Terre* dans l'œuvre du philosophe suédois, qui paraît avoir devancé de plus d'un siècle tous ses contemporains, dans la marche scientifique. Ainsi, il avait émis l'opinion que l'air, l'eau et le feu ne sont pas des *éléments* et avait entrevu la décomposition des substances organisées en principes immédiats. Il paraît même avoir eu connaissance des faits magnétiques, longtemps avant Mesmer. Mais c'est assez nous arrêter sur cette partie de son existence, toute belle qu'elle est. Nous avons hâte de pénétrer dans cette période de sa vie où son Esprit lui dicta ces nombreux ouvrages mystiques que nous autres, pauvres positivistes, avons peine à concevoir.

Ce fut à Londres, en 1745, que notre philosophe eut ses premières visions, ou mieux, qu'il reçut les premiers ordres du ciel. Un soir, après un repas copieux, il fut enveloppé d'un nuage sombre, au milieu duquel se détacha bientôt une forme humaine, et il entendit ces mots prononcés par une voix retentissante : « Ne mange pas tant. » S'étant soumis à une diète absolue, il eut la nuit suivante la même apparition et il entendit cette phrase : « *Je suis envoyé par Dieu qui t'a choisi pour expliquer aux hommes le sens de sa parole et de ses créations. Je te dicterai ce que tu dois écrire.* » Cette fois, il avait pu distinguer un *ange*, vêtu de pourpre et éblouissant de lumière.

Depuis cette époque, il acquit la possibilité de détacher *son homme intérieur*, et de le faire voyager à travers l'immensité, retenant ce qu'il voyait et entendait. Il put écrire ses voyages dans les *Terres Astrales*. Il visita, avec un ange pour Cicérone, Jupiter, Mercure, Saturne, Vénus, la Lune, planètes qu'il nous dit être habitées par des êtres peu différents de nous, dont il dépeint les mœurs. Dans ses visions, il avait commerce continuel avec les anges et assistait à leurs fêtes et à leur mariage. Sur ce sujet, son récit est en contradiction avec l'évangéliste St-Luc, qui affirme que le mariage des Esprits n'a point de noces. «Un ange, dit Balzac, qui, dans *Séraphita*, a tracé une magnifique étude de Swedenborg, s'offrit à le rendre témoin d'un mariage, et l'entraîna sur ses ailes (les ailes sont un symbole et non une réalité terrestre). Il le revêtit de sa robe de fête, et quand Swedenborg se vit habillé de lumière, il demanda pourquoi? — Dans cette circonstance, répondit l'ange, nos robes s'allument et se font nuptiales. (*Deliciæ sap. de am. conj.*, 20, 21). Il aperçut alors deux anges qui vinrent, l'un du Midi, l'autre de l'Orient ; l'ange du Midi était dans un char attelé de deux chevaux blancs dont les rênes avaient la couleur et l'éclat de l'aurore ; mais quand ils furent près de lui, dans le ciel, il ne vit plus ni les chars ni les chevaux. L'ange de l'Orient vêtu de pourpre, et l'ange du Midi vêtu d'hyacinthe accoururent comme deux souffles et se confondirent : l'un était un ange d'amour, l'autre était un ange de sagesse. Le guide de Swedenborg lui dit que ces deux anges avaient été liés sur la terre d'une amitié intérieure et toujours unis, quoique séparés par les espaces. »

Parmi les 27 ouvrages que Swedenborg prétend lui avoir été dictés par les anges, nous signalerons : *Les Délices de l'amour conjugal*, l'*Amour divin*, *le Vrai Christianisme*, l'*A-*

pocalypse révélée, l'*Exposition des sens internes* et surtout *la Sagesse évangélique de l'omnipotence, omniscience, omniprésence de ceux qui partagent l'éternité, l'immensité de Dieu*, où nous lisons : « Dans cet état (le somnambulisme), l'homme peut être élevé jusque dans la lumière céleste, parce que les sens corporels étant abolis, l'influence du ciel agit sans obstacle sur l'homme intérieur. » Les partisans de l'auto-magnétisme pourraient trouver dans cette phrase la clef des visions de Swedenborg, et y puiser un argument en faveur de leur doctrine.

Quelquefois notre inspiré mêle à ses révélations des détails passablement grotesques et qui font sourire. Il nous apprend que « la Vierge Marie est vêtue de satin blanc » et que « les Esprits rassemblés gardent des chapeaux sur leurs têtes !.... » Après cela, la politesse demande peut-être, là-haut, le contraire de ce qu'elle exige ici-bas !

La vie intime du philosophe est peu connue. Ses mœurs étaient simples et douces. Il se retirait, le plus possible, du monde, malgré les offres brillantes qui lui étaient faites, et ne recherchait ni la richesse, ni la célébrité. C'est à peine s'il voulait quelques prosélytes, et encore étudiait-il les personnes auxquelles il daignait faire partager ses opinions. Quand un homme lui avait paru digne d'écouter sa parole, le feu de son regard, l'entrainement de ses discours le changeaient en Voyant, et en faisaient un disciple fervent de la religion nouvelle.

Swedenborg a toujours été jugé par ses concitoyens comme une intelligence d'élite. Un prêtre qui se permit de le proclamer fou, devint fou lui-même peu de temps après.

H. de Balzac raconte dans ses *Etudes philosophiques*, que Mme de Staël, se promenant un jour sur la lisière d'un parc, rencontra un pauvre enfant absorbé par la lecture d'un livre. Ce livre était une traduction du *Ciel et de l'Enfer*. A cette époque, MM. Saint-Martin, de Geuce et quelques autres écrivains français, à moitié allemands, étaient les seules personnes qui connussent le nom de Swedenborg. Etonnée, Mme de Staël prit le livre avec cette brusquerie qu'elle affectait de mettre dans ses interrogations, ses regards et ses gestes ; puis, lançant un coup-d'œil à cet enfant (Louis-Lambert) :

— Est-ce que tu comprends cela ? lui dit-elle.

— Priez-vous Dieu ? demanda Lambert ?

— Mais.... oui

— Et le comprenez-vous?

Ce Louis Lambert qui, encore enfant, lisait Swedenborg, n'est autre que Balzac lui-même.

« J'ai lu Swedenborg tout entier, je le dis avec orgueil, puisque j'ai gardé ma raison. Ainsi fait parler M. Becker (dans *Seraphita*), le grand penseur honoré de Balzac. En le lisant, ajoute-t-il, il faut ou perdre le sens, ou devenir Voyant. Quoique j'ai résisté à ces deux folies, j'ai souvent éprouvé des ravissements inconnus, des saisissements profonds, des joies intérieures qui donnent seules la plénitude de la vérité, l'évidence de la lumière céleste. »

Louis Raize.

UN MOT.

Nous avons reçu une lettre d'un correspondant nouveau qui veut bien nous proposer son concours, pour des articles de fond, d'actualité, de critique ; nous lui exprimons dès aujourd'hui notre reconnaissance de vouloir condescendre à travailler pour notre petit journal, et nous l'en remercions bien sincèrement, car sa collaboration apportera sans nul doute un précieux élément scientifique à notre publication.

Nous regrettons de ne pouvoir insérer sa première communication, par plusieurs raisons qu'il est inutile d'énumérer ici et qu'il comprendra de reste : nous le prévenons qu'il trouvera (poste restante), un billet à la suscription qu'il nous a indiquée.

JURY MAGNÉTIQUE.

Concours de 1864. — Une médaille d'argent ou de bronze sera décernée à l'auteur du meilleur mémoire sur la question suivante : ***Traiter de la lucidité en général et principalement au point de vue magnétique ; de sa nature et des matières sur lesquelles elle peut s'exercer ; des moyens de la constater et du parti qu'on peut en tirer.***

Les mémoires devront parvenir avant le 1er avril 1864. Ils pourront être écrits en français, anglais, allemand, italien, espagnol, et seront insérés s'il y a lieu. Le nom de l'auteur devra être sous enveloppe cachetée, sur laquelle se trouvera un signe ou une épigraphe reproduite sur le mémoire.

Adresser les pièces au bureau du journal, ou au rapporteur de la Commission du Jury, M. A.-S. Morin, rue Bellechasse, 50.



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE CINQUIEME VOLUME.

Ier NUMÉRO. — AVRIL 1863.

Pages.

IIe NUMÉRO. — MAI 1863.

IIIe NUMÉRO. — JUIN 1863.

IVe NUMÉRO. — JUILLET 1863.

Ve NUMÉRO. — AOUT 1863.

VI NUMÉRO. — SEPTEMBRE 1863.

VIIe NUMÉRO. — OCTOBRE 1863.

VIII[e] NUMÉRO. — NOVEMBRE 1863.

IX[e] NUMÉRO. — DÉCEMBRE 1863.

X^e numéro. — Janvier 1864.

XIe numéro. — Février 1864.

XIIe numéro. — Mars 1864.

— Carouge, Imprimerie A. Jaquemot. —